
LE LINCEUL DE POURPRE

DEUXIÈME PARTIE (1)

Un tel voyage, avait dit le duc à la fameuse comédienne, ne s'improvise pas. Armand de Charost, parfois, se mettait à la fantaisie de vivre noblement, ce qui consiste essentiellement à ne rien faire par soi-même, *da se*, selon l'expression favorite de Cavour. Il avait, en l'occurrence, délégué ses pouvoirs à Serge Vincent du Doubs, par lui officiellement chargé d'ordonner l'expédition dans les moindres détails, après y avoir mûrement réfléchi. Serge était encore à la période, au stade de la réflexion.

Tous les hommes pensent, comme ils respirent, et théoriquement ces deux fonctions sont continues depuis la naissance jusqu'à la mort ; mais ces façons machinales de penser ou de respirer n'offrent aucun intérêt, et l'on ne saurait les confondre avec l'acte volontaire d'appliquer sa pensée ou d'exercer sa respiration.

Cependant, la pensée scientifique d'un savant ne souffre guère plus d'interruptions que la pensée banale des gens qui ne savent ni A ni B, et nul n'ignore que, si Newton a découvert le principe de la gravitation, c'est, de son propre aveu, à force d'y penser toujours.

La pensée d'un artiste est, en revanche, intermittente. Serge, qui ne s'en doutait pas, l'avait appris d'un danseur

Copyright by Abel Hermant, 1931.

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} octobre.

TOME V. — 15 OCTOBRE 1931.

russe, le célèbre Léonide Massine, avec qui, deux ou trois ans après la guerre, il s'était trouvé à Londres pendant la saison. Un soir qu'il soupa avec lui et avec Serge de Diaghilew au Savoy, brusquement le créateur de la *Légende de Joseph* s'était levé et avait dit :

— Je vous demande pardon, il faut que je monte chez moi. Je vais penser.

Ce mot avait frappé Vincent du Doubs, qui ne pouvait plus concevoir que l'on se mît à penser tout de bon sans avoir d'abord regardé sa montre.

Les ballets russes ne l'avaient pas seulement enchanté, ce qui est trop naturel : ils avaient eu, sur le développement et la direction de son intelligence, une influence décisive. Il appelait *Petrouchka* un chef-d'œuvre de l'esprit humain, et ne se faisait jamais prier pour expliquer à tout venant que la scène où, après avoir assisté au duel inégal du Maure et du Pierrot triste, Mme Karsavina n'hésite pas à s'asseoir sur les genoux du vainqueur, cette scène est une transcription chorégraphique de *l'Ame en folie* de M. François de Curel.

Il savait par cœur aussi bien la chorégraphie que la musique d'Igor Strawinsky, et, à l'heure de penser, il ne manquait point de prendre sur le divan de sa chambre précisément la pose du nègre qui, couché, jongle avec des balles de soie en attendant les événements.

Le décor de cette chambre était d'ailleurs fort différent de celui où, au théâtre, le Maure, d'un coup de chausson, fait passer son rival au travers du mur, ni plus ni moins que si le mur était un cerceau de papier.

Serge Vincent du Doubs, orphelin de père dès son plus bas âge, avait jusqu'à l'âge d'homme vécu ainsi qu'un enfant sage avec madame sa mère, grande bourgeoise dont il était l'idole au sens le plus topique de ce mot : c'est-à-dire qu'elle l'adorait, elle lui vouait un culte, et elle avait de lui une peur épouvantable.

Elle le considérait comme un être sublime et malfaisant, capable de tout. D'instinct, par hérédité, par éducation, elle avait horreur de tout ce qu'il admirait, mais une horreur religieuse, et se croyait tenue de l'admirer aussi avec un pieux effroi. Elle ne doutait pas de son génie, elle en était ravie et désespérée. On ne saurait décrire l'état de douloureux enthou-

siasme où avait jeté cette bonne dame la première vue de la statue en fils de fer et de laiton.

Néanmoins, il est, chez les personnes de cette essence et de cette formation bourgeoise (surtout si elles appartiennent au sexe féminin), certaines forces de résistance, probablement subconscientes, qui ne cèdent jamais. Mme veuve Vincent du Doubs aurait renoncé toutes ses croyances esthétiques sur l'autel du fétiche en fils de fer et de laiton : elle eût mieux aimé subir le martyre que d'envoyer à l'hôtel Drouot son mobilier de salon Louis XIV dont les tapisseries n'étaient déjà pas loin de la cinquantaine, son lit Louis XVI et sa salle à manger anglaise de style Chippendale.

Peu s'en était fallu que, sur son lit de mort, elle ne fit jurer à son fils qu'il ne commettrait pas non plus le sacrilège de vendre à l'encan ces reliques, dépourvues d'authenticité, mais les conserverait en soupirant, pour les transmettre lui-même à la descendance que Dieu lui accorderait peut-être. Il y avait, par parenthèse, peu d'apparence ; car l'idée seule du mariage le jetait dans une sombre mélancolie.

Serge n'avait pas eu, grâce au ciel, l'ennui de prêter un tel serment avec l'arrière-pensée de le trahir, et en tout état de cause il ne l'eût point trahi, vu que, la guerre étant survenue, puis la paix avec des restrictions qui ne furent point mentales seulement, il s'était trouvé trop heureux d'occuper un appartement beaucoup trop vaste, mais d'où aucune puissance divine ni humaine ne pouvait le chasser, et dont le prix était devenu dérisoire. La loi même, la juste loi interdisait à son propriétaire d'en augmenter le loyer. Serge, qui savait compter, appréciait cet avantage, et se fût jugé bien sot, bien peu moderne, de n'en point profiter.

Toutefois, par manière de protestation, il se confinait dans sa chambre et défendait que les autres pièces fussent jamais ouvertes, sauf de loin en loin, pour être montrées à quelque visiteur ironique. Il faisait lui-même, en ces circonstances, et non sans esprit, un boniment de gardien de musée.

Sa propre chambre, sa chambre de jeune homme, ou, comme il affectait de l'appeler, avec une assez louche coquetterie, sa chambre d'enfant, ne laissait pas d'offrir des disparates de décoration qu'il s'empressait de justifier avec arrogance et d'un ton sans réplique, lorsque les personnes que,

par faveur insigne, il y daignait recevoir, avaient l'impertinence de ne point dissimuler leur étonnement.

Le cubisme y régnait, mais non sans partage; parmi les tableaux que Serge avait achetés de ses deniers, pour rien d'ailleurs, et moins par goût ou par bienfaisance que par calcul, dans l'espoir de faire une opération excellente, on en remarquait d'autres que son père avait acquis dans les mêmes conditions, qui étaient pour l'instant terriblement démodés, mais qu'il s'était gardé de revendre, pressentant qu'ils pourraient bien être un jour ou l'autre de nouveau admis à la cote.

Vis-à-vis du divan qui, le soir, devenait son lit, tout le panneau était garni de toiles où les élèves les plus niais du douanier Rousseau s'étaient tués à peindre, les uns de sordides aspects de la nature, et d'autres, les types les plus désolants d'une humanité dégénérée au moral comme au physique; mais au beau milieu de ce musée Dupuytren de la peinture trônait un portrait de M^{me} veuve Vincent du Doubs par Boldini, simplement.

Serge l'avait conservé pour deux raisons, dont l'une était la piété filiale : on n'envoie pas le portrait de sa mère à l'Hôtel, même quand il est de Boldini. L'autre raison était plutôt d'ordre commercial : un Boldini est un Boldini, le goût des amateurs est capricieux, et qui sait où nous serons demain?

D'autant que ce Boldini n'était pas de la manière quotidienne du peintre. M^{me} Vincent n'était pas représentée debout, enroulée dans sa robe étroite (d'un rose faux), et n'avait nullement l'air « d'un serpent qui danse au bout d'un bâton », comme dit Baudelaire. Elle était assise de biais, et comme accroupie, dans un fauteuil qui avait dû être moderne il y a quarante ans. Sa ligne n'avait rien de commun avec celle que préconisent les couturiers d'aujourd'hui, et elle ne songeait pas à dissimuler la rondeur de son assiette. Son attitude, la couleur de sa robe avaient inspiré les caricaturistes de l'époque; et lorsque le portrait de M^{me} Vincent du Doubs avait été exposé au salon, si le catalogue officiel l'avait bien annoncé sous ce titre : *M^{me} V. de D. Appartient à M^{me} V. de D.*, les journaux amusants qui en avaient fait la charge semblaient s'être entendus pour l'intituler « la môme crevette ».

Une môme crevette de Boldini parmi les études (si l'on

peut dire) de l'école du gabelou, cela faisait à coup sûr un effet peu ordinaire; et Serge, assez fin pour le goûter, s'amusa en outre de l'embarras cruel où cette vue jetait les snobs dont le cas n'était pas encore désespéré : ils avaient une envie folle d'en rire, mais n'osaient pas.

Ce qui les sauvait, c'était les statuettes métalliques de Serge, un peu partout éparses; car ils n'avaient plus cette fois lieu de se demander si c'était bien ici qu'il fallait admirer ou rire, et ils se récriaient, en extase, avec une sécurité imperturbable.

A vrai dire, ces petits chefs-d'œuvre ressemblaient fort aux bonshommes articulés que les élèves de l'École des Beaux-Arts achètent chez leur marchand de couleurs, qui leur donnent la ligne essentielle d'une attitude, ou leur posent, à moins de frais que ne pourrait le faire un modèle vivant, quelque vague personnage au lointain; mais qui donc, parmi les familiers de la maison, se fût permis le sacrilège d'une telle association d'idées et, à propos de Serge Vincent du Doubs, eût songé à l'École des Beaux-Arts? L'artiste était si tranquille à cet égard qu'il pastichait les petits mannequins des marchands de couleurs avec une rare effronterie et avec l'assurance de l'impunité.

On ne saurait nier cependant que son originalité ne se manifestât dans certaines compositions curieuses. Il s'était, par exemple, arrogé le droit d'en prendre à son aise avec la tradition classique des métamorphoses, et ce n'est point la tisseuse de Colophon, mais Niobé, la mère douloureuse, qu'il avait changée en une espèce d'araignée. Il était aussi l'auteur d'une *Femme de Loth*, qui n'avait pas gagné grand chose à devenir entre ses mains statue de fil de fer au lieu de statue de sel. Ces fantaisies ne manquaient point d'un certain agrément comique, et au moins elles corrigeaient l'outrageuse banalité du reste de la mise en scène, des chaises faites pour s'y asseoir, du lit-divan, fait pour y dormir la nuit et, le jour, pour y penser.

Serge y était présentement étendu et, à son ordinaire, dans l'attitude nonchalante du Maure de *Petrouchka*; et il pensait en effet, c'était son heure : il pensait à ce voyage dans les Ardennes, qui ne s'improvise pas. Il avait une manière, si l'on peut dire, exclusivement artiste d'y penser. Il composait cet épisode comme il eût fait une histoire feinte. Il ne provoquait

point les images et les idées : il les accueillait comme elles se présentaient à lui, dans une grande confusion où il aurait fait scrupule d'intervenir pour mettre de l'ordre, et il leur laissait le soin de s'ordonner elles-mêmes, à la longue. Telle était sa méthode de travail : il s'en était toujours trouvé bien.

Ce n'est point qu'il fût inepte aux choses positives, ni même qu'il jugeât au-dessous de lui de s'y intéresser. Il affectait, au contraire, le réalisme dans le quotidien de la vie, et il n'avait point du tout cette sottise coquetterie de ne rien entendre aux affaires, soit aux siennes ou à celles des autres.

Il eût été parfaitement capable de régler dans les moindres détails l'expédition ; mais il s'en était remis de ce soin à Julien Oraison, et n'avait réservé pour sa part que le pittoresque. C'était, selon lui, le principal en la circonstance ; il n'aurait trop su dire pourquoi, mais il en avait un sentiment si assuré qu'il ne souffrait pas là-dessus de discussion avec lui-même.

En dépit de sa rêverie quotidienne, et bien que son imagination fût d'habitude plus généreuse, il n'avait pu arrêter encore que deux points de son programme. Le premier, c'était que la roulotte qui allait servir à transporter les appareils et peut-être les artistes de la troupe, devait évoquer le souvenir de l'antique chariot de Thespis : il se flattait d'être assez malin pour empêcher que l'aspect trop moderne des accessoires et des costumes ne gâtât cette impression.

A propos de costumes, — et c'était le second point, — il avait, de son autorité privée, décidé que, pour plus de commodité, M^{me} la duchesse de Charost, Maggie-Rosalinde, ferait le voyage en travesti. Ou plutôt, il n'avait rien délibéré ni résolu ; mais, chaque fois que des images de la tournée prochaine s'offraient à son esprit par anticipation, madame la duchesse lui apparaissait toujours vêtue d'un costume de golf emprunté à monsieur le duc.

Cela allait de soi, il n'y avait plus à y revenir, et cette répétition de l'image, par un mécanisme bien connu, avait fini par imposer à sa raison l'idée d'une relation nécessaire entre la roulotte de Thespis et le travesti de M^{me} la duchesse de Charost.

Mais voici que l'imprévu de sa méditation lui suggérait aujourd'hui, sur ce point particulier, une nouvelle et piquante précision. Quand il s'installait pour penser sur le lit-divan, il lui arrivait à peu près ce qui arrive aux poupées les plus per-

fectionnées, dont les yeux s'ouvrent tout grands lorsqu'on les tient droites, et se ferment d'eux-mêmes dès qu'on les couche. Il ne pouvait prendre la position horizontale sans se mettre simultanément dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, trop voisin de la lucidité pour être appelé rêve, et déjà trop affranchi des servitudes de la conscience pour mériter encore d'être appelé pensée ou réflexion.

Il était à cette minute critique où la perception extérieure cesse d'être, selon la définition de M. Taine, une hallucination vraie, pour devenir une hallucination aussi sûre de soi, mais sans autre substance que des réminiscences vagues et d'aimables associations d'images.

Aussi, bien qu'il n'eût point de balles pour jongler, il jonglait ou se figurait jongler, ce qui, pour un idéaliste né, revient exactement au même, et bien qu'il ne fit pas le plus léger mouvement, il crut se lever, puis se prosterner, frapper le tapis de son front, enfin faire tous les gestes de la prière, comme le nègre, et après ces pieuses simagrées regagner son lit, où il se remit à penser, en jonglant.

A ce moment, la porte du décor, qui était dans le pan coupé, vis-à-vis le divan, s'ouvrit et il lui sembla que M^{me} la duchesse de Charost faisait son entrée. Elle ne portait point le complet de golf de monsieur le duc, mais bien la redingote noire d'Adam Niemcewicz, à collet et à revers de velours, fort serrée à la taille ; mais, au lieu du pantalon collant, gris de perle, elle avait la petite culotte, coupée net au-dessus du genou, qui, dans le ballet de Strawinski, déshabille si drôlement les spirituelles jambes de M^{me} Karsavina.

Elle tenait fièrement, comme la danseuse, elle brandissait une trompette d'enfant. Puis, elle la portait à ses lèvres, d'un geste sec d'automate ; et on voyait très bien qu'elle ne soufflait pas dedans : il n'en sortait pas moins un de ces petits airs de trompette qui versent au cœur des enfants, — quelque héroïsme, ce serait trop dire, — mais juste ce qui suffit à cet âge de martiale gaieté.

Ces façons s'accordent si mal au physique un peu apprêté de M^{me} la duchesse de Charost, que la disparate faillit éveiller Serge tout de bon. Le choc, heureusement, ne lui tira qu'un grand soupir, après quoi le rythme régulier de sa respiration reprit, et l'enchantement ne fut pas rompu.

La scène continua, sans aucune modification notable. Petrouchka, on veut dire M. le duc de Charost, eut l'indiscrétion d'intervenir. Le Maure, ou Serge, eut le sentiment que, d'un coup de pied, il l'envoyait hors de scène, et Mme la duchesse de Charost enthousiasmée, toujours jouant de la trompette, vint sans autres précautions oratoires se camper sur les genoux du noir vainqueur.

Si même Serge Vincent du Doubs avait dormi profondément, au lieu de se trouver dans cet état mal défini, des visions si hétéroclites, si contraires aux bienséances, l'auraient sans doute réveillé en sursaut. Il eut le sursaut sans avoir eu le sommeil. Il prit l'alarme : il ne badinait pas avec certaines choses ; et comme il se sentait d'emblée en pleine possession de ses moyens, il prétendit sur l'heure tirer au clair ce que pouvait signifier ou trahir cet écart inconvenant de sa fantaisie.

Dans l'ordre de l'art, il se permettait, et même se commandait toutes les excentricités ; mais dans l'ordre de la psychologie, qui est une science de faits, il était plus « objectif » que pas un de ces aînés qu'il humiliait en toute occasion par ses dédains et par ses rengorgements. Il faut aussi convenir qu'il usait envers lui-même, quand il faisait son examen, d'une brutale franchise qu'on aurait tort de n'admirer point sans réserve. Il n'avait point coutume d'interpréter ses rêves ou ses demi-rêves à la façon de Freud, et quand il y apercevait un sens qui crevait les yeux, il ne cherchait pas dans le subconscient un supplément inutile d'information.

Son diagnostic n'était pas douteux. Il reconnaissait, aux symptômes qui viennent d'être dits, l'affection jusqu'ici dénommée amour : on devrait bien, par parenthèse, modifier cette terminologie, qui, outre l'inconvénient du ridicule et du démodé, a celui de ne marquer aucune nuance entre la passion et les velléités.

Serge, tout en reconnaissant de bonne foi que son cas était caractérisé, le jugeait extrêmement bénin. Il n'était pas moins en confusion de se voir atteint d'un mal dont il avait été l'un des premiers à publier l'extinction ; mais peut-on jamais dire avec certitude qu'une maladie ait entièrement disparu d'ici-bas ? D'ailleurs, il n'avait garde d'oublier les circonstances atténuantes dont le bénéfice ne lui pouvait être refusé, et

quand il considérait tout ce que l'on pouvait soupçonner de louche, ou de pire, à l'origine de ce béguin qu'il avait pris pour Maggie-Rosalinde, il se disait qu'après tout il n'y avait pas de quoi être honteux.

Il ne l'était pas outre mesure. Il se mêlait même, à cette honte singulière, une sorte de contentement assez naïf et fort inattendu. Il était flatté. Ce qui le refroidissait, c'était les conséquences du béguin sur lesquelles il ne lui était déjà plus possible de fermer les yeux.

Le rôle que, dans cette banale comédie à trois personnages, il attribuait à M. le duc de Charost était déjà tout tracé, d'une façon à la fois symbolique et chorégraphique, dans la scène de la discussion et du coup de pied. Il ne pouvait souffrir l'idée de traiter ainsi son ami le plus cher et le plus noble. S'il avait marqué jusqu'ici une grande indifférence en matière d'amour, il avait toujours eu, en revanche, le culte de l'amitié. Il concevait à la rigueur que l'on y manquât par intérêt, mais non pour céder à un sentiment rival; et il eût volé à un ami n'importe quoi, mais sa femme point.

Ce n'est pas d'ailleurs de quoi il pouvait être question pour le moment. Il entrevoyait déjà le caractère purement artificiel et littéraire qu'il était en mesure de donner à cette intrigue, et qui pratiquement la rendrait inoffensive, même s'il venait s'y ajouter malgré lui un élément inattendu de sincérité.

Il avait l'instinct de la mise en scène, et rien ne lui paraissait mieux que ce flirt shakespearien s'accommoder au décor de la forêt des Ardennes. Mais sa méditation, encore un peu incertaine, fut bien à propos interrompue par une entrée de Julien Oraison.

Une chambre était réservée au famulus dans le vaste appartement, à côté de celle même de Serge. Bien qu'il y eût un lit et tout ce qu'il faut pour dormir, Julien y passait très rarement la nuit, toujours à l'improviste et sans avertir le personnel de ses intentions. Où demeurerait-il? Serge lui-même n'aurait su le dire; mais il était sans exemple qu'il eût souhaité la présence de son ombre sans la voir apparaître tout aussitôt. Il semblait l'évoquer rien qu'en songeant à elle, et sans le secours de la voix.

Julien, qui, par un singulier phénomène d'inhibition, ne

pouvait pas articuler un mot en présence d'une tierce personne, était, dans ses tête-à-tête avec Serge, d'une loquacité fatigante : le jeune maître ne pouvait pas placer une réplique ; et, chose curieuse, lui qui avait coutume, non seulement de tenir le dé de la conversation, mais de la transformer en monologue, et d'être écouté religieusement, et de n'être jamais interrompu, il n'essayait même pas de mettre un frein à la fureur de ce flot, de réduire au silence ce bavard cru muet : sa seule défense était de devenir subitement sourd, et de n'entendre pas une syllabe de ce que Julien Oraison lui débitait avec une extraordinaire volubilité.

C'est ainsi qu'en pure perte le famulus lui exposa les résultats, maintenant acquis, des démarches qu'il poursuivait depuis plusieurs semaines auprès d'une importante société de cinéma, à l'effet d'obtenir la location du matériel de prises de vues et de la main-d'œuvre compétente. Julien s'était tiré de cette négociation le mieux du monde, sauf qu'il avait dû traiter à des prix qui pour tous autres amateurs eussent été prohibitifs ; mais rien n'était si indifférent à Serge, puisque c'était M. le duc de Charost qui payait ou, en dernière analyse, Madame la duchesse.

Il avait écouté fort attentivement cette partie du compte rendu, et même l'on ne saurait dire que tout le reste lui eût échappé ; mais les choses très précises que disait Julien ne lui servaient, pour ainsi parler, que de thème à des variations poétiques, à des transpositions d'art : il aurait juré presque de bonne foi que les pourparlers qui venaient d'aboutir avaient eu pour conclusion et pour effet la location d'un véritable chariot de Thespis à la société de cinéma.

Toutefois, même chez un sujet aussi entraîné à l'artificiel que Serge Vincent du Doubs, ces complaisances à demi volontaires de la fantaisie ne peuvent durer qu'un temps assez bref, et l'on ne saurait dire sur quel terrain plat de réalité il eût repris contact, peut-être un peu rudement, avec le sol, si la vieille bonne qui l'avait élevé, et qui continuait, prête à tout, d'assurer son service, n'eût dans l'instant même introduit M^{me} la duchesse de Charost.

Souvent, Maggie venait ainsi le voir, à l'improviste, en camarade, sans souci du qu'en-dira-t-on : elle ne croyait pas qu'on en pût rien dire, pour la bonne raison qu'elle ne jugeait

point théoriquement possible qu'il y eût jamais quelque chose entre eux. Elle était à cent lieues de se douter que, tout à l'heure précisément, il avait eu la surprise et l'ennui de déceler dans son cœur une menace d'amour spécifique dont elle était l'objet.

Lorsque Suzanne (c'est la vieille bonne), ensemble hostile et snob, annonça madame la duchesse, Serge, qui était très fier de son habituelle présence d'esprit, tint à honneur de se dire :

« Ah! bah?... Elle tombe bien. Nous allons voir un peu quel effet me fera sa vue aujourd'hui, après ce qui vient de m'être révélé. »

Il ne souhaitait pas que cet effet fût trop violent; il fut désappointé cependant de le trouver si médiocre, quoiqu'il s'expliquât fort bien, avec sa lucidité coutumière, les causes de ce raté. La toilette de Maggie ne répondait aucunement à celle que, selon les précédents du théâtre, aurait dû porter Rosalinde. Elle ne ressemblait pas davantage au costume romantique d'Adam Niemcewicz, ni à celui de M^{me} Karsavina dans *Petrouchka*. M^{me} la duchesse de Charost était rigoureusement à la dernière mode, qui a sans doute ses excès et ses ridicules, mais cet inestimable avantage sur toutes les modes récentes d'avoir presque soudainement, et comme on était près d'en perdre l'espoir, rendu aux femmes une grâce féminine dont elles semblaient ne vouloir plus.

Serge Vincent du Doubs était loin d'y être insensible; mais, par méchante humeur, ou simplement par esprit de contrariété, il dit à M^{me} la duchesse de Charost, sans bouger du divan où il pensait :

— Ma pauvre Maggie, comme tu es fagotée! C'est affreux. Pourquoi t'es-tu mise, pour venir me voir, en petite femme de la *Vie parisienne*, ou en dame d'honneur de l'Impératrice Eugénie?

— Toujours aimable... Tu pourrais me dire bonjour... D'ailleurs, tu n'entends rien à la toilette.

— Ce n'est pas ce que me disent les femmes de goût à qui j'ai quelquefois l'occasion de faire des compliments... Mais ne consacrons pas une minute de plus aux frivolités. Écoute, petite Maggie, je t'annonce une bonne nouvelle : le plan de notre expédition est maintenant arrêté jusque dans les moindres détails. Julien Oraison, que voici, t'expliquera mieux que moi...

Il se tut, ébahi : Julien Oraison n'était plus là. L'idée de se mêler à une conversation de trois personnes l'avait fait fuir. L'ombre s'était effacée comme une ombre.

— Tiens ! fit Serge, le sauvage a filé. Eh bien ! c'est moi qui t'expliquerai la chose... Que c'est fatigant !... Enfin... Tu as bien lu *le Capitaine Fracasse* ?

— Voyons !... Non... De qui est-ce ?

— D'un nommé Théophile Gautier... Tu connais Théophile Gautier ?

— A peine.

Son snobisme littéraire était double : elle se flattait également de tout connaître des gens de lettres d'aujourd'hui et de demain, et de ne rien savoir de ceux d'hier.

Cette attitude fit impression à Serge, qui craignit de sembler réactionnaire par comparaison. Il s'empressa de dire :

— Moi-même, penses-tu ? je n'ai pas lu *le Capitaine Fracasse*. Je ne l'ai pas lu de bout en bout, sans sauter une ligne, ou une page. J'ai regardé les titres, les têtes de chapitre. C'est le conseil que donnait Renan... Tu as lu Renan ?

Cette fois M^{me} la duchesse de Charost se fâcha tout de bon.

— Tu es fou ! dit-elle. Tu oublies comment je suis née. Jamais papa, quand j'étais encore de sa religion, ne m'aurait permis de lire un homme qui a, paraît-il, écrit une histoire du peuple juif toute pleine de faussetés ; et, à plus forte raison, maintenant que je suis convertie, je ne vais pas entrer en relations intellectuelles avec l'auteur de *la Vie de Jésus*.

Serge ne saisit qu'à la réflexion la beauté de cette réplique, et ce fut tant mieux ; car il put ainsi éviter d'en rire au nez de madame la duchesse ; mais il se promit de la répéter et de s'en faire honneur auprès de gens d'esprit capables de l'apprécier.

Cette mémorable réplique avait, quant à présent, sur sa sensibilité un autre effet, dont il s'avisa presque aussitôt ; car il s'observait ou, plus précisément, il se guettait soi-même à toute minute. S'il en faut croire la sagesse des nations, quand on rit, on est désarmé : un corollaire, plus intéressant, de ce proverbe est qu'il suffit d'avoir envie de rire de ce qu'on aime pour le désaimer. Serge s'aperçut donc que, pour ce motif, il avait cessé d'éprouver, à l'endroit de M^{me} la duchesse de Charost, le sentiment qui tout à l'heure l'alarmait ; et il en

fut bien aise, parce que désaimer était plus dans sa ligne qu'aimer, mais il en fut bien fâché, par esprit de contradiction.

Maggie tenait à la main un de ces en-cas nommés tom-pouces que l'évolution sournoise de la mode fait ressembler de plus en plus aux toutes petites ombrelles du second Empire. Par l'effet d'une association d'idées un peu, comme l'on dit, tirée par les cheveux, ce tom-pouce rappelait à Serge la trompette de M^{me} Karsavina; mais il lui semblait que la poupée de *Petrouchka* n'était plus capable d'en tirer aucun son et qu'elle ne savait plus jouer en fanfare son petit air, leitmotiv de l'amour éternel.

Il est probable en tout état de cause que, si M^{me} la duchesse de Charost avait pris à ce moment l'initiative de s'asseoir sur les genoux de Serge, il l'eût repoussée assez rudement, en camarade, et il lui aurait dit sans politesse : « Tu pourrais bien t'asseoir à côté, il y a de la place. » Mais la duchesse était trop bien élevée ou trop indifférente pour donner sujet à cette remontrance.

— Qu'est-ce que tu me racontais, dit-elle, de Théophile Gautier et de je ne sais plus lequel de ses romans ?

Elle était penchée en avant, presque pliée en deux, et du bout de son tom-pouce elle traçait sur le tapis de grands cercles qui n'étaient pas tous imaginaires. Sans daigner répondre, Serge sonna. La vi ille bonne parut.

— Voulez-vous, dit-il, me faire le plaisir de confisquer à madame la duchesse son parapluie ? Vous le lui rendrez quand elle s'en ira. Je ne peux pas souffrir qu'on dessine des arabesques sur ma moquette au mètre. D'abord, est-ce qu'on entre chez les gens avec un riflard ? Ma pauvre Maggie, c'est à se demander si tu es du monde ou du milieu.

Le demi-siècle de servitude allait exécuter les ordres de son maître et confisquer le tom-pouce ; mais la duchesse s'était levée, furieuse.

— Vous pouvez le prendre et me le rendre, dit-elle : je m'en vais tout de suite.

— Quel caractère ! dit Serge avec lassitude. Rassieds-toi donc. Écoute. Le vieux roman romantique dont je te parlais, *le Capitaine Fracasse*, commence par la description d'un château à demi ruiné qui s'appelle le château de la misère. Ce

nom seul me dispense d'en dire plus long... D'ailleurs, je n'ai pas lu la description, comme tu penses... Alors, on voit arriver une troupe de pauvres comédiens ambulants, et le chapitre est intitulé le chariot de Thespis; parce que, si tu n'étais pas ignorante comme une carpe, tu saurais qu'aux premiers temps de la tragédie, en Grèce, le seul auteur de l'époque, un nommé Thespis, promenait ses pièces et ses acteurs de ville en ville, dans un chariot attelé de bœufs.

— Mais je le savais très bien, dit madame la duchesse, piquée.

— Tant mieux. Tais-toi... Donc, les comédiens du *Capitaine Fracasse* voyagent, eux aussi, dans un chariot attelé de bœufs; et j'ai idée que le château à la conquête duquel nous allons partir est aussi un château de la misère...

— Plus que probable, dit Maggie pour placer trois mots.

— Et, poursuivit Serge, nous sommes aussi un essaim chantant d'histrions en voyage. La seule différence, c'est qu'au lieu d'un char de roi fainéant, nous aurons une magnifique roulotte automobile... Je viens de la louer avec tout le matériel... Si, il y a une autre différence, c'est que tu es la seule femme de la troupe. Eh bien! tu en seras quitte pour tenir tous les emplois, et pour être l'amoureuse aimée de tous tes camarades mâles... Au fait, il n'y a que moi...

— Et Armand.

— Le mari!... Ce n'est pas un emploi. Moi, je serai le pédant et le fiancé transi, le tranche-montagne et le gigolo, l'enfant prodigue et le père noble. Toi, Maggie, tu seras la duègne...

— Charmant!

— ...mais tu seras aussi l'ingénue. Tu seras la belle et la bête. Tu seras Angélique, Henriette, Isabelle. Tu seras surtout Rosalinde...

Il allait expliquer à Rosalinde, pourquoi elle serait « surtout » Rosalinde, et sa voix changée prenait des inflexions caressantes qui auraient presque troublé madame la duchesse. Elle semblait ne plus l'écouter : c'est qu'elle ne savait plus où elle en était. La distraction était chez elle la marque de l'émotion.

Elle retrouva soudain le contrôle d'elle-même quand elle vit la porte s'ouvrir et paraître M. le duc de Charost en per-

sonne. C'était le plus inattendu des visiteurs : il ne venait, pour ainsi dire, jamais chez Serge Vincent du Doubs. La duchesse fut stupéfaite, interdite, et Serge offensé.

— Ah cà, mon cher, qu'est-ce que vous venez faire chez moi ? dit-il au duc, presque brutalement. Me surprendre en flagrant délit avec Maggie ?

Le duc haussa les épaules.

— Je ne me doutais seulement pas que je la rencontrerais ici... Je venais vous annoncer que j'ai pris toutes mes dispositions et que nous pourrions partir la semaine prochaine.

— Comment, vos dispositions ? s'écria Serge, outré. Vous auriez pu me prévenir ! Moi aussi, j'ai pris les miennes. La roulotte et le matériel...

Le duc haussa de nouveau les épaules : c'était son geste habituel d'autorité, le seul.

— Il ne s'agit pas de matériel pour le moment, et encore moins de roulotte. Nous n'allons pas tourner, nous allons reconnaître le terrain. Vous, du moins, vous deux vous le reconnaîtrez et vous choisirez les fonds en vous promenant ; moi, j'aurai assez à faire de m'introduire, de gré ou de force, enfin par surprise, chez ma petite cousine Marina... Il faut que j'aie l'entière indépendance de mes mouvements, comprenez-vous ?

— Oh ! fit la duchesse, on ne vous gênera pas.

— A charge de revanche, dit Serge.

— Alors, continua le duc, sans attacher la moindre importance à ces sous-entendus, je vous laisse l'Hispano et je viens d'acheter une Bugatti.

— Une Bugatti ! gémit la duchesse. Mais quel besoin aviez-vous encore d'une Bugatti ?

Elle prit garde, un peu tard, qu'elle avait l'air de lui reprocher sa dépense. Il était fort chatouilleux sur cet article, comme tous les maris qui profitent d'une trop grande inégalité des apports, mais qui en pourraient souffrir dans leur orgueil. Elle s'empressa de dire, pour se rattraper :

— D'abord, je vous avertis que je n'y monterai jamais, dans votre Bugatti...

— Mais, ma chère, fit le duc impatienté, c'est bien ce que je dis. Puisque je l'ai achetée pour avoir une voiture à moi, à moi tout seul, et pour aller de mon côté !

— Oui... Oh! c'est que... vous conduisez très bien, admirablement... mais avec une imprudence! Je n'ai pas envie de me faire tuer.

— Je n'ai pas non plus envie de me tuer, dit le duc.

La conversation tournait à l'aigre. Serge fit observer à monsieur le duc et à madame la duchesse qu'il n'aimait pas les scènes de ménage chez lui, et que c'était même pour ce motif, entre autres, qu'il avait jusqu'à présent négligé de se marier.

— Au fait, dit Maggie, tu dînes à la maison.

— C'est la première nouvelle, dit Serge. En veston, n'est-ce pas? parce que ce soir est celui où je n'aurai pas envie de m'habiller.

— En pyjama, si vous voulez, dit Armand.

Mais, ayant consulté par manière d'acquit son carnet, il vit que justement ce soir il dînait en ville avec la duchesse. Il s'excusa.

— Vous n'êtes pas ordinaires! dit Serge, d'une humeur massacranche. Alors, je me serais dérangé pour rien!

Ce fut un accès de colère rentrée: les Charost n'avaient pas le temps d'écouter ses grogneries, il était l'heure de s'habiller.

Quand il se vit seul, Serge fut d'abord tenté d'appeler Julien Oraison; mais il ne se sentait aucune envie de le voir, et comme il avait devant lui encore un assez long loisir jusqu'au dîner, il préféra se remettre à penser. Il reprit la position du penseur couché.

Quelques minutes plus tard il dormait paisiblement, non sans rêves: il rêvait de M^{me} la duchesse de Charost, sous les traits de la Karsavina; mais l'aimable fantôme n'avait plus ni petite culotte ni trompette d'enfant et il cherchait sans le retrouver le motif de la fanfare.

II

Les méditations stratégiques de Serge Vincent du Doubs avaient abouti à la confection de quatre plans de campagne: il faut toujours qu'il y en ait plusieurs, trois ou quatre; à moins de trois, on soupçonnerait l'état-major de ne s'être pas fatigué. Mais, vu l'extrême simplicité de l'entreprise, ces

quatre plans différaient les uns des autres fort peu; à vrai dire, ils ne différaient que par les numéros. On choisit d'un commun accord le plan n° 4, parce que c'est l'habitude de prendre le dernier, avec l'ordre de mobilisation n° 4, ainsi désigné parce qu'il était le seul, le même pour les quatre plans.

En somme, de quoi s'agissait-il ? comme eût dit le maréchal Foch. Les buts de guerre étaient parfaitement définis. Il s'agissait de s'introduire par surprise dans le château où la petite cousine Marina prétendait se rendre inaccessible. Le premier temps de la manœuvre était d'en approcher le plus possible, sans se découvrir. Or, le service des renseignements, c'est-à-dire l'agence Cook, avait instruit M. le duc de Charost que *Comme il vous plaira* était situé à cinq kilomètres environ du château royal d'Ardenne.

— Ce sera notre quartier général, avait dit Serge. Nous ne pouvions pas rêver plus confortable.

Madame la duchesse avait fait remarquer que l'on n'obtiendrait peut-être pas facilement l'autorisation de s'y établir et que l'on ne pouvait pourtant pas procéder par voie de réquisition.

— Il est vrai qu'avec un mot de la Reine des Belges... Je la connais un peu.

Serge avait répondu, en haussant les épaules, que le château royal d'Ardenne est un hôtel, un palace, et que, pour y retenir des chambres, c'est au gérant que l'on s'adresse, ce n'est pas au grand maréchal de la Cour.

— Tu m'en diras tant!... Mais tu ne m'empêcheras pas de trouver que, pour le pittoresque, notre expédition s'annonce mal. Nous voilà déjà dans les grands hôtels !

Comment se rendre de Paris au château d'Ardenne ? Cela ne semblait pas faire question. Armand y devait aller de son côté, puisqu'il avait jugé à propos de s'offrir une Bugatti pour la circonstance. Mais il y eut à ce sujet, entre monsieur le duc et madame la duchesse, un débat presque pathétique.

— Vous ne serez pas seul sur votre voiture ? dit-elle avec émotion.

— Mais si, naturellement.

— Et si vous crevez ? dit madame la duchesse d'une voix si chevrotante qu'il sembla qu'elle prit ce mot au sens funèbre ;

mais il ne saurait, en cette acception, s'appliquer aux pneus, ni, à plus forte raison, à l'un des premiers gentilshommes de France.

M. le duc de Charost l'entendit en véritable automobiliste et repartit avec décision :

— Si je crève, je changerai ma roue, ce ne sera pas la première fois. Ça me connaît.

— Mais s'il vous arrive tout autre accident ? poursuivit Maggie éplorée.

— Eh bien ! il n'y aura qu'une victime. Mais, ma chère, qu'est-ce qui vous prend ? Quel est cet accès de sollicitude conjugale ?

— Je dégage ma responsabilité, répondit-elle. Je ne veux pas, si vous vous tuez, être dévorée de remords jusqu'à la fin de mes jours.

Serge fit un petit gloussement.

— A ton tour, dit la duchesse courroucée, qu'est-ce qui te prend ?

— C'est que tu as de ces mots !... Des mots du cœur... qui valent des mots d'esprit.

— J'en suis touché, dit le duc de Charost, comme Louis XIV l'aurait pu dire ; mais calmez-vous, et surtout laissez-moi tranquille. La seule chose en ce monde à quoi je connaisse quelque chose, c'est l'auto. Je n'ai besoin de personne. Si j'ai un petit ennui, je le verrai bien. Je m'en tirerai tout seul. D'ailleurs, qui voulez-vous que j'emmène ? Nos moyens ne nous permettent qu'un seul chauffeur, et vous ne pouvez pas vous passer de lui : qui est-ce qui conduirait l'Hispano ?

Cet argument était sans réplique ; mais Maggie s'avisa tout d'un coup que rien ne l'ennuyait comme les longs trajets en voiture et qu'elle préférait prendre le train.

— Ça vous regarde, dit le duc. Prenez le train, avec Serge, l'auto partira devant et viendra vous chercher à la gare de Namur ou à celle de Dinant.

— Et Julien ? dit Serge.

— Vous vous chargez de M. Oraison ? dit le duc. Pourquoi faire ?

— J'ai l'habitude, répondit Serge, sèchement.

Il fut décidé que Julien Oraison tiendrait compagnie au chauffeur, Alfred ; qu'arrivé le premier au château d'Ardenne,

il y ferait fonction de maréchal des logis; qu'il télégraphierait *All right* aux autres voyageurs; enfin qu'il amènerait l'Hispano à la gare de Dinant, où il cueillerait à l'arrivée M^{me} la duchesse de Charost et Serge Vincent du Doubs.

— Alors, dit Maggie un peu choquée, nous ferons tête à tête ce grand voyage?

— Tu crains de t'ennuyer? dit Serge. Ce n'est pas un voyage de noce.

— Mais c'est à peine convenable!

— Ma chère, nous sommes au-dessus des convenances... Par delà le bien et le mal!...

Monsieur le duc approuva cette philosophie : après tout, il avait seul le droit de dire son mot, et l'on ne pouvait sans ridicule se montrer plus superstitieux des préjugés bourgeois et des bienséances conjugales que le mari. Monsieur le duc aurait capitulé à n'importe quelle condition ; il aurait, comme disent les généraux à l'extrémité, « signé le revers », pourvu qu'on lui reconnût le droit de partir à son heure et à son gré, de courir les routes sans sa bonne, enfin qu'on ne lui chicanât point sa liberté d'homme, l'unique bien dont il eût souci.

Quant à Maggie et à Serge, ils étaient comme des échappés, et leur puéril contentement, que troublait à peine, qu'assaisonnait plutôt un soupçon d'anxiété, les empêchait de prendre garde à un petit défaut de leur combinaison : si Maggie redoutait les longs trajets en auto, elle ne les aimait guère plus en wagon. L'idée d'y rester assise cinq ou six heures lui donnait des fourmillements dans les jambes. Elle avait la même mesure du temps que les enfants d'il y a un demi-siècle ou plus, pour qui cinq ou six heures étaient une durée indéfinie : pour ceux d'à présent, c'est, comme ils parlent, trois fois rien.

Le plus drôle est que Serge Vincent du Doubs, qui se piquait de mener partout le train et tenait « distancé » l'équivalent de « déshonoré », Serge Vincent du Doubs était en ce point, en ce seul point, presque aussi arriéré que M^{me} la duchesse de Charost. Si on lui avait proposé subitement de faire le tour du monde, comme tout le monde, il aurait pâli, et dit d'une voix éteinte :

— C'est pour rire, n'est-ce pas?

Cette infirmité le mettait à part de sa génération, qui ne rêve qu'antipodes. Quand ses camarades, non sans malice,

tournaient devant lui la matière de l'entretien sur les lointains voyages, il faisait des prodiges pour se dérober. Il n'était guère moins ahuri quand il avait à prendre un train de banlieue : on devrait maintenir pour lui dans les dictionnaires, ainsi d'ailleurs que pour madame la duchesse, le verbe familier, je *perrichonne*, qui n'a plus aucun sens pour les nouvelles classes.

La mise en route de ces deux conscripts des grands express, un joli matin d'été, fut bien, en effet, un départ à la manière de M. Perrihon.

Leur train, le rapide de Cologne, est indiqué pour 13 heures 36. Serge ôta 12 de 13, car il consentait bien à dire 1 heure 36 *p. m.* à l'anglaise : mais il refusait énergiquement d'adopter la notation officielle des heures, de 0 à 24.

— Il y a un wagon-restaurant ? dit madame la duchesse.

— Oui, dit Serge, mais tu ne penses pas que nous allons nous mettre à table à 1 h. 36 ? C'est beaucoup trop tard pour mon estomac.

— Oh ! fit-elle, quand tu déjeunes à la maison, tu nous rases au téléphone toute la matinée pour nous rappeler que ton estomac crie la faim à une heure et devient muet à une heure cinq ; après quoi, tu l'amènes tranquillement sur le coup de deux heures moins le quart.

— Bon, ça va, ça va. Nous déjeunerons dans le wagon-restaurant.

— Oh ! je n'y tiens pas autrement... Je me disais : ça nous fera toujours tuer une heure.

— Puisque je te dis que nous y déjeunerons !... Tu y déjeuneras... car, moi... à une heure trente-six... je ne pourrai pas avaler une bouchée. Tant mieux d'ailleurs, car on y mange... indignement !

— Mais je te répète que je n'y tiens pas !

— Au lieu que le buffet de la gare du Nord a une réputation.

— Eh bien ! déjeunons au buffet avant de partir.

— Tu ne sais pas ce que tu veux.

— Ah ! tu le sais, toi, ce que tu veux !... C'est dit ? Au buffet ?

— C'est bien pour te faire plaisir... A midi vingt, exactement.

— A midi vingt pour partir à deux heures moins vingt,

avec nos places gardées et les bagages enregistrés de la veille!

— Je n'aime pas à être bousculé.

— Tu auras faim, à midi vingt?

— Qu'est-ce que tu paries? Et toi, tu es capable d'être prête à onze heures et demie? Parce que, je t'avertis, je serai rue de Babylone avec un taxi à onze heures et demie tapant.

— Pour être à la gare du Nord à midi vingt?

— Il faut environ vingt minutes en plat; je compte le double avec les obstacles, plus dix minutes pour l'imprévu et les accidents de route : c'est calculé au plus juste.

— Je serai prête à onze heures et demie, soupira Mme la duchesse de Charost.

Ce soupir était la seule marque, bien timide, d'une velléité de rébellion. Au vrai, Serge n'inspirait à son amie guère moins d'admiration et d'effroi qu'il n'en avait inspiré jadis à madame sa mère. Maggie faisait mine de se rebiffer, pour la forme; mais, comme on dit vulgairement, elle lui obéissait au doigt et à l'œil.

Elle lui obéissait jusqu'à la ponctualité, ce qui est surprenant de toute femme, singulièrement de celles que la fortune a favorisées dès le début, mais qui n'étaient pas nées, et qui, un peu plus tard, sont nées, pour ainsi dire, après coup, grâce à une alliance illustre. Le jour fixé pour le départ, ce fut Mme la duchesse de Charost qui faillit attendre Serge Vincent du Doubs. Elle était prête un quart d'heure d'avance, et elle faisait les cent pas sur le trottoir.

Serge, quand il arriva, fut sensible à cet honneur qu'elle lui faisait de le guetter. Il le lui témoigna par un affectueux sans-façon : il ouvrit simplement la portière, et ne fit même pas le simulacre de sauter sur le trottoir.

— Tu comprends, dit-il, je suis à gauche. Si j'étais descendu, je t'aurais laissée monter la première, naturellement, tu te serais assise à droite et j'aurais été obligé de passer devant toi...

Puis il s'informa de sa santé, d'ailleurs machinalement, demanda, sans attacher grande importance à ce détail, si le duc avait envoyé une carte postale, et, après avoir ainsi déblayé, murmura, d'une voix irrésistible :

— Bonjour, Maggie-Rosalinde.

Il faut bien le dire, « Rosalinde » n'avait aucune raison

d'être. Madame la duchesse pouvait avoir emporté, dans ses nombreuses malles, de quoi justifier là-bas, demain ou quelque autre jour, ces souvenirs shakespeariens; mais elle respectait trop tous les préjugés pour se montrer à la gare du Nord dans une tenue équivoque, au moment surtout qu'elle faisait déjà cette énormité de voyager sur la ligne Cologne-Berlin, seule avec l'ami le plus intime de monsieur le duc.

— Sois sage, dit-elle.

Et elle fut confuse de l'intonation presque tendre qu'elle avait donnée, sans le faire exprès, à ce double monosyllabe. Elle n'osait plus rien dire. Par bonheur, la course fut beaucoup plus rapide qu'il n'était prévu, et dès qu'elle se trouva dans la gare, Maggie fut divertie à chaque pas des pensées alarmantes ou suspectes par la curiosité.

Tout l'amusait, comme si elle n'eût de sa vie rien vu. La foule ne lui faisait pas peur et il ne lui déplaisait pas d'être coudoyée. Elle fut très fière de découvrir, sans interroger personne, le quai de départ du rapide. Elle gravit allègrement l'escalier large, mais assez raide, qui conduisit au buffet, et ne demanda pas s'il y avait un ascenseur. Quand elle pénétra dans la salle commune, elle éprouva la joie orgueilleuse, un peu inquiète, de la petite fille qui va au restaurant pour la première fois.

Elle fut d'abord admirer de près les deux grandes toiles marouflées qui décorent le mur du fond, puis vint sans se presser rejoindre Serge, qui avait déjà choisi une table et qui étudiait la carte, sous l'œil attentif du maître d'hôtel à sa gauche, du sommelier à sa droite.

— Commande, dit-elle. Moi, je n'y connais rien.

— Je pensais, dit Serge avec importance, à une omelette espagnole et à une escalope liégeoise.

— Très bien!... J'ai envie de bière.

— Moi aussi. Blonde?

— Oui.

— Blonde pour madame. Pour moi, Guinness.

Quand le maître d'hôtel et le sommelier, après s'être inclinés, se retirèrent, Maggie dit en riant :

— Je parie qu'ils nous prennent pour mari et femme.

— Alors, dit Serge catégoriquement, ce sont des gens de rien.

— Comment? C'est écrit sur notre figure que nous ne sommes pas mariés?

— Nous nous tutoyons. Si nous étions mariés, est-ce que je ne te dirais pas vous?

— C'est pourtant vrai!

Elle prit la carte, que Serge avait reposée sur la table, et fit une exclamation :

— Comme c'est cher!

— Mêle-toi de ce qui te regarde, ce n'est pas toi qui paies.

— Ce n'est pas moi... enfin... nous partageons, je suppose.

— Nous ferons nos comptes ailleurs.

La remarque économique de Maggie avait été entendue des tables voisines, et faisait sourire. Serge, qui voit tout, en fut extrêmement mortifié. « Mais oui, pensa-t-il, nous avons l'air d'un ménage, d'un petit ménage, d'un ménage de la classe où, une fois mariés, les gens se tutoient. »

Rien ne pouvait humilier davantage ce bourgeois honteux. Il sentit que du coup c'en était fait de son amour de tête, de sa fantaisie romantique. Il lança un regard hostile à la fausse Rosalinde, qui avec trop d'appétit et de délectation visible se régalaient de l'omelette à l'espagnole. Toutes les mines, tous les gestes de Maggie lui donnaient sur les nerfs. Il apercevait bien le caractère assez plaisamment conjugal de cette irritation et n'en était que plus irrité. Il ne put s'empêcher de lui dire :

— Dieu! que tu manges lentement! Tu n'en finis pas.

Elle lui répondit en riant, mais non sans une aigreur pareillement conjugale :

— Tu tombes bien! Armand me dit toujours que je mange trop vite et que c'est détestable pour l'estomac.

« Bon! pensa-t-il. L'autre mari et moi nous lui disons les mêmes choses; car c'est exactement la même chose, bien que ce soit le contraire. »

— Nous avons tout notre temps, ne te presse pas, reprit-il du ton le plus conciliant, pour bien marquer, et surtout pour se témoigner à lui-même qu'il n'avait aucun titre à la rudoyer comme une épouse légitime.

Mais quand ils eurent achevé ce repas, simple hors d'œuvre du voyage, et qu'ils se virent descendant le large escalier, se dirigeant vers le quai de départ, ils eurent une minute de détresse. La véritable épreuve ne faisait que commencer, et ils

se demandaient, ou plutôt ils ne se demandaient même pas s'ils auraient le courage, la patience de l'endurer jusqu'au bout.

« Nous n'allons pourtant pas, se dit Serge, nous faire la conversation pendant cinq heures d'horloge! »

Il courut acheter des journaux illustrés, des magazines, des romans d'aventures, de quoi lire jusqu'à demain. A ce moment, il crut voir, frôler... quelqu'un... une personne de connaissance... de qui d'ailleurs il ne pouvait retrouver le nom. Il fut atterré. Il dit à madame la duchesse :

— J'ai vu... j'ai cru voir... je suis sûr que j'ai... que j'ai cru voir... Chose... Qu'est-ce qu'il va raconter?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il raconte? Et qu'est-ce que ça peut nous faire, puisque nous ne nous cachons pas, que nous n'avons rien à cacher, et qu'Armand sait à quoi s'en tenir?

— « Armand sait à quoi s'en tenir »! Ah! tu as des mots heureux.

— Enfin je voulais dire : puisque nous avons notre conscience pour nous.

Cet incident sans conséquence eut au moins l'avantage de les occuper jusqu'à l'heure du train. Ils se hâtèrent de reconnaître leurs places, de s'y installer, et s'absorbèrent dans leur lecture. Serge pensait : « Autre image conjugale, le petit ménage : on ne peut pas se voir en peinture, on n'a rien à se dire, et on se lit le journal au nez. »

Sans même attendre le coup de sifflet, il se jeta sur les feuilles du matin, après avoir, pour lui-même, haussé les épaules, et, pour Maggie grommelé en guise d'excuse :

— Je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer dans le monde univers depuis le dernier *Intran*.

Rien ne pouvait être si indifférent à Mme la duchesse de Charost que ce qui s'était passé dans le monde univers depuis la veille au soir et, plus généralement, ce qui s'y passait à tout moment de la durée. Elle abandonna les feuilles du matin à Serge, et se réserva un copieux hebdomadaire. Elle considéra quelque temps, d'un œil qui avait déjà tendance à se fermer, un beau dessin d'Abel Faivre. Puis elle prit sur elle, entama le texte, et tomba quasi instantanément dans le plus profond sommeil. Serge ne tarda pas à s'endormir, autant par l'effet de la lecture que par contagion ; et ce fut encore une autre image

symbolique du petit ménage bourgeois, mais il n'était plus à même d'en apprécier l'ironie.

Les morts vont vite, les dormeurs encore plus vite. On avait déjà passé Saint-Quentin lorsque le son d'une clochette dans les couloirs éveilla simultanément Maggie et Serge. Le garçon du wagon-restaurant annonçait le thé.

— Tu ne veux pas de thé? dit Serge catégoriquement.

Puis il se rappela combien, quand il était petit, cette façon d'interroger par la négative, d'offrir en préjugant le refus, le choquait. Sa mère avait coutume de faire d'abord desservir. Elle disait ensuite : « Vous n'en revoulez pas? » Après avoir évoqué ce souvenir d'enfance, il se rendormit. M^{me} la duchesse de Charost était déjà repartie pour le pays des rêves; mais ce n'était probablement pas le pays féérique de *Comme il vous plaira* ou du *Songe d'une nuit d'été*.

Leur prochain arrêt fut à Jeumont, où il fallut affirmer sur l'honneur qu'ils n'avaient que des vêtements usagés et qu'ils n'étaient pas porteurs de cigarettes. Puis on leur demanda leur passeport. Ils n'en avaient pas.

— Pour entrer en Belgique, c'est absurde! fit Serge. Mais est-ce qu'on va nous arrêter à la frontière?

Une pièce d'identité suffisait. Serge Vincent du Doubs était membre d'un club de sport, dont il avait, par bonheur, la carte sur lui. Il répondit pour M^{me} la duchesse de Charost et déclara, encore sur l'honneur, qu'elle était membre du même club, mensonge véniel, mensonge de frontière et de douane.

Ce n'est donc point le remords qui le tint dès lors éveillé; mais ces petits incidents de route les avaient tous deux tirés de leur torpeur. Ils n'osaient plus lire : ils sentirent que leur devoir, en arrivant dans un pays inconnu, était de regarder le paysage. Ils le trouvèrent bien morne. Cependant ces immenses pyramides de charbon qui se dressent aux abords de Charleroi retinrent leur attention. Ils s'étonnaient d'y voir çà et là pousser des herbes d'un vert pâle sur ce sol qui n'a d'autre couleur que les ténèbres, et jaillir des arbustes minces, qui en rompaient la géométrie.

Quand ils arrivèrent à Namur, ils ne songèrent plus qu'à leur changement de train : ils recommencèrent à *perrichonner*. Il devait y avoir aux environs un concours de gymnas-

tique. La gare était encombrée d'athlètes habillés à peu près comme des employés de chemin de fer. Serge s'y trompa et demanda poliment à l'un des plus sympathiques où l'on s'embarquait pour Dinant. Ce jeune homme lui répondit :

— Je ne suis pas de Namur, savez-vous, je suis de Huy-Sud.

Serge s'excusa, mais il commença à se désespérer.

— Nous allons rater notre train, disait-il à la duchesse.

Enfin, la Providence le prit en pitié. Il avisa un tableau des arrivées et des départs. L'express de Dinant y figurait avec le chiffre 3. Serge pensa que ce 3 était le chiffre du quai, et comme, enfin, il rencontrait un véritable employé, il lui dit :

— C'est bien du quai numéro 3 que part le train de Dinant ?

— Absolument, fut la réponse.

Ce majestueux adverbe, qui n'autorisait aucun doute, rendit à Serge l'assurance et le calme. Il fallait traverser toutes les voies par un passage souterrain ; mais il y avait tant d'écritaux de tous les côtés que M. Perrichon lui-même ne se serait pas perdu. Quand les deux voyageurs parvinrent, un peu essoufflés, au quai numéro 3, ils rencontrèrent d'abord ce qu'ils cherchaient depuis un quart d'heure : un employé de la gare. Serge lui demanda :

— C'est bien de ce quai-ci que part le train de Dinant ?

— Absolument.

« Tiens ! pensa-t-il, c'est un tic. »

Et quand Maggie, à son tour, lui demanda :

— C'est bien ici ?

Il répondit :

— Absolument.

Faute d'être avertie, elle ne soupçonna point que c'était là qu'il fallait rire : Serge soupira et leva les yeux au ciel. Maggie se fâcha.

— Qu'est-ce que tu as toujours à te moquer de moi ? J'ai dit une bêtise ?

— Absolument.

— Je n'ai rien dit !

Mais le train était signalé. Après avoir une fois de plus demandé à un employé compétent si c'était bien ce train-là qu'il devait prendre et s'être fait répondre encore que c'était

absolument celui-là, Serge, d'humeur changeante, se montra si attentif auprès de Maggie qu'elle oublia ses griefs et la sotte querelle. Tandis qu'il plaçait, déplaçait et replaçait les menus bagages de madame la duchesse, sans aucune raison, pour le seul plaisir de lui prodiguer les petits soins, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Comme tu es gentil, quand tu n'es pas insupportable !

Il lui répondit, avec un air soucieux, qu'il s'en rendait bien compte, qu'il ne le faisait pas exprès et que ces étranges symptômes ne laissaient pas de l'alarmer.

— Pourquoi ? dit-elle, surprise, déjà inquiète elle-même.

— Quand je suis aimable, ce n'est pas grave ; mais quand je deviens odieux... je me demande... si ce n'est pas... autre chose... le contraire... que je refoule.

— Non ?... Tu crois que... Eh bien ! ce serait gai !

Elle se tut brusquement. Elle venait de s'apercevoir qu'elle n'était pas seule avec Serge dans le wagon.

Deux autres voyageurs, deux hommes, qui lisaient *la Libre Belgique*, ne les écoutaient peut-être pas, mais ne pouvaient faire autrement que de les entendre. C'étaient évidemment des gens de rien. M^{me} la duchesse de Charost eut cependant la faiblesse de vouloir les achever. Elle fit signe à Serge de lui passer son nécessaire, l'ouvrit ; et comme Serge, touché-à-tout, se mettait aussitôt à y fureter, elle lui dit, à haute et intelligible voix, que ce sac était le présent de mariage d'une personne royale qu'elle nomma.

— Son Altesse ne s'est pas fendue, dit Serge.

— Penses-tu ? Elle ne pouvait pas se dispenser de faire un cadeau à un duc français ; mais le cœur n'y était pas : on sait que nous sommes bolcheviks.

Cette déclaration de principes ne sembla faire nul effet sur les deux inconnus, qui n'avaient sans doute ni le snobisme de la noblesse ni celui de la révolution. Ils ne levèrent seulement pas le nez, et continuèrent de lire *la Libre Belgique*, que l'on ne vit point trembler entre leurs doigts. Un peu froissée, M^{me} la duchesse de Charost et Serge Vincent du Doubs se mirent à regarder le paysage.

Ils comprirent d'abord qu'ils avaient fait une faute et que c'est par la route, non par le chemin de fer, qu'ils auraient dû suivre le cours de la Meuse, de Namur à Dinant. Quelques

échappées, mais quelques échappées seulement leur permettaient d'entrevoir la vie de la rivière, la course paresseuse, toujours sinieuse des canots entre les bouées rouges, les baigneurs épars, les beaux jardins le long du bord, les villas serrées les unes contre les autres comme nos villas de banlieue, mais toutes modestes et toutes jolies, avec on ne sait quel air de distinction, et surtout, comme disent les Anglais, désirables.

Est-ce pour cela qu'ils songeaient à la Tamise ? ou simplement parce que la Tamise était la seule rivière où le snobisme les eût l'un et l'autre conduits ? Mais la Meuse n'a pas ces grandes manières de la Tamise ; elle est aimable, elle ne semble pas être volontiers hospitalière. Dans les grandes maisons anglaises du bord de l'eau, dont la porte n'est jamais bien fermée, l'étranger sent que, s'il ose entrer, il sera chez lui ; dans les jolies maisons des bords de la Meuse, il sent qu'il sera le bienvenu, mais chez les autres. Ce n'est qu'une impression, en passant. C'était peut-être celle de Serge et de Maggie, mais ils n'y prêtaient guère attention, et que leur importait, puisqu'ils ne faisaient que passer ?

En revanche, les intermittences du spectacle, coupé à tout instant par les accidents de la voie, leur permettaient de dégager les caractères les plus généraux de ce décor parmi lequel, durant plusieurs jours ou plusieurs semaines, allait se jouer un acte de leur comédie.

Déjà ils s'en formaient une image résumée : c'était un cirque de très hautes collines, presque de montagnes, couronnées de sombres futaies, des ravins, des terrasses, un cours d'eau profondément encaissé, un ciel limpide, mais où il semblait que d'en bas on dût voir les étoiles en plein midi. Mais ce qui les frappait, ce qui les étonnait surtout, c'était tous ces rochers qui servaient à la colline de murs de soutènement, ou qui dressaient entre les arbres leurs aiguilles isolées. *Mme* la duchesse de Charost croyait naïvement qu'il n'y a de rochers qu'au bord de la mer.

— Tu ne t'es donc jamais promenée dans la forêt de Fontainebleau ? lui dit Serge.

Mais il dut convenir que les rochers de Fontainebleau n'existent pas auprès de ceux des Ardennes.

Puis la voie faisait un coude, s'éloignait de la rive, et c'était comme si le rideau eût baissé, comme un entr'acte. Mais le train

faisait des haltes dans des gares toutes blanches dont les charpentes apparentes étaient peintes de rouge vif, et qui étaient entièrement revêtues de géraniums-lierres ou de rosiers grimpants.

— Penses-tu, disait Serge, qu'on doit être heureux comme chef de gare dans ce pays-ci ?

— Restons, disait Maggie.

Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre assez de fantaisie pour s'arrêter à Taillefer ou à Godinne avec des billets pour Dinant. Qu'aurait dit Julien Oraison, qu'aurait pensé le chauffeur Alfred qui leur avaient amené l'Hispano et qui les attendaient à la gare ?

— Au fait, et Armand ? dit Serge. Est-ce qu'il ne viendra pas aussi au-devant de nous ?

— Je n'en sais rien, dit madame la duchesse, mais j'aime à croire que, s'il vient, ce sera de son côté, avec sa Bugatti et qu'il ne va pas commencer à nous disputer notre Hispano.

Monsieur le duc n'aurait eu garde de disputer à madame la duchesse et à Serge Vincent du Doubs, leur Hispano, pour deux raisons, dont la première était qu'il ne voulait point revenir sur sa déclaration d'indépendance ni cesser de faire bande à part, et la seconde qu'il savait vivre, au sens du moins où l'on entend aujourd'hui cette ancienne façon de parler.

Il n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'aller au-devant de Maggie et de Serge ; mais après leur avoir souhaité la bienvenue en termes quasi officiels, et leur avoir demandé s'ils avaient fait un bon voyage, sans plus avoir l'air de se soucier d'une réponse qu'un Américain qui vous demande machinalement : « Comment allez-vous ? » il repartit sur sa terrible petite machine bleue, d'un tel train que Maggie ne put s'empêcher de dire :

— Il se tuera !

— Ça le regarde, répondit Serge avec une atroce philosophie.

Il était outré de l'attitude de Julien Oraison qui ne lui témoignait aucune joie amicale de le revoir, après une séparation de cinq jours francs !

Le famulus n'était même pas descendu de voiture pour accueillir les voyageurs. Il demeurait impassible et raide

à côté d'Alfred, le chauffeur. On l'eût pris pour le valet de pied; et naturellement il avait la bouche cousue, il fallait lui tirer les mots. Serge brûlait d'avoir des détails sur le décor, sur la figuration, sur le château d'Ardenne : Julien l'en eût étourdi, tête à tête, mais il y avait trois personnes présentes : c'était trop de deux. Serge, boudeur, ne posa plus de questions et affecta de s'intéresser à la vue.

De la gare, qui est située haut sur la rive gauche, il découvrait toute la ville, qui n'est, sur la rive droite, qu'une rue, resserrée entre le quai de la Meuse et une falaise à pic. La citadelle, qui se dresse sur la crête, semble du même style d'architecture que le roc qu'elle continue. L'église de Notre-Dame est construite au pied du massif, et la pointe de sa flèche, plantée dans un clocher bulbeux, est exactement de niveau avec le sommet. Il semble que, des terrasses de la forteresse, on n'ait qu'à étendre la main pour saisir le coq d'or.

L'Hispano avait fait un assez beau départ. Elle se retint sur la descente, mais reprit de la vitesse sur le pont, et Serge n'eut encore qu'une vision presque aussitôt dérobée de la charmante rivière.

Sur l'autre rive, l'animation modérée de la place de l'Église, de la rue Léopold, l'amusa un moment. Il jeta un regard distrait aux boutiques de dinanderie, et faillit demander pourquoi toutes ces couronnes, ces plaques, ce bas-relief sur le mur de la maison Tschoffen; mais il pensa que Julien Oraison ne daignerait pas desserrer les dents pour lui répondre, et n'était-il pas assez grand pour deviner tout seul que c'étaient des souvenirs de la guerre?

Il s'obstina comme par représaille, lui aussi, dans son mutisme; mais un arrêt brusque lui arracha une exclamation. La rue, à l'extrémité de la ville, s'étranglait soudain entre le mur droit de la falaise et une haute roche en aiguille, qui semblait avoir été détachée du bloc par l'épée d'un paladin. La brèche est si étroite que deux voitures ne pourraient y passer de front, ni se croiser. Il faut, d'un côté à l'autre, se guetter et se céder le pas : le chauffeur de l'Hispano avait serré son frein, quand il avait vu venir sur lui un de ces véhicules monstrueux qui tiennent du tank et de l'omnibus, qui infestent au mépris des droits de l'homme, notamment du droit sacré de circulation, tous les grands chemins du

monde, mais que Némésis envoie de temps en temps au fond d'un ravin.

— Eh bien ! dit Serge, il est bon d'être prévenu.

— Nous avons déjà passé par ici, dit Julien Oraison, imperturbable.

Et ce fut de nouveau le silence, mais non plus ce même silence morne. A peine sorti de Dinant, Serge retrouvait la campagne tout à l'heure entrevue, et dont il s'était formé d'abord une image résumée, ou idéale : les Ardennes de Shakespeare, le décor rêvé de la féerique aventure qu'il attendait, qu'il pressentait, qu'il souhaitait peut-être, ou bien qu'il redoutait ; et cet accord si rare, cet accord presque miraculeux de sa fantaisie avec les choses lui procurait un étrange apaisement, un étrange sentiment de sécurité, une hardiesse neuve. Pourquoi eût-il douté d'imaginer, puisque la réalité docile semblait prendre les ordres de son imagination ?

Ce qu'il ne se lassait point d'admirer, c'était le défaut de sévérité, de gravité, de ces arbres plusieurs fois centenaires, la grâce tranquille de ces ruisseaux pareils à de grands vers luisants, qui, au fond des précipices les plus abrupts, ne se sentaient pas perdus, l'accueil de ces collines si hautes qui ne voulaient pas être insurmontables. Il régnait parmi cette nature sauvage, dont la sauvagerie semblait n'être qu'un aimable déguisement, une sorte de bonne humeur, et cette bonne humeur se communiquait à lui.

Il tournait les yeux vers Maggie, qui heureusement pensait à autre chose, et il la regardait avec une mystérieuse tendresse. Par un de ces caprices dont la mémoire des hommes est coutumière, il venait justement de retrouver le motif de *Petrouchka*, le petit air de trompette, et il se figurait le fredonner. Il demeura dans ces heureuses dispositions durant presque tout le cours de la promenade, et même, quand la voiture pénétra dans les jardins du château, fort peu différents, au premier aspect, de la campagne voisine, il se récria sur le goût éclairé, sur l'intelligence du roi des Belges, Léopold II, qui n'avait pas souffert que l'on arrangeât cette belle nature, ni que l'on travestit la forêt de Shakespeare en jardin anglais. Il changea de sentiment quand il vit le grand massacre d'arbres qu'on avait fait pour aménager le terrain de golf.

Cinq ou six joueurs seulement, qui traînaient la jambe,

marchaient, pour leur plaisir, sur l'herbe rase et sèche de ce désert, suivis de caddies essoufflés. Ce spectacle, il faut l'avouer, assez piteux mit hors de lui Serge Vincent du Doubs. Il haïssait le jeu de golf, on n'aurait su dire pourquoi, car il était d'ordinaire complaisant aux modes et aux mondanités. Il avisa là-dessus la Bugatti, garée parmi d'autres voitures dans un rond-point qui servait de parc. Il dit à madame la duchesse d'un ton rude :

— Eh bien ! te voilà tranquille, Armand est rentré, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il se cassera la figure.

Mais quand il vit la façade du château royal, il eut un nouveau transport. Comme il possédait une faculté presque cynique de contradiction, il déclara hautement que le roi des Belges, Léopold II, de qui tout à l'heure il vantait le goût, s'entendait moins au bâtiment que le plus arriéré des bourgeois ou le plus récent des nouveaux riches.

Madame la duchesse qui, dans les occasions, ne manquait pas de sens commun, lui répartit que ses critiques eussent été plus justifiées, si le roi Léopold avait fait construire, environ la fin du XIX^e siècle, un château du XV^e. Cette observation parut sans réplique. Serge répliqua cependant que, tout en faisant du moderne, on peut n'avoir pas trop l'air de prévoir à si longue échéance que l'on travaille pour la Compagnie des wagons-lits.

Puis, comme il avait de la mémoire et contait volontiers l'anecdote en dépit de son âge peu avancé, il rappela qu'à peu près à la même époque, le dernier arbitre des élégances que Paris ait reconnu, le dernier des véritables grands seigneurs qui ait su jeter l'argent par les fenêtres sans faire, avant et après ce geste magnifique, la balance de ses comptes, s'était offert, en guise d'hôtel particulier, une manière de palais. Quand on lui en faisait compliment, ce nouveau riche, mais de qualité, avait l'esprit de répondre :

— Et dire que, dans une quinzaine d'années, ce sera un grand cercle !

— Si nous entrions ? dit le duc qui, en voyant arriver l'Hispano, était descendu jusqu'à la terrasse.

Il avait hâte de montrer à la duchesse l'appartement qu'il avait choisi pour elle.

— Vous devez être si fatiguée ! dit-il avec une sollicitude presque tendre.

Elle répondit machinalement :

— Pas du tout.

Mais comme elle n'avait aucune suite dans les idées, elle ajouta :

— Je suis tuée.

— Allons ! dit Serge, après avoir jeté un dernier regard d'indignation aux joueurs de golf harassés et aux garçons en veste blanche qui leur servaient des boissons longues ou courtes.

Il suivit d'autorité les Charost dans la chambre de madame la duchesse, où il n'avait rien à faire. Il en railla le confortable, qui passait toutes ses espérances. Puis il dit brusquement :

— Eh bien ! et moi ? Où m'avez-vous logé ?

Armand dut avouer qu'il s'en était remis de ce soin à M. Oraison. Serge n'y trouva rien à redire ; mais, quand il apprit que Julien Oraison lui avait pris une chambre dans l'annexe, il entra en une violente colère.

— Alors, en pénitence ! dit-il avec éclat.

Puis il voulut voir sur-le-champ cette chambre que déjà il ne pouvait souffrir. Julien Oraison l'accompagna. A la vue de la baïgnoire de grès, il se radoucit.

— Au moins, dit-il au famulus, sommes-nous voisins ?

— Jamais de la vie ! Vous n'imaginez pas que j'allais demeurer dans ce caravansérail ? J'ai déniché au village de Celles, à moins d'une lieue, un petit hôtel de campagne où l'on est divinement, et où l'on mange !...

— Vous avez la prétention de ne pas prendre vos repas avec nous !... Je veux une chambre dans votre hôtel.

— Il n'y a pas de bain, dit Julien Oraison.

— Ah !... Comment faites-vous donc ?

— Je viens me baigner ici.

— Ne vous gênez pas... J'irai voir votre auberge demain. En attendant, il est l'heure de dîner. Nous ferez-vous la grâce de nous tenir compagnie ?

— Naturellement, si vous m'invitez. Monsieur le duc n'a pas eu cette politesse depuis deux jours que nous sommes en garçons, lui et moi, dans le pays.

— Je lui dirai ce que j'en pense, j'en fais une affaire personnelle. Mais venez à table, j'aime à croire que votre couvert est mis.

Il ne l'était pas. Heureusement, il en manquait deux, faute

d'ordres, et Julien Oraison put ne point se formaliser; mais Serge dit aigrement au duc :

— Comme fourrier, vous n'avez pas votre pareil. Je vous fais mon compliment.

Puis on parla d'autre chose, les autres du moins, car Julien Oraison, dès qu'il se trouva en présence de trois personnes, redevint muet. Il ne répondit même que par un grognement inintelligible, quand Serge Vincent du Doubs, s'adressant à lui directement, lui demanda s'il préférerait toujours, à la nourriture du palace, celle de son auberge de village.

Monsieur le duc, bien qu'il n'eût quitté la capitale que depuis quatre jours, crut devoir s'informer si elle était toujours à sa place. Quand il fut rassuré à cet égard, sans d'ailleurs avoir jamais été bien inquiet, il aborda le sujet qui l'intéressait plus particulièrement.

Il avait, dès son arrivée, interrogé d'abord le gérant de l'hôtel, puis le personnel et les paysans qu'il rencontrait dans la campagne, sans presque pouvoir obtenir aucun renseignement précis sur ce château de *Comme-il-vous-plaira*, où sa petite cousine Marina Niemcewicz vivait dans la retraite. Les gens en parlaient avec un air d'entière ignorance, ou avec des réticences, à ce que monsieur le duc avait cru démêler, et avec une espèce d'ironie.

— Eh bien! dit Serge, si vous vous en êtes aperçu!...

Et même, quand il annonçait naïvement son intention de pénétrer dans le domaine, on lui riait au nez.

— Vous m'en direz tant! fit Serge.

— Tais-toi donc! dit la duchesse. Tu es grossier et tu n'es pas drôle.

Le duc haussa les épaules et poursuivit.

Ces cachotteries ou cette ignorance avaient d'autant plus lieu de l'étonner que le mystérieux ermitage de Marina était à deux pas d'ici, enfin à six kilomètres, sur les bords de la Lesse: il l'avait vérifié sur la carte d'état-major qu'il s'était procurée à Dinant.

— Alors, dit Serge, vous y avez couru tout de suite?

— Je vous attendais.

— Vous n'êtes vraiment pas curieux!

Armand n'osa point avouer ce qui l'avait fait différer d'y courir, qui n'était certes pas le défaut de curiosité, mais une

sorte d'appréhension inexplicable. Rien ne l'eût fait résoudre d'entreprendre sans escorte cette expédition. Il fallait qu'on l'accompagnât jusqu'au pied de la forteresse, puis qu'on le laissât se tirer d'affaire tout seul : car il sentait qu'à partir de ce moment il n'aurait plus besoin de personne, qu'il se lancerait à l'assaut avec la confiance ingénue de Parsifal, qu'il triompherait de tous les obstacles et saurait même résister aux filles-fleurs, si par hasard il les rencontrait sur son chemin.

— J'ai, dit-il, essayé, inutilement d'ailleurs, de faire bavarder les gens, mais j'ai le moins possible bavardé moi-même. Je ne puis espérer de joindre ma cousine que par surprise, et tout est compromis si elle a vent de ma présence dans la région.

— Qui voulez-vous qui lui en parle, dit la duchesse, si elle ne parle jamais à personne ? Cette dame semble peu causante.

— On ne sait jamais comment les bruits se répandent, dit sentencieusement le duc.

— Maintenant, dit Serge, elle ne vit sans doute pas seule dans son nid d'aigle.

— Je présume, dit Armand, qu'elle a des domestiques.

— Des muets peut-être ?

— Qui sait ?

— Muets ou non, cela ne compte pas ; mais elle doit être femme à loger un astrologue.

— Pourquoi faire ? dit le duc.

— Pour rien. Parce que ce serait dans la note. A votre place, si je m'amusais à faire Parsifal, je me méfiera de Klingsor et de ses enchantements. Je veux croire qu'aucun indiscret, aucun malintentionné ne vous a trahi, que M^{lle} Marina ne soupçonne ni votre présence ni votre approche : elle n'a peut-être qu'à jeter les yeux sur un miroir magique pour vous voir comme je vous vois, et dès lors aucune de vos démarches, aucun de vos gestes ne peut plus lui échapper.

— Comme c'est convenable ! dit madame la duchesse.

— Vous allez un peu fort, dit le duc d'un ton de supériorité. Vous anticipez les progrès de la science.

— Mais je suis fort en retard sur la magie. N'oubliez pas que nous nageons en plein romantisme.

— Je suis parfaitement tranquille : dans l'état présent de la magie et de la science, aucun appareil de télévision ne saurait

permettre à Marina de suivre à distance les péripéties de mon escalade.

— Votre escalade, votre escalade, dit Maggie, vous ne parlez que d'escalade : comment pouvez-vous savoir que vous aurez à escalader, puisque vous n'avez même pas vu le château ? Il est peut-être bâti dans un fond !

— Parbleu ! dit Serge, il a vu des cartes postales !

— C'est ce qui vous trompe : Marina pourchasse les photographes.

— Quelle sauvage ! dit Maggie.

— Il était question de classer le château : elle a déclaré qu'elle y mettrait plutôt le feu.

— Elle commence à me plaire, dit Serge.

— Voici cependant, reprit le duc après une pause pour l'effet, une assez mauvaise photo que le valet de l'étage a trouvée je ne sais où, et que ce brave garçon m'a supplié d'accepter en souvenir, pour rien.

— Vingt francs au lieu de cinquante centimes, dit madame la duchesse.

— C'est sur son argent de poche, dit Serge, impatienté. Montrez un peu la photo.

A peine l'eut-il entre les doigts, il s'écria :

— A la bonne heure !

Il avait enfin devant les yeux un type parfaitement pur de l'architecture du x^v^e siècle : une bâtisse carrée, solide, nue, sans autre ornement que les meneaux des fenêtres, avec quatre tours en poivrière aux quatre angles, et une cinquième de surcroît, plus haute, qui dominait l'ensemble, en rompant la symétrie.

— C'est curieux, dit madame la duchesse, il me semble que j'ai déjà vu ce château-là. C'est pourtant la première fois que je viens ici.

— Ma pauvre Maggie, dit Serge, si on pouvait te soupçonner d'avoir jamais feuilleté un manuscrit du quinzième, je te dirais : « C'est là que tu l'as vu, en peinture. » Car ce château de la cousine Marina est étrangement pareil à tous ceux qui servirent de modèles aux enlumineurs de l'époque.

Serge était si sensible à la beauté de l'architecture qu'il ne prit garde qu'après coup à ce qu'il y avait dans la construction de plus extraordinaire et de vraiment miraculeux. Le château

était posé sur un immense bloc de rocher comme sur un piédestal. La paroi de cette falaise était si exactement à pic qu'il n'y avait pas, entre elle et les façades du château, apparence d'une solution de continuité. La ligne était sans brisure du haut de la corniche au bas du roc que la rivière baignait, et c'était la ligne du fil à plomb. L'édifice et son socle ne faisaient qu'un; seulement, le socle était environ trois fois plus haut que l'édifice, de sorte que la verticale du tout pouvait bien mesurer une centaine de mètres, et l'on était pris de vertige en considérant cette médiocre image, à la pensée du vertige que l'on aurait si l'on se penchait d'une des fenêtres du dernier étage, sur l'eau.

Même sur le duc de Charost, qui ne voyait pas ce document pour la première fois, l'impression fut si forte, si pénible, que chacun sentit que l'on ne pouvait pas un instant de plus demeurer dans ce malaise. Le seul moyen d'en sortir était de tourner la chose en plaisanterie. Seuls, Julien Oraison et Serge Vincent du Doubs possédaient les ressources d'esprit suffisantes pour appliquer ce remède; mais on aurait tué Julien plutôt que de lui tirer une syllabe: Serge se dévoua.

— La poliorcétique... dit-il sérieusement.

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrompit madame la duchesse.

— Je te conseille, dit Serge, de t'inscrire à un cours de soir, ou simplement de faire l'emplette d'un bon dictionnaire; tu en trouveras d'occasion. Je poursuis. La poliorcétique est l'art de prendre les villes et de faire les sièges. L'invention de la poudre en a bouleversé toutes les règles, établies dès la plus haute antiquité. Elle a fait de nouveaux progrès après la guerre de 1870, grâce à la mise en service des armes à tir rapide. Enfin la dernière guerre a montré qu'elle ne peut plus servir absolument à rien et que Vauban ni ses pareils n'ont plus aucun talent. Ici, toutefois, il s'agit d'un château du ^{xv}^e siècle: c'est donc par les procédés de cette époque qu'il faut tenter de le réduire. Avez-vous le matériel nécessaire? Comptez-vous pratiquer la brèche au moyen du bélièr, de la tortue bélière ou de la mine?

Monsieur le duc restait sans voix.

— Maintenant, reprit Serge Vincent du Doubs, il y a une autre machine extrêmement moderne, qui pourrait néanmoins

être employée utilement, je crois, en l'occurrence : c'est l'échelle des pompiers. Mais, si elle atteint jusqu'à la toiture des édifices les plus élevés, je crains qu'elle ne soit ici ridiculement insuffisante. Alors, que ferez-vous, si vous restez en panne à mi-hauteur de la montagne ?

M. le duc de Charost, recouvrant enfin la parole, fit entendre la voix du bon sens.

— Si déterminée que puisse être, dit-il, l'aversion de ma cousine pour la société des humains, elle ne laisse pas, j'imagine, d'entretenir avec eux des relations quotidiennes, ne fût-ce que par l'intermédiaire de ses gens qui vont faire leur marché au village. Rien ne nous permet de supposer qu'on lui hisse là-haut sa nourriture au moyen de poulies et de cordes, comme au mont Athos...

— Vous avez entendu parler des monastères de l'Athos ! dit Serge, stupéfait.

— Oui, répondit le duc avec une certaine satisfaction. J'ai lu, cet hiver, un livre là-dessus... un livre, par parenthèse, bien grossier...

— Ah ! bon... Continuez, vous m'intéressez.

— Eh bien ! comme la cuisinière de Marina ne descend ni ne remonte par l'échelle des pompiers, je suppose que le château, inaccessible du côté de la rivière, est aisément abordable de l'autre côté, même si les pentes du parc sont un peu rudes. C'est par là que je donnerai l'assaut... Ou plutôt j'entrerai tout tranquillement par la porte et, une fois que je serai dans la place, j'irai droit devant moi jusqu'à tant que je rencontre un garde. Alors, je parlerai, je gagnerai du temps et je finirai bien par me trouver nez à nez avec ma cousine.

— Et quel jour, dit Serge, tenterez-vous cette belle aventure ?

— Dès demain : je pense qu'il serait imprudent et maladroit de tarder. Nous partirons tous ensemble, aussitôt après le déjeuner, vous dans l'Hispano et moi dans ma Bugatti. Nous rôderons aux alentours de la place, nous admirerons le point de vue ; après quoi, vous me laisserez courir ma chance et vous retournerez à l'hôtel... ou bien vous vous promènerez aux environs... enfin vous ferez ce qu'il vous plaira. J'espère que je pourrai rentrer pour le dîner.

— Armand, dit la duchesse avec feu, jusqu'à ce que vous soyez de retour, je ne vivrai pas !

— Ni moi, dit Serge poliment.

A cet instant, un éclat si formidable ébranla les vitres de la salle à manger que Julien Oraison, qui avait grand peur du tonnerre, entre autres choses, devint tout pâle et cessa d'être muet. Il apostropha un maître d'hôtel qui passait, comme pour lui demander raison de ce coup.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il d'une voix blanche.

— C'est l'orage, répondit le maître d'hôtel avec déférence, mais sans émotion.

Serge intervint :

— Vous dites « c'est l'orage », comme s'il y en avait un tous les soirs à heure fixe.

— Tous les soirs, monsieur, et quelquefois l'après-midi. Ah ! dans ces pays de forêt, les orages sont terribles... Le spectacle est merveilleux.

Et d'un beau geste il invitait la compagnie à le venir admirer sur le seuil même de la terrasse.

Mais Serge n'était pas d'humeur à se récrier sur la beauté d'un déluge, quand il avait plus de cent pas à faire à découvert sous l'averse pour regagner son logement.

— Vous êtes encore malin, vous, dit-il en colère à Julien Oraison, de m'avoir pris une chambre dans l'annexe ! Je vais être trempé !

— Mais non... dit Julien... Puisqu'il faut que la voiture me reconduise à Celles... Je vous jetterai en passant.

— Vous feriez mieux d'attendre un peu que cela se calme, dit Maggie, les voyant tous deux déjà impatients de partir.

— Oh ! madame la duchesse, il y en a pour la moitié de la nuit, dit le maître d'hôtel avec un sourire de supériorité.

Les adieux furent écourtés. Alfred, averti par téléphone, avait déjà fait avancer la voiture. Serge et Julien s'y jetèrent sous l'illusoire abri d'un parapluie rouge, que le chasseur avait peine à maintenir contre le vent. L'Hispano traversa l'esplanade. Un autre chasseur, armé d'un autre parapluie rouge, ouvrit la portière. Serge, oubliant de crier bonsoir à Julien, ne fit qu'une enjambée de la voiture jusque dans le vestibule.

Quand il arriva dans sa chambre, il fut assez content de voir que le côté droit de sa personne, qu'il examina d'abord, était parfaitement sec ; il en fut même flatté comme s'il venait

d'accomplir un exploit, de battre un record. Puis, il s'aperçut que le côté gauche était aussi mouillé que le droit était sec. Il se déshabilla, la rage au cœur.

La stupidité de ce sentiment, dont il avait pleinement conscience, l'humilia. Il essaya de réagir, mais il était démoralisé, il l'était « absolument ». Cet adverbe, qui lui revint à l'esprit, ne le fit même pas sourire.

La chaleur était suffocante. Il fut à la fenêtre, qu'on avait laissée entr'ouverte, il l'ouvrit toute grande, par défi; car il pensait que sa chambre allait être inondée; mais la pluie ne fouettait pas, il put, malgré l'averse, rester debout, presque nu, devant ce néant de la nuit dont les souffles humides le rafraichissaient, et où la chute des gouttes faisait de pâles lueurs, comme les poissons dans la nasse que le pêcheur traîne sur la grève.

Mais une association d'idées, un souvenir de littérature, le jeta tout d'un coup dans une sorte de désespoir enfantin. Il songea qu'il pleurait dans son cœur comme il pleuvait sur la forêt des Ardennes, sur la forêt de Shakespeare, et aussitôt il fondit en larmes.

Il en fut soulagé, mais il en fut honteux. « C'est heureux, se dit-il, que Julien ne soit pas dans la chambre à côté. » Cette pensée le fit aviser qu'il était seul, affreusement seul et, comme il disait tout à l'heure, en pénitence; que ses amis, ses compagnons de voyage ne dormaient pas sous le même toit que lui : à vrai dire, ils étaient à peu de distance, mais cette nappe d'eau qui tombait du ciel mettait entre eux un obstacle infranchissable. Il eut un cruel sentiment d'impuissance, et soudain il comprit la cause de son chagrin puéril.

Depuis la première heure, ce matin, jusqu'à tout à l'heure, Maggie avait été la chose dont il disposait à son gré. Il était allé la chercher, mais elle l'avait prévenu et elle l'attendait devant la porte. Il avait déjeuné avec elle tête à tête; elle n'aurait même pas su déjeuner s'il n'avait pas été là; elle se serait probablement trompée de train; elle aurait été retenue à la frontière, parce qu'elle n'avait pas sur elle de pièce d'identité. Elle ne l'amusait guère, il se plaisait à la taquiner; elle n'avait aucune conversation. Il n'était pas bien sûr de la trouver jolie et il ne la trouvait pas très intelligente, il la

trouvait même un peu sotte; mais est-ce que tout cela compte? Depuis ce matin, ils jouaient à être ensemble, et voilà qu'on les avait brutalement séparés, pour lui donner, à elle, une chambre à côté de celle de son mari, comme il était d'ailleurs bien naturel, et pour le reléguer, lui, dans l'annexe! Alors, il n'était pas précisément jaloux, non, mais déçu, et son cœur gros débordait d'une tendresse immense et désespérée.

Il prit le parti de se coucher. Il n'était pas onze heures. « Allons bon! pensa-t-il. J'ai oublié d'apporter ce qu'il faut pour dormir et, si je ne dors pas, ce qu'il faut pour écrire. » Mais à ce moment un grand silence l'avertit que l'orage avait cessé, qu'il ne pleuvait plus sur la forêt des Ardennes, et dans le même temps il cessa de pleurer dans son cœur. Il s'était fait dans les nuages une large déchirure et la lune romantique avait repris possession du royaume du ciel; et Serge, qui sommeillait déjà, rêvait, en souriant avec malice, que Maggie et lui, demain, tandis que l'autre gravirait les pentes du château mystérieux, ils auraient toute la journée, pour jouer encore à être ensemble.

Cette idée de jeu, qui fut jusqu'au matin l'accompagnement de son rêve, lui procura un sommeil d'enfant. Ses nerfs avaient été apaisés par les larmes, et les choses parmi lesquelles il dormait avaient été apaisées par la pluie. Son réveil fut aussi d'un enfant, pour qui chaque matin, après la trêve et le repos de la nuit, est le matin des matins, et qui dit tous les jours en ouvrant les yeux : « A nous deux, le monde! » comme Rastignac au Père-Lachaise : « A nous deux, Paris! »

Mais il sourit : il avait toutes ces arrière-pensées que l'on a quand on s'entretient avec soi-même. Il prit soin de ne les trahir que par ces mots énigmatiques :

« Qu'il est heureux que je la tutoie!... Maggie, tu es mienne... Si j'étais obligé de lui dire « vous êtes mienne », ce ne serait plus cela. »

Il passa plus d'une heure à sa toilette : rien ne pressait. Vers dix heures, il quitta sa chambre, l'annexe, et alla prendre son premier déjeuner sur la terrasse de l'hôtel. Il était sûr d'y trouver Maggie : elle y était. Il était sûr de l'y trouver seule : elle était seule.

— Armand, dit-elle, est déjà couché sous sa Bugatti.

— Il n'a jamais fait, dit Serge, de folle dépense plus utile :

ce joujou est son amusement et notre tranquillité... As-tu commandé les déjeuners?

— Je n'en ai commandé que deux, je ne savais pas si tu viendrais.

— Tu le savais, et tu savais qu'Armand ne viendrait pas; et comme tu es un peu regardante, c'est une justice à te rendre, tu n'as commandé que deux déjeuners, mais il y a le compte.

— Si tu commences à me dire des choses désagréables, je remonte dans ma chambre et je te laisse prendre ton thé tout seul.

— Tu serais trop fâchée... Qu'est-ce que ça peut te faire, ce que je te dis, puisque je t'aime comme tu es?... Ne mange donc pas si vite!

— Hier, au buffet, tu m'as dit que je mangeais trop lentement.

— Hier n'est pas aujourd'hui, et nous n'avons pas de train à prendre.

Comme ils n'avaient rien à faire, ils allèrent se promener dans le parc, pour tuer le temps. Comme ils n'avaient rien à se dire, mais que des Français prendront toujours le silence pour une impolitesse, ils disaient des choses parfaitement oiseuses. Serge était de si bonne humeur qu'il put longuement regarder les joueurs de golf sans faire à voix haute des remarques malsonnantes.

Puis ils poussèrent jusqu'à une haute tour carrée, qui était le logement privé du roi Léopold II quand il séjournait au château d'Ardenne. Mais la vue, qui est de là fort étendue et fort belle, n'inspira pas Serge Vincent du Doubs. Il dit seulement :

— Il ne faudrait tout de même pas oublier que tu es mariée. Il serait peut-être convenable d'aller voir ce que devient Armand.

Ils se rendirent au garage où ils trouvèrent monsieur le duc en salopette.

— J'ai fini de graisser, dit-il avec la satisfaction du devoir accompli.

— Cela se voit, dit madame la duchesse. Je ne pense pas que vous ayez l'intention de vous présenter à votre cousine, ni d'abord de déjeuner avec nous, dans cette tenue?

— Oh! non... je vais prendre mon bain.

— Dépêchez-vous, il est près de midi.

A midi et demi, comme Julien Oraison n'avait pas encore paru, on ne l'attendit point pour se mettre à table. Serge était outré et, sauf pour manger, ne desserrait pas les dents. Le repas fut d'ailleurs expédié rapidement. A une heure, un chasseur vint avertir madame la duchesse que sa voiture était avancée. Serge se leva comme un furieux, sans s'excuser, et courut à l'Hispano. A mi-chemin il rencontra Julien Oraison, qui était descendu de voiture un moment pour se dégourdir les jambes.

— Eh bien! et déjeuner? lui cria-t-il.

— J'ai déjeuné!... très bien.

— Où donc?

— A mon auberge.

— Vous me faites des notes à votre auberge?

— Vous ne voudriez pas. C'est au compte de monsieur le duc, puisque son chauffeur m'avait invité.

— Ah! vous me plaquez pour déjeuner avec le chauffeur!

— Mettez-vous à ma place : est-ce que je pouvais lui refuser? Ça l'aurait froissé, ce garçon.

Un appel impérieux d'Armand de Charost coupa court à cette discussion, qui pouvait s'éterniser et qui ne présentait pas le moindre intérêt. Il était grandement temps de partir. Maggie naturellement s'assit à droite, au fond de l'Hispano et Serge à gauche. Julien Oraison resta sur le siège avant, à côté de son ami et commensal le chauffeur Alfred. Toujours seul, splendidement seul sur sa Bugatti, le duc mit en marche et prit la tête du cortège, si pour former un cortège il suffit de deux voitures, même de grande marque. Ce départ ne manqua point d'une certaine solennité, mais il manqua de tout caractère dramatique et Serge Vincent du Doubs ne put se défendre de murmurer : « Comme c'est simple! » sans d'ailleurs s'expliquer pour quel secret motif il faisait cette réflexion.

Bien que l'Hispano fût très rapide, comme la Bugatti l'était encore beaucoup plus, monsieur le duc la retenait ; car il aurait jugé peu convenable de semer, du moins si tôt, madame la duchesse et leur hôte. La petite voiture bleue semblait enrager et faisait des pétarades comme une vulgaire motocyclette.

— Filez devant ! cria Serge à tue-tête. Ne vous occupez pas de nous. Alfred connaît la route. Nous nous retrouverons là-bas.

Armand, sans répondre, car il était contre le vent, profita de la permission. Il disparut dans un nuage de poussière. On ne le voyait pas, mais on entendait encore le furieux fracas de son échappement libre.

— C'est un fou, soupira madame la duchesse.

— Te l'a-t-on donné à garder ? dit Serge.

— Dame ! oui, dans une certaine mesure.

Serge allait répliquer, de mauvaise humeur : « Ah ! on le saura que c'est ton mari ! » quand il entendit Alfred dire à Julien :

— Un de ces jours, Monsieur le duc me tuera, c'est couru.

Ce propos lui rappela qu'il n'était pas seul avec Maggie : il avait été sur le point d'oublier la présence du chauffeur et du famulus. Il se tut prudemment, d'autant qu'il n'avait rien de brillant ou d'utile à dire. La route, sous bois, avec des échappées bien ménagées et, de part et d'autre, un joli choix de ravins tapissés de feuilles mortes, ne laissait pas d'être agréable ; mais elle était si ressemblante à tout ce que l'on voyait depuis hier que Serge, s'il avait communiqué ses impressions à Maggie, n'aurait pu que se répéter.

Pendant le bois s'éclaircissait ; puis le chemin, tout à fait à découvert, côtoyait un ruisseau d'argent au cours capricieux et précipité, presque un torrent, qui parut plaire infiniment à madame la duchesse.

— Penses-tu qu'il y ait des truites ? dit-elle.

— J'en suis persuadé, dit Serge.

— Nous en avons mangé d'admirables ce matin, mais meunière, et je les préfère au bleu, dit Julien Oraison, qui de sa vie n'avait fait une phrase si longue devant trois personnes.

— Où avez-vous mangé des truites ? demanda aimablement madame la duchesse, à qui rien n'était si indifférent, mais qui n'oubliait jamais de marquer sa bonté aux inférieurs en faisant mine de s'intéresser à leurs histoires. Julien était déjà fatigué à la pensée qu'il lui allait falloir répondre ; mais Serge lui épargna cette peine en s'écriant soudain :

— Nous sommes arrivés !

Il voyait la Bugatti arrêtée de l'autre côté d'un pont que passa l'Hispano, pour faire halte elle-même près d'un moulin.

Le ruisseau, brusquement barré à cet endroit, s'élargissait, et formait un véritable lac, dont la chute faisait tourner les aubes du moulin dans un grand clapotis d'eau. Maggie, Serge et Julien Oraison mirent pied à terre; le duc venait à leur rencontre.

— Comment, dit Serge, c'est ici? Eh bien! le château? Où perche-t-il?

Armand leva l'index vers le zénith. Le chemin, le sentier plutôt où ils étaient, venait en effet buter contre la muraille verticale du roc, et il était bien impossible, même en renversant la tête, d'apercevoir ce qu'il y avait au sommet, faute de recul.

— Il faut, dit Armand, passer l'eau et aller dans ce petit champ qui est en face. Je vous ai attendus.

— Passer l'eau! s'écria Serge. Mais... c'est... c'est un petit Niagara!... Comment voulez-vous qu'une embarcation quelconque tienne là-dessus? A peine détachée du bord, elle sera emportée par le courant, retournée: nous allons nous faire happer et mettre en pièces par la roue du moulin!

Le duc ne put s'empêcher de rire de son effroi.

— Calmez-vous, dit-il, nous ne sommes pas les premiers fous qui nous hasardons sur le rapide. Soyez certain que l'on a pensé à tout.

Il le conduisit jusqu'à l'embarcadère, où un vieux bachot, qui servait aussi de lavoir, était amarré, et il lui montra qu'un solide filin d'acier suivait la paroi du roc où il était de place en place fixé par des crampons. La manœuvre était facile et une femme y suffisait. En se retenant des deux mains au filin, en même temps qu'elle empêchait le bateau de partir à la dérive, elle le faisait avancer jusqu'à un ponton qui n'était pas à cinquante mètres de là: on revenait par le même procédé.

Serge n'était qu'à demi rassuré. Il avisa justement un grand écriteau où il lut: *Le passage d'eau n'est qu'une tolérance, il peut toujours être refusé.* « Pourvu qu'on nous le refuse! » pensa-t-il; mais en aucun pays du monde un passeur, surtout qui est une passeuse, n'a résisté à l'attrait d'un fort pourboire. Deux minutes plus tard, toute la compagnie était

dans le bateau : monsieur le duc et madame la duchesse, Serge, Vincent du Doubs, Julien Oraison, et Alfred, le chauffeur, que ses maîtres n'avaient pas voulu priver d'un spectacle unique.

Quand ils débarquèrent dans le champ et qu'ils virent enfin « le château merveilleux », comme dit Wotan, « bâti sur un monceau de laves », comme dit assez improprement, dans *les Burgraves*, Job l'excommunié, leur saisissement fut tel qu'ils demeurèrent stupides. La carte postale qu'ils avaient hier soir longuement considérée leur avait donné de la vision grandiose une idée tellement pauvre et mesquine que l'effet, au lieu d'être amorti, en était multiplié, et qu'ils eussent été sans doute moins frappés, s'ils avaient été entièrement surpris.

Julien Oraison fut, contre son habitude, le premier qui put articuler un mot. Il dit, d'une voix basse et comme peureuse :

— C'est formidable.

Alfred, le chauffeur, proposa aussitôt une leçon plus heureuse.

— C'est fantastique, dit-il.

— Absolument, dit Serge Vincent du Doubs.

Outre qu'il était accablé, il était mortifié de n'avoir pas trouvé encore une expression adéquate de son accablement. Il en trouva une enfin, un peu trop littéraire comme il fallait s'y attendre.

— On dirait, fit-il, un dessin de Victor Hugo. N'est-ce pas ?

N'est-ce pas ? s'adressait au duc et à la duchesse, qui ne soupçonnaient même pas que Victor Hugo eût jamais dessiné. Armand de Charost, qui n'était capable de contempler les chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature que durant un temps très bref, demeura d'accord, pour conclure et pour en finir, que l'on eût dit d'un dessin de Victor Hugo. Puis, sans ménager de transition :

— Et maintenant dit-il, allons-y !

— Où donc ? fit Serge effaré.

— Là-haut... Je veux dire : j'y vais. Et notez que je n'ajoute pas : Qui m'aime me suive.

Ce tranquille courage fit impression sur madame la duchesse, qui n'osa lui dire qu'elle avait de sinistres pressentiments et qu'elle le suppliait de renoncer à son projet.

La traversée du retour se fit sans accident et même, cette fois, sans émotion. Le duc, que l'on ne voulait quitter qu'à la dernière minute, alla d'abord à l'endroit où il laissait sa Bugatti. Il fit voir à Maggie et à Serge qu'il y avait à deux pas de là une des portes du parc. Ce n'était pas, à vrai dire, une porte, ni une grille, c'était une claire-voie de bois peinte en blanc, sans cadenas ni serrure ; mais un écriteau, cloué au tronc d'un frêne, annonçait aux automobilistes ainsi qu'aux piétons et à tous les promeneurs en général, que l'accès de cette propriété privée était rigoureusement interdit et qu'il y avait des pièges à loup.

M. le duc de Charost n'aurait pas été de son pays ni de sa race s'il avait pu tenir compte de telles interdictions. Il poussa la claire-voie, pénétra hardiment dans le parc ; puis, se tournant une dernière fois vers la duchesse, il lui fit un signe gracieux de la main.

— A ce soir, dit-il, ma chère... A ce soir, Dieu voulant.

ABEL HERMANT.

(La troisième partie au prochain numéro.)

DÉFENSE DE L'HISTOIRE

Dans la dernière semaine de septembre a eu lieu, à l'Exposition, le Congrès international d'histoire coloniale, dont le président était M. Martineau, professeur au Collège de France. La séance d'ouverture avait été présidée par le maréchal Lyautey ; au dîner de clôture du Congrès, le 24 septembre, M. Gabriel Hanotaux a pris la parole et rappelé, avec l'autorité qui lui appartient, le rôle et les droits de l'histoire aujourd'hui si fâcheusement méconnus.

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes réunis ici, ce soir, pour féliciter et remercier notre président, monsieur Martineau, et les organisateurs du Congrès d'histoire coloniale qui, dans cette magnifique entreprise de l'Exposition, menée jusqu'au triomphe par M. le maréchal Lyautey, dans cette évocation qui est à la fois une consécration et une vision d'un prestigieux avenir, n'ont pas oublié le passé et ont réuni autour d'eux les constructeurs d'une autre œuvre plus modeste mais qui ne périra pas : l'histoire coloniale.

Au cours des séances du Congrès, combien de récits captivants, combien d'idées fécondes, combien de tableaux émouvants n'ont-ils pas été exposés par vous et devant vous ? Il faudrait citer trop de noms ; qu'il me soit permis, du moins, d'exprimer notre gratitude et nos éloges aux membres étrangers du Congrès, pour leurs contributions si intéressantes, si

précieuses : celle de M. A. Edwards sur *le Chili colonial*, celle de M. le vicomte Ter Linden sur *l'Esprit colonial en Belgique*, celle de M. Lowel Ragatz, des États-Unis, celle de M. Posada sur *les Conquistadors espagnols de la Colombie*, celles de M. Harrop, de M. Joukowski, de M. Norregaard, de M. Las Barras y de Aragon, de M. Richard Parès, de M. Jose de Oliveira Viasma, celle de M. Jacquet ; les concours, qui nous honorent tous, du sénateur Manfroni, de M. Jaccardi, nos collègues italiens, de M. Newton, de la Grande-Bretagne, de M. Isachsen, de Norvège, du colonel Villas, du Portugal, de M. Vocadlo, de Tchécoslovaquie.

Si, dans une liste si imposante, j'ai fait quelque omission, on voudra bien me pardonner. Je suis à l'âge où l'on perd la mémoire des noms, mais non la mémoire du cœur.

Ainsi composé, et avec le concours de nos nombreux participants et assistants français, le Congrès a illuminé d'un rayon splendide l'une des plus belles époques de l'histoire humaine, celle qui a vu s'achever la découverte de la planète et se préparer l'accès de toutes les races à la civilisation et à la fraternité.

Grâce à ses travaux, la mémoire de tant de nobles efforts sera pieusement gardée ; et nous espérons bien que leurs résultats seront consignés dans un recueil qui sera comme un grenier où s'entreposeront tant de richesses qui ne doivent pas se perdre.

Ce vœu, nous le formulons ici, comme nous formulons un autre vœu, à savoir que les travailleurs de l'histoire, — de l'histoire en général et de l'histoire coloniale en particulier, — soient énergiquement soutenus, je ne dis pas seulement par les pouvoirs publics, mais par l'opinion publique. L'opinion, « reine et impératrice du monde », ne doit pas se laisser aller à commettre cette faute contre elle-même, qui consisterait à diminuer l'antique prestige de l'histoire et à méjuger sa tâche : la difficile et périlleuse sauvegarde de la vérité. Et, à ce point de vue, quelle importance aura l'exécution de ce grand projet d'une histoire coloniale universelle, si chaudement accueilli par le Congrès !

Il faut bien nous l'avouer, messieurs, l'histoire n'est pas à la mode en ce moment : peu s'en faut que l'on ne tourne contre elle le mot fameux de Verlaine : « Prends l'éloquence

et tords-lui son cou ! » Oui, l'histoire passe un mauvais quart d'heure : elle est devenue la maîtresse des erreurs, la cause des guerres, la propagatrice des violences et des tyrannies, le principe de tout mal. On prétend détourner les peuples et les enfants du peuple de la connaissance de l'histoire. Effacer tout ce qui fut, c'est maintenant le commencement de la sagesse. Il n'y a plus rien d'intéressant dans la vie des hommes que la minute où elle tombe dans l'oubli.

Et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces récents adversaires de l'histoire puisent leurs arguments dans l'histoire elle-même. Ils citent Platon et Aristote, Thucydide et Tacite, Montesquieu et Voltaire, pour incriminer ses méfaits. Dans l'appréciation de l'avenir qu'ils nous forgent, cette dépréciation du passé qu'ils trahissent devient un moyen de leur étrange réquisitoire ; et, ayant tout embrouillé, ils laissent l'humanité au carrefour du découragement où l'a conduite leur paradoxe. Ils triomphent d'avoir brisé l'élan et égaré la foi.

Or, messieurs, au moment même où nous sommes réunis, nous assistons à une naissance de l'histoire : historiens coloniaux, nous voyons l'histoire pousser en quelque sorte, comme une inévitable germination du sol, sous nos yeux. Ce sont nos propres générations qui, en même temps, agissent et racontent ; ce sont nos pas qui marquent leur empreinte sur les terres nouvelles ; ce sont nos frères qui s'embarquaient hier et ce sont nos fils qui les suivent aujourd'hui. Pouvons-nous fermer les yeux et les oreilles ? Éteindrons-nous cette étoile qui les guide, étoufferons-nous ce bruit qui se propage d'eux à nous et qui nous met en demeure de connaître et de faire connaître les résultats de leur effort et la beauté de leur héroïsme ? Ils reviennent pleins de récits, et nous n'écouterions pas ! Ils ont semé et nous ne récolterions pas ! Ils ont succombé et nous ne les honorerions pas !

REPORTONS-NOUS aux environs de l'année 1900. Mais, ici encore, l'esprit moderne, cet esprit si spirituel, si j'ose dire, nous impose silence et nous arrête. « 1900 ! Y pensez-vous ? La plus médiocre année du plus piteux des siècles. 1900 ! l'année où tous les monuments étaient hideux, toutes les politiques déplorables, tous les écrivains mauvais, toutes les femmes laides

et mal habillées! 1900, cette année qui, parmi d'autres folies, était prise de la dingue coloniale! 1900!!! »

Et, si nous objectons que, tout de même, ce monde, que nous avons connu, n'était pas si laid ni si méprisable; si nous ajoutons que nous avons aimé et admiré des hommes qui n'étaient pas de si pauvres cervelles; si, par exemple, nous évoquons, parmi les initiateurs, le grand nom de Jules Ferry déclarant, dans un fameux discours au Sénat, que l'entreprise coloniale sauverait, un jour, les pays qui s'y consacraient du danger de la concurrence internationale et la classe ouvrière du péril du chômage; si nous insistons sur cette extraordinaire prescience et clairvoyance; si nous alléguons cette appréciation récente d'un Allemand, qui propose comme exemple à son pays *l'économie coloniale* de la France, on lève les épaules : « Bon! vous voilà encore avec vos citations! Tout cela, c'est de l'histoire; et nous la répudions, nous la rejetons, nous la convainquons de faux témoignage et de mensonge, l'histoire! »

Voilà le dilemme où l'on prétend nous enfermer. Ce passé que l'on incrimine, on nous interdit de le défendre, et l'on passe plus outre, comme dit Montaigne : « Vos colonies! Parlons-en : pourquoi ne pas avoir laissé tranquilles chez eux ces peuples sur lesquels vous avez étendu la rapacité de votre commerce et la tyrannie de votre administration, baptisés par vous « les bienfaits de la civilisation » ? Pourquoi avoir troublé leur barbarie vénérable, et pourquoi ne pas les rendre à leur antique indépendance ?

« Qu'ils vivent leur vie, et qu'ils cherchent le bonheur à leur façon! Débarrassons-les de votre présence et débarrassons-nous d'une tâche sans justice et sans raison. Rendus à leur naturel, ils se développeront selon leurs convenances. Ils grandiront dans la liberté de leurs mouvements; et, qui sait? il leur appartiendra peut-être de guider, à leur tour, l'humanité vers ses nouvelles destinées... »

Nous en sommes là. Des hommes d'esprit, de grand esprit, s'amuse à ces fantaisies dont ils ne veulent pas apercevoir le danger : jusque dans la dernière de nos écoles, ces paradoxes se glissent et autorisent de bien graves abandons, suscitent de bien pénibles défaillances. L'histoire sera arrachée des programmes ; on retirera à l'avenir la leçon du passé. Et après?...

MESSIEURS, encore une fois, l'histoire naît sous nos pas, sous nos yeux. C'est un fait et il faut l'accepter comme tel avec ses faiblesses et ses risques, mais avec ses vertus et ses bienfaits. Le cri de la vérité et de la justice nous met la plume à la main; pouvons-nous ignorer? comment pourrions-nous nous taire?

Nous venons d'assister au magnifique effort d'un demi-siècle réparant plusieurs siècles d'abandon, poursuivant la plus ancienne des œuvres humaines, abordant de front l'énigme des terres inconnues, le mystère des populations attardées, le scandale de la traite des noirs, la désolation ancestrale des guerres de clan à clan et de tribu à tribu, disons le mot : le problème de la barbarie. Nous avons vu des hommes de courage, des hommes de science, des hommes de piété, des hommes de désintéressement se prendre corps à corps avec les puissances du mal, la famine, le massacre, la désolation, et ouvrir, avec une peine infinie, une ère de paix, de concorde et d'ordre. Nous avons assisté à un tel déploiement d'énergie et à de tels succès, et nous pourrions nous dérober au devoir qui est le nôtre de porter jusqu'à l'avenir la mémoire de ces hauts faits!

Nous avons connu les Faidherbe et les Gallieni, les Brazza et les Mangin, les Rivière et les Courbet; nous avons encore parmi nous les Archinard, les Trentinian, les Marchand, les Binger, les Gouraud; nous avions hier Joffre et nous conserverons longtemps cet autre vainqueur, Lyautey; et l'histoire manquerait à de tels services et à de tels noms! Les plumes sont prêtes; les Martineau, les Bernard, les Henry, les Pierre Mille, les La Roncière, les Paul Chack, et tous nos confrères étrangers présents ou absents, sont des témoins que la postérité ne récusera pas; et nous leur interdirions de laisser leurs pages ailées s'envoler vers l'avenir! Et les grands hommes d'action et de dévouement, sans parler de la foule des héros modestes qui ont été leurs compagnons et leurs pairs, n'auraient même pas cette récompense de la renommée, « seul bien, selon les paroles d'un de leurs maîtres, propre à payer les grandes âmes »!

Non, messieurs, non; l'histoire ne désertera pas sa mission; nous continuerons à ramasser, sur le grand chemin des siècles, — fût-ce pour en orner des tombeaux, — les cailloux brillants de la gloire. En relevant les voies où les initiateurs ont passé,

nous nous efforcerons de recueillir les directives qu'ils ont laissées; en essayant de nous élever jusqu'à eux, nous suivrons des yeux leurs bras tendus vers cette terre promise qui fascina leurs espoirs et leurs rêves.

Car, enfin, ce rêve qui fut le leur, il se précise, j'allais dire il se réalise devant nous. L'Exposition coloniale qui montre tant de peuples à tant de peuples, et tant de passé à tant d'avenir, qui apporte à tant de problèmes tant de solutions, l'Exposition apprend enfin à l'humanité, par la voix de ce Paris qui résonne si loin, que la terre est ronde et l'humanité absolue. La nouvelle convocation des races en ce point unique est comme un achèvement de la planète.

De même que l'antiquité a vu une ère nouvelle naître de l'achèvement de l'Empire romain, des temps nouveaux s'ouvrent aujourd'hui et prendront leur date du jour de ces extraordinaires rencontres.

Novus rerum nascitur ordo. Un nouvel ordre naît. Mais quel sera cet ordre? Personne n'oserait le dire : mais qui pourrait le nier? Comment ne pas pressentir qu'un immense apaisement naîtra de ces heures glorieuses?

Messieurs, c'est à cette œuvre imprévisible que l'histoire coloniale travaille et travaillera avec patience, persévérance et humilité; elle rassemble des matériaux, elle recueille des exemples, elle signale des périls et des erreurs, pour que s'élève peu à peu l'édifice de grandeur et d'amour qui justifiera et récompensera le labeur des pères par la continuité et la fidélité des enfants.

G. HANOTAUX.

LES PALAIS ET LES PAVILLONS

IX ⁽¹⁾

L'INDOCHINE

L'Indochine occupe parmi les colonies qui participent à la grande manifestation de Vincennes une place considérable. Ce n'est pas que les organisateurs de son exposition aient tenté, de propos délibéré, par une ostentation que permettaient les ressources de son budget, de faire assez grand pour éclipser les autres « Frances d'outre-mer ». Mais le choix qu'ils avaient fait du plus vaste édifice dont puisse s'enorgueillir notre colonie d'Extrême-Orient entraînait la grandeur et commandait la puissance. Il a donné l'échelle de cet ensemble qui ne comprend pas moins de quinze pavillons, outre le palais central, s'ordonnant à droite et à gauche de la chaussée triomphale, du lac Daumesnil au Parc des attractions. Le choix de ce joyau de l'art d'Angkor n'a pas été d'ailleurs sans soulever quelques critiques en France comme en Indochine. On a reproché à ceux qui l'ont fait d'avoir donné comme cadre au tableau de l'intense activité de la France d'Asie les murs d'un sanctuaire antique : c'était oublier que le culte qu'on y célébrait est celui d'une religion morte, et qu'au demeurant toutes les Bourses d'Europe et d'Amérique abritent la plus matérialiste des activités modernes sous les colonnes du Parthénon. On leur a reproché aussi d'avoir pris, pour symboliser un pays essentiellement annamite, un temple cambodgien : c'était

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} et 15 août, 15 septembre et 1^{er} octobre.

ignorer que l'art qui fleurit à Hué et à Hanoï, reflet de l'art chinois, ne s'est jamais haussé aux proportions monumentales et que seul l'art khmer en Indochine a su allier la puissance à la majesté.

Aussi bien, dans un genre de manifestation d'où le crédit de chaque participant doit sortir élargi et consolidé, le succès est le but suprême; ce qui peut l'assurer est juste et de bon choix. Or, nul ne contestera que le Temple d'Angkor est, aux yeux du public, la grande merveille parmi cette foule de palais dressés dans les frondaisons de Vincennes, et que, par sa masse même, son harmonie et sa grandeur, il restera pour le plus grand nombre des visiteurs l'image même de cette exposition au succès sans égal.

Par une fortune qui n'étonnera point ceux qui savent, l'Indochine a rempli sans effort ce cadre immense. Elle est, par le nombre de ses habitants, par leur labeur intelligent et soutenu, par les immenses richesses de son sol, par l'effort tenace de ses ingénieurs et de ses colons, par l'importance de ses échanges avec la France et avec l'étranger, la première des colonies de notre nouvel empire et elle ne cède qu'à l'Algérie la primauté parmi nos possessions au delà des mers.

On se convaincra aisément qu'elle eût pu développer encore les salles et les galeries, augmenter le nombre et la variété des attractions : les populations pittoresques de la haute région indochinoise et de la Chaîne annamitique ne sont pas représentées ici; la vie rurale, qui est celle de la majorité des habitants, aurait dû être évoquée; le mouvement intense de ses rivières et de ses fleuves aurait pu se refléter en partie dans les tranquilles pièces d'eau de ce grand parc. Mais, telle quelle, l'exposition de l'Indochine répond pleinement à l'idée de synthèse qu'a voulu réaliser son éminent Commissaire général, le Résident supérieur Pierre Guesde, qui avait déjà été le magistral animateur de la section indochinoise de l'Exposition de Marseille et de la section coloniale de l'Exposition des Arts décoratifs.

Pour comprendre et pour goûter la grande leçon de choses qu'on nous propose, point n'est besoin d'étudier un itinéraire ou de consulter un guide. Suivons la foule au sûr instinct qui se dirige d'emblée, chaque jour, vers l'escalier d'Angkor et

escaladons-le avec elle. Ascension assez rude, mais plus aisée cependant qu'au véritable Angkor. Les architectes du monument, MM. Charles et Gabriel Blanche, ont en effet allongé la base de l'escalier, ménagé des paliers, adouci la déclivité qui, là-bas, se rapproche sensiblement de la verticale. Nous voici à l'étage supérieur du temple, harmonieux ensemble de salles et de galeries qui délimitent des cours intérieures, entourées d'élégantes colonnades. Ici, les détails du manteau de sculpture qui drape les façades et les tours de l'édifice, de la base au faite, et qu'a merveilleusement reproduits le sculpteur Aubertet, apparaissent dans toute leur netteté.

La première salle qui s'ouvre à nous présente, au milieu de statues khmères, une base d'autel et un piédestal chams trouvés en Annam; dans une des galeries adjacentes, voici la réduction de l'antique citadelle annamite de Nghé-Vé; sous cette vitrine s'alignent des armes et des vases indonésiens; plus loin nous sommes arrêtés par des costumes et des bijoux du haut Laos: ainsi dès les premiers regards, se révèle aux visiteurs la variété des races et des civilisations de l'Indochine, les unes pleines de vie encore, les autres depuis longtemps disparues. L'Indochine a une longue histoire et même une préhistoire, et rien n'est plus instructif à ce point de vue que la collection que M. Mansuy a réunie au cours de ses fouilles et qui occupe une des vitrines de la section d'ethnographie.

LE PASSÉ D'UNE GRANDE COLONIE

A la fin de l'âge de la pierre polie, une vaste partie de l'Indochine était peuplée par des Indonésiens. A ces Indonésiens appartenaient les Chams qui créèrent la première civilisation indochinoise, toute pénétrée d'influences venues de l'Inde, et fondèrent un grand empire qui s'étendait sur la partie centrale et méridionale de l'Annam actuel. A peu près à la même époque, les Cambodgiens ou Khmers, eux aussi semble-t-il de race indonésienne, mais encore plus influencés par l'Inde, étendaient leur puissance des bouches du Mékong à la Ménam, du Laos à la presqu'île de Malacca. Angkor Vat est le plus parfait de leurs monuments et l'on peut juger de leur statuaire par les admirables morceaux ramenés ici du lointain Cambodge par M. Goloubew. Ces deux empires rivaux, cham et khmer,

grandirent ensemble et s'épuisèrent ensuite dans des guerres continuelles; le ^{xv}^e siècle ouvre pour tous deux une ère de décadence; tous deux succombèrent sous les coups des peuples jaunes venus du nord, Annamites et Thais. Les Chams furent presque entièrement anéantis. A la fin du ^{xvi}^e siècle, les Annamites, qui avaient été depuis longtemps conquis à la civilisation chinoise, parvinrent au delta du Mékong et refoulèrent lentement vers la plaine cambodgienne les Khmers pacifiques et dégénérés. De leur côté, les Thais s'étaient établis au Siam et dans l'ouest du Cambodge.

Les premiers Français arrivèrent en Indochine au ^{xvii}^e siècle. Ce furent d'abord des missionnaires, puis des voyageurs et des commerçants qui fondèrent des comptoirs à Tourane et à Hung-Yen. Grâce à l'activité d'un missionnaire, Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui, dès 1787, parvenait à faire signer à Versailles un traité avec le roi de Cochinchine chassé de ses États par une rébellion, ce souverain réussissait à reconquérir son royaume et même à l'étendre. Soutenu par la flotte et l'armée organisées par Pigneau de Béhaine, il réunissait sous son sceptre toutes les terres annamites, devenait empereur sous le nom de Gia-Long et fondait la dynastie des Nguyen, qui règne encore. Mais ses successeurs, inspirés par la xénophobie et la haine de la religion chrétienne, ne manifestèrent pas la même sympathie envers les Français. Des démonstrations puis des expéditions furent nécessaires. Celle de 1859 eut pour conséquence notre établissement dans la basse Cochinchine, enlevée à l'empereur d'Annam Tu-Duc. De mauvais traitements infligés à un commerçant français, Jean Dupuis, provoquèrent une première intervention au Tonkin; enfin la mort tragique du commandant Rivière et l'alliance de l'Annam et de la Chine déclenchèrent l'expédition du Tonkin. Après des alternatives de victoires et de revers, elle se termina par la capitulation de la Chine : le Tonkin était placé sous le protectorat de la France.

Il ne tenait qu'à l'empire d'Annam de conserver encore son autonomie nationale sous notre égide; le guet-apens de Hué, dirigé contre la garde de notre légation, provoqua en 1884 l'établissement de notre protectorat définitif sur l'Annam. Entre temps, Norodom, roi du Cambodge, avait signé avec la France un traité de protectorat qui l'affranchissait de la double suzeraineté du Siam et de l'Annam. Enfin la mission Pavie

ouvrirait pacifiquement le Laos à notre influence. Les cinq pays de l'Indochine : Cochinchine, Tonkin, Cambodge, Annam et Laos, sont groupés en une « Union indochinoise » dont le premier gouverneur général a été M. Constant. L'Indochine française est créée.

Rien n'est plus passionnant que de suivre les étapes de notre établissement à travers les documents, les souvenirs et les reliques réunies dans la section historique et la section militaire du Temple d'Angkor. Voici retracée l'œuvre patiente des missionnaires, la collection des livres qu'ils publièrent du *xvi^e* au *xix^e* siècle et qui constituaient déjà, lors de notre première expédition, une riche et utile littérature. Voici le groupe de l'évêque d'Adran et de ses officiers, avec les diplômes de mandarins que leur conféra Gia-Long et leurs somptueuses robes de cour. Et c'est la suite des grands explorateurs : Mouhot, qui découvrit Angkor bien avant notre conquête et qui dort son dernier sommeil dans une tombe du haut Laos ; Doudart de Lagrée, qui accomplit le premier périple indochinois ; Delaporte et Aymonnier, fondateurs de l'archéologie et de la linguistique indochinoises ; Pavie, le « conquérant des cœurs » ; le colonel Bernard, l'actif négociateur du traité qui en 1907 rendit au Cambodge les trois provinces conquises au *xviii^e* siècle par les Siamois, et grâce à qui Angkor est devenu français. Plus loin, c'est la lignée des hommes d'État qui, de Mazarin au comte de Montmorin, du marquis de Chasseloup-Laubat à Jules Ferry, soutinrent en France les efforts de nos pionniers en Indochine.

Enfin, c'est le groupe héroïque des artisans de la conquête et de la pacification : les amiraux Rigault de Genouilly, Lagrandière, Bonnard, Courbet ; les généraux Brière de Lisle, de Négrier, Borgnis-Desbordes ; les premiers administrateurs civils, Le Myre de Vilers, Paul Bert, et bien d'autres artisans de la plus grande France parmi lesquels on ne saurait oublier le colonel Gallieni et le commandant Lyautey.

LA SCIENCE, LES LETTRES ET LES ARTS

La première tâche qui s'imposa aux gouvernants de l'Indochine française, après sa pacification et son organisation, fut l'étude méthodique du pays. Pour dresser l'inventaire de ses

ressources, tracer sa géographie, reconstituer l'histoire et l'ethnologie de ses races, le gouverneur général Paul Doumer créa les institutions scientifiques nécessaires. L'exposition nous fait connaître les résultats de leurs investigations. Le visiteur a déjà pu se rendre compte de l'œuvre considérable accomplie par l'École française d'Extrême-Orient. Ses découvertes ont renouvelé nos connaissances sur l'Asie. A l'étage intermédiaire du Temple sont groupées les expositions du Service géographique, du Service géologique, du Service océanographique, de l'Observatoire central, dont les publications forment déjà une masse impressionnante de documents.

Cet aspect de notre activité intellectuelle dans notre grande colonie, si peu connu, est confirmé par l'exposition du Livre indochinois : toute une littérature est née, avec ses romanciers, ses poètes, ses essayistes, qui se trouve aujourd'hui en plein essor. Le grand public la devine à travers l'œuvre des écrivains illustres que les hasards de leur carrière ou l'amour des croisières lointaines conduisirent aux bords du fleuve Rouge ou du Mékong : Loti, Farrère, Ajalbert, Dorgelès, Morand, Pierre Benoit. Mais il connaît beaucoup moins ou même ignore cette pléiade de gens de lettres qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans la colonie : poètes, comme Droin, de Pouvoirville, Crayssac ; romanciers, tels que Jeanne Leuba et Clotilde Chivas-Baron, Boissière, Daguerches, Nolly, Jean Marquet, Groslier.

Nulle colonie d'ailleurs n'a donné autant d'écrivains et de publicistes dans un aussi court espace de temps. La bibliographie indochinoise comprend plus de trois mille volumes, sans compter une foule de journaux français et indigènes, d'importantes revues dont quelques-unes, par la beauté du texte et le luxe des illustrations, font honneur aux presses indochinoises. Il serait injuste enfin de ne pas signaler le bel effort des groupements scientifiques privés : Société des Amis du vieux Hué, Société des Études indochinoises, Société de Géographie de Hanoï, dont les bulletins forment une importante bibliothèque.

Cette œuvre scientifique et littéraire s'accompagne d'une production artistique du plus grand intérêt. Si les peuples indochinois, leur vie sociale et leur culture, nous ont valu tant de livres, les paysages et les types locaux ont inspiré des

peintres, des graveurs et des statuaires. Un Salon des arts français d'Indochine réunit les œuvres des peintres et des sculpteurs qui, depuis trente ans, sont allés renouveler leur inspiration à ces sources exotiques. La plupart d'entre eux ont concouru à la décoration des salles du Temple : on admirera les grandes compositions de Jouve, d'Olivier, de Marliave, de Virac qui évoquent la forêt et la montagne, la plaine et la mer; celles où Launois et Le Gouez esquissent des aspects de Saigon et Haïphong; les décorations de Carréra, Ponchin et Géo Michel, et la grande frise de M^{me} Boullard-Devé, qui font vivre les types si divers des races indochinoises; celles enfin où Salgé et Bouchot montrent « la France qui soigne » et « la France qui instruit ».

Il serait étrange qu'une telle activité dans le domaine des sciences, des lettres et des arts n'eût pas orienté les esprits vers les grands problèmes que pose l'état physique et moral de nos protégés. Le sujet commun de leurs investigations et de leurs études n'est-il pas cette humanité annamite et cambodgienne dont ils s'efforcent de fixer les traits, de décrire la vie, de restituer le passé, de pénétrer la culture? Ce souci des corps et des âmes s'imposait d'autre part à nos colonisateurs.

On a pu voir, dans la galerie qui circule autour de l'étage supérieur, le tableau de l'organisation de la colonie, et comment la France s'attache à associer progressivement les indigènes à l'administration de leur pays et à la gestion de leurs propres affaires. Comment réaliser un tel dessein sans doter la masse d'une éducation lui permettant de comprendre le but de nos efforts et de collaborer à notre action? Nous verrons tout à l'heure les magnifiques résultats de notre action économique : comment pourraient-ils être obtenus sans le concours de populations robustes et adaptées aux conditions matérielles du pays? Il n'est pas de progrès intellectuel et social sans cerveaux cultivés; pas de mise en valeur sans une main-d'œuvre saine et vigoureuse. C'est donc autant par nécessité politique que par un penchant naturel de l'esprit colonial français que l'administration s'est, dès le début de notre occupation, attaquée au double problème de la santé et de l'éducation publiques.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Tout était à faire dans le domaine de la santé que les gouvernements indigènes avaient complètement négligée. Pas d'hygiène, pas de prophylaxie, pas d'autres ressources contre le mal que les recettes des empiriques chinois et ces remèdes de la pharmacopée sino-annamite, souvent bizarres et imprévus, que l'on peut étudier dans les deux pittoresques officines reconstituées près de la grande salle des services sanitaires. En parcourant celle-ci, on mesure la tâche accomplie. Des tableaux figuratifs, des graphiques, des photographies montrent le nombre et l'importance des fléaux qui trouvent une proie facile dans des races sous-alimentées et atteintes souvent de misère physiologique, et un terrain rendu propice par les déplorables conditions de leur vie matérielle, nourriture, vêtement, habitation. Toutes les maladies tropicales, peste, choléra, paludisme, dysenterie, lèpre, sévissent dans la colonie, sans préjudice des maladies communes aux pays tempérés. La mortalité et la mortalité infantile limitent l'accroissement normal d'une population pourtant très prolifique. La moyenne de la vie est basse et les vieillards sont rares. Pour lutter contre les endémies tenaces et les épidémies toujours renaissantes, il a fallu constituer un corps de médecins et d'auxiliaires, couvrir le pays d'un réseau d'hôpitaux et d'infirmes, préparer les armes de la thérapeutique dans des laboratoires, organiser une police sanitaire.

Le corps des médecins de l'Assistance médicale compte aujourd'hui 160 docteurs en médecine, français ou indigènes. Leur action serait forcément restreinte s'ils n'étaient secondés par 270 médecins auxiliaires, formés à l'École de médecine de Hanoï, qui se sont révélés comme d'excellents praticiens et dont beaucoup ont servi comme engagés volontaires dans les rangs de notre armée pendant la grande guerre. Le nombre des hôpitaux et des formations sanitaires atteint actuellement 600. Des équipes de « Médecine mobile » parcourent les campagnes et atteignent les centres éloignés. 3 millions de consultations sont ainsi données annuellement, et 250 000 malades sont traités dans des établissements hospitaliers.

L'étude biologique des germes pathogènes et la préparation

des sérums et des vaccins est poursuivie dans des instituts et des laboratoires. On ne saurait trop rendre hommage aux trois Instituts Pasteur de Saigon, de Nhatrang et de Hanoï, dont la fondation est liée aux noms des docteurs Calmette et Yersin. Les sérums anti-pestueux, anti-cholérique, anti-dysentérique, anti-rabique y sont préparés. Les laboratoires vaccino-gènes préparent la lymphé que l'aviation transporte aux points les plus éloignés. Une lutte tenace est engagée contre les contagions les plus redoutables: rien ne le montre mieux que le nombre des vaccinations de toute nature opérées en Indochine, qui se sont élevées pendant la dernière année au chiffre imposant de 7 millions et demi.

Pour combattre la mortalité infantile, des sages-femmes ont été formées par des écoles spéciales et des maternités créées dans presque tous les chefs-lieux de province. Les résultats ont été de tous points remarquables, et, dans les grandes agglomérations, le taux de la mortalité des enfants en bas âge a considérablement déchu. Des crèches, des « Gouttes de lait » aident également à la protection de l'enfance.

L'initiative privée concourt avec les services publics au bon combat contre la souffrance. L'assistance sociale qui vient d'être organisée par M. le gouverneur général Pasquier, groupe déjà un nombre élevé d'établissements, orphelinats, asiles de vieillards, hospices d'incurables, léproseries, maisons d'aliénés. Les divers budgets de la colonie consacrent 95 millions de francs à l'assistance sous toutes ses formes, non compris les dépenses des provinces et des municipalités et le tribut de la charité privée.

Cette organisation est trop récente sans doute pour qu'il soit permis d'évaluer ses résultats et de mesurer son action; cependant, on peut noter la décroissance visible de quelques-unes des maladies. Sans doute certaines d'entre elles, le paludisme par exemple, ne céderont qu'aux progrès de la mise en valeur du sol, à la disparition des marécages et à l'aménagement de la forêt dense. Il est possible pourtant de mettre en évidence pour un milieu déterminé l'efficacité de notre action sanitaire: en Cochinchine, où elle s'est le plus anciennement exercée, la population a triplé en moins de soixante-dix ans. Il est permis d'ailleurs d'escompter, pour l'amélioration de la santé publique, sur les progrès de l'instruction, qui dissipe les

préjugés et les superstitions néfastes. Ceux-ci sont réels, et l'organisation de l'enseignement public à tous ses degrés, si elle n'a pas encore atteint son complet développement, est dès maintenant largement commencée.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Dans ce domaine, nous ne nous sommes point trouvés comme pour la santé devant une table rase. Les populations de l'Indochine, comme nous l'avons vu, sont cultivées pour la plupart, et cette culture suppose nécessairement l'effort intellectuel et l'étude. Nous avons trouvé là des écoles et des maîtres, et il est juste, au moment d'examiner ce que nous avons fait, d'esquisser le tableau de ce qu'avaient fait avant nous Khmers et Annamites.

Au Cambodge, l'enseignement n'était qu'un reflet de ce qu'il avait pu être à l'époque classique où, sous l'influence des brahmanes, le savoir ouvrait l'accès à toutes les charges et à tous les emplois. Le sanscrit était oublié, et le pali, langue sacrée du bouddhisme cambodgien, n'était connu que de quelques religieux qui avaient pu pousser assez loin leurs études dans les monastères de Bangkok. Le cambodgien était la seule langue enseignée dans les bonzeries du pays. Les enfants étaient tenus de les fréquenter pendant quelques années; ils y servaient les bonzes, acquéraient des mérites pour eux-mêmes et pour leurs parents, et apprenaient par surcroît à lire les textes religieux, les sutras, et à les recopier avec un stylet sur des feuilles de latanier. Cette éducation n'allait pas plus loin.

Les Laotiens avaient, eux aussi, leurs écoles de bonzes, mais moins nombreuses, car l'étude chez ce peuple nonchalant était moins prisée et la science de leurs religieux plus superficielle.

Chez les Annamites, l'école était une réplique de l'école chinoise, et les lettrés jouissaient des mêmes privilèges que dans l'empire du Milieu. Dans presque tous les villages existaient des écoles, réduites le plus souvent à quelques élèves groupés autour d'un maître. Celui-ci, lettré sans emploi, — il y en avait des milliers et ce n'était pas une des moindres plaies du pays d'Annam, — ou mandarin en retraite, tenait école

publique moyennant une faible rétribution : « l'huile de la lampe ». Souvent aussi les familles riches entretenaient un précepteur et admettaient à ses classes les enfants de leur clientèle. Parfois encore le village avait son école et affectait au salaire du maître le produit d'une rizière déterminée.

Dans toutes, on enseignait à écrire et à lire les caractères idéographiques chinois à l'aide de livres élémentaires auxquels succédaient, selon l'âge des élèves et la science du maître, les textes des livres classiques et canoniques. Les élèves désireux de pousser plus loin leurs études allaient au chef-lieu le plus proche, où des professeurs, fonctionnaires de l'État, faisaient expliquer les mêmes textes et corrigeaient les dissertations. Les meilleurs étudiants, à la suite de concours annuels, obtenaient des bourses qui leur permettaient de vivre pendant de longues années aux frais des contribuables. Leur dessein était d'affronter les concours littéraires qui s'ouvraient tous les trois ans dans les grandes villes et à la capitale. On y obtenait, à grand renfort d'amplifications, de dissertations et de compositions poétiques, dont les sujets étaient empruntés à la seule littérature chinoise, les grades littéraires qui ouvraient aux lauréats les rangs du mandarinat et les fonctions publiques.

A défaut d'un enseignement national, réaliste et pratique, ces études chinoises procuraient aux Annamites une véritable culture morale et philosophique dont Confucius était le principal inspirateur, comme les paroles du Bouddha inspiraient l'enseignement des bouzes. Les deux doctrines exerçaient une profonde influence sur la vie familiale et sociale de chacun de ces peuples.

Tout cet édifice s'écroula en Cochinchine au moment de la conquête, l'empereur Tu Duc ayant rappelé à Hué tous les mandarins, interdit aux lettrés de prêter leur concours aux Français et supprimé les examens littéraires. Il fallut créer de toutes pièces une organisation scolaire. Faut de maîtres pour enseigner le chinois, on prit pour langue d'enseignement l'annamite et l'on adopta pour l'écrire la transcription en caractères latins inventée deux siècles plus tôt par les missionnaires. La langue française et les éléments des sciences furent enseignés dans les écoles les plus importantes et dans les collèges de Mytho et de Saigon. Un cadre d'instituteurs français fut recruté dans la métropole et un corps d'auxiliaires indigènes

formé dans une école normale. Nous transportâmes ce système dans les différents pays de l'Indochine, au fur et à mesure de notre établissement, tout en laissant subsister l'enseignement traditionnel indigène. Cependant, en 1906, le gouverneur général Paul Beau conçut le projet de faire évoluer cet enseignement en y introduisant l'annamite, le français, les sciences, l'histoire et la géographie. Ce plan était presque réalisé en 1918. A ce moment, l'orientation des esprits vers les études modernes avait fait délaisser les écoles des lettrés pour celles de nos professeurs. Par une réforme hardie, le gouverneur général, M. Albert Sarraut, fusionna en quelque sorte les deux enseignements. Les concours triennaux disparurent.

Les 450 000 élèves qui suivent aujourd'hui les cours de l'enseignement public et privé en Indochine se répartissent en deux groupes : les plus nombreux, les deux tiers de cet effectif, reçoivent dans les écoles de village l'éducation donnée dans la langue maternelle. Aux autres est dispensé un enseignement donné à la fois en français et dans leur langue nationale ; il comprend, dans les classes secondaires, l'étude des langues classiques de l'Extrême-Orient : chinois, sanscrit, pali, selon le pays. L'enseignement actuel est donc un essai de synthèse entre ce que l'on a appelé les « humanités extrême-orientales » et le savoir occidental. Loin de substituer aux études indigènes les programmes et la pédagogie de l'Europe, comme l'ont fait en maints endroits les Anglo-Saxons, nous avons voulu associer les deux cultures, éviter de « déraciner » nos protégés, concilier enfin l'évolution qui entraîne forcément les jeunes esprits vers la civilisation moderne avec le respect nécessaire des traditions nationales. Le succès de cette tentative est le secret de l'avenir. Elle représente en tout cas l'effort le plus sérieux qui ait été tenté pour rapprocher l'Orient de l'Occident et réaliser une entente entre les deux plus importantes expressions de la civilisation humaine.

L'œuvre est poursuivie avec activité et la progression des résultats est rapide. Plus de 2 000 écoles publiques ont été construites, où enseignent sept cents maîtres français et douze mille maîtres indigènes. Plus de cinq millions de manuels scolaires en langue indigène ont été imprimés et distribués. L'Indochine affecte 105 millions de francs aux dépenses d'enseignement et certains de ses pays ont un budget scolaire

dont le pourcentage par rapport aux dépenses générales est supérieur à celui des pays d'Europe où l'enseignement est le plus développé.

Une promenade à travers la salle et les galeries consacrées à l'exposition de l'Instruction publique permettra de juger à la fois de l'importance des résultats et de la souplesse avec laquelle le programme a su s'adapter à tous les besoins. Quel contraste entre l'antique école indigène que font revivre sous nos yeux des dioramas, et ces écoles modernes dont les maquettes en relief ornent la salle ! Quel souci de proportion entre les différents degrés de l'édifice scolaire nous est révélé par la vue de cette pyramide symbolique, de la base massive de l'enseignement populaire, que représente le gradin inférieur, aux degrés de plus en plus étroits qui figurent les effectifs de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire ! Les critiques souvent formulées contre la trop grande diffusion donnée dans la colonie aux études élevées ne sont guère fondées : aux centaines de milliers d'écoliers des villages s'opposent moins de 50 000 élèves des écoles primaires et primaires supérieures, et quelques centaines d'étudiants des lycées et de l'Université.

Cette « Université de Hanoï », la voici évoquée devant nous avec ses sept écoles pratiques, — médecine, hautes études indochinoises, travaux publics, agriculture, art vétérinaire, pédagogie, commerce, beaux-arts, — avec sa cité universitaire et sa villa de repos au bord de la mer. Une jeunesse studieuse peut y poursuivre, sans être obligée de s'expatrier, des études qui, pour la médecine et le droit, conduisent à des diplômes semblables à ceux de nos Facultés. Voici l'exposition des écoles professionnelles, qui groupent plus de 1 600 élèves et qui montrent, par les travaux exposés, non seulement l'extraordinaire habileté manuelle des indigènes, mais aussi l'aisance avec laquelle ils s'adaptent aux techniques les plus nouvelles : conduite des moteurs, installations électriques, mécanique de précision. Cette dextérité, on la retrouve dans les petits travaux exécutés en vue des leçons de vocabulaire par les enfants des écoles élémentaires ; c'est tout un musée qui s'étale sur ces rayons : outillage de l'ouvrier et du paysan, métiers et machines, jonques et sampans, engins du chasseur et du pêcheur, reproduits avec une telle fidélité qu'ils feraient la

joie de l'ethnographe et du folkloriste. Et que de surprises ménagent à nos éducateurs les cahiers d'élèves éparpillés sur les tables, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la calligraphie impeccable, du dessin habile ou de l'esprit primesautier des exercices et des narrations!

Il faut enfin achever cette rapide promenade à travers l'école indochinoise, en allant admirer dans la section des beaux-arts l'exposition de l'enseignement artistique : meubles laqués et incrustés, bronzes patinés, broderies et dentelles, orfèvreries, tissus, céramiques qu'ont envoyés les cinq écoles d'art appliqué de la colonie où se forme l'élite de ses ouvriers d'art. Nous n'avons pas à parler ici, après M. de la Sizeranne, des beautés de ces arts mineurs rénovés, annamites et cambodgiens. Du moins nous sera-t-il permis de souligner les impressionnants résultats obtenus par l'École des beaux-arts de l'Université de Hanoï; les peintures, les sculptures et les objets d'art décoratif exposés par ses élèves, où se révèlent en même temps la maîtrise des techniques modernes, l'étude consciencieuse de la nature et la fidélité aux traditions esthétiques de la race, nous font présager une véritable renaissance artistique dans ces pays où l'art se bornait à d'éternelles redites et se complaisait dans des formules et des canons surannés.

Ainsi nous apparaît dans sa plénitude l'œuvre humaine de la colonisation française. Tous ceux qui confondent volontiers colonisation et mercantilisme, qui ne se doutent point de l'effort désintéressé, longuement et passionnément poursuivi par la France dans ses possessions d'outre-mer, feront bien de s'attarder dans ces salles du Temple d'Angkor. Ils en emporteront la certitude que la France voit mieux et plus, dans ses sujets et protégés, qu'un « capital humain » utilisable pour ses entreprises, et dans ses immenses territoires autre chose qu'un champ d'exploitation.

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Descendons maintenant dans le soubassement de l'édifice qui, à Angkor, est un terre-plein et qui est devenu ici un vaste hall de quatre mille mètres carrés, divisé par des galeries cruciales. C'est le temple de la richesse indochinoise; c'est là qu'on peut lire le bilan de la mise en valeur de notre colonie.

Ce n'est pas sans dessein d'ailleurs que les organisateurs de cette exposition nous ont obligés à pénétrer par le sommet dans cette pyramide où l'art et la pensée reposent sur de la richesse. Nous arrivons à cette démonstration de la puissance économique de l'Indochine, déjà renseignés sur les races qui la constituent, sur leurs aptitudes, sur leur passé, sur leur évolution présente. Nous comprendrons mieux comment ce pays, pauvre encore il y a un demi-siècle, est devenu aujourd'hui la plus riche partie de notre nouvel empire. Sans doute il possédait des ressources latentes et des possibilités presque indéfinies; sans doute il disposait de populations laborieuses et habiles; mais tous ces dons étaient comme inexistants. Les habitants ne voyaient rien au delà du moment présent et de la satisfaction des besoins immédiats. La pauvreté était commune à toutes les classes.

Doter le pays d'un vaste outillage économique a été le but primordial que s'est proposé l'administration française. Les faits et les chiffres prouvent qu'elle l'a atteint; mais dans ce domaine l'œuvre n'est jamais achevée, et déjà nos ingénieurs tracent un programme nouveau que l'emprunt colonial, voté récemment par le Parlement, permettra de financer. Aux deux mille cinq cents kilomètres de routes que nous avons déjà construites s'ajouteront d'autres voies encore. Le rail va parcourir toute la colonie, de la frontière de Chine à la frontière du Siam, réunissant les tronçons isolés du Trans-indochinois. Les routes desserviront les pays les plus inaccessibles : haute région du Tonkin et du Laos, plateaux de la Chaîne annamitique, massifs de l'ouest cambodgien, permettant à notre influence de pénétrer partout, répartissant les populations aujourd'hui tassées à l'extrême dans les deltas, et suscitant la vie et la prospérité dans des contrées incultes et désertiques. Le rail et la route draineront plus de produits encore vers les grands ports que nous avons outillés à la moderne et parfois créés, et dont le plus important, Saigon-Cholon, l'emporium du riz, avec son agglomération de quatre cent mille habitants, se classe aujourd'hui parmi les plus grands ports français.

En examinant les tableaux, les cartes et les graphiques présentés par le Service des travaux publics, on se rendra compte de l'œuvre qui a été accomplie et de l'ampleur des

résultats obtenus. C'est surtout dans l'hydraulique agricole qu'ils dépassent tout ce qui a été fait dans les autres parties de notre domaine. En moins de trente ans ils ont permis de mettre à la disposition de l'agriculture un million et demi d'hectares de terres nouvelles, conquises sur la brousse et sur le marais ; ils ont ainsi ouvert un large champ à la colonisation indigène et mis un terme, par l'extension des cultures, aux famines qui désolaient périodiquement le pays d'Annam. Les travaux en cours et ceux qui sont projetés porteront cette extension à trois millions d'hectares. Pour assurer la mise en valeur de ces terres, un système de crédit agricole a été institué, avec le concours même des cultivateurs groupés en syndicats, qui les libère de l'usure chinoise et hindoue jusque-là sans contrepoids.

Les produits du sol et du sous-sol sont répartis en quatre grandes salles que dominent les figures symboliques qu'ont sculptées Ducuing, Villeneuve, Hiéroltz et Boudon : la moissonneuse, la fileuse, le défricheur, le mineur. La production des céréales, celle des textiles, celle des matières premières industrielles et enfin l'exploitation du sous-sol sont en effet les quatre grandes branches de l'activité de l'Indochine.

Ce qui caractérise son économie, c'est qu'elle est d'abord productrice de céréales, comparable en cela à notre Afrique du Nord. Le riz est la culture nationale et traditionnelle. L'Annamite est avant tout un laboureur, aussi fermement attaché à la terre que le paysan français. Soixante-dix millions de quintaux de paddy sont produits chaque année ; quinze à dix-huit millions de quintaux de riz décortiqué sont exportés de ce pays qui, au lendemain de la conquête, en envoyait au dehors 30 000 tonnes au plus, par le port de Saigon. Pour parer au danger de la monoculture, l'administration a encouragé la production de maïs dont un million et demi de quintaux sont déjà exportés. Sans présenter la même importance, les autres produits alimentaires figurent néanmoins en bonne place dans le tableau de nos richesses agricoles. Les produits tropicaux, jadis principal objet du commerce colonial, sont représentés surtout par le poivre et le thé dont la production suffit, et au delà, aux besoins de la métropole.

La colonie est riche en textiles de toutes sortes. On y

trouve à l'état spontané le coton, la ramie, le jute, le chanvre, l'agave, mais leur culture, limitée aux besoins locaux, n'a pas encore été entreprise sur une grande échelle. Dans cet ordre d'idées, l'effort de nos agronomes s'est porté principalement sur la production de la soie. La culture du mûrier et l'éducation des vers sont répandues dans tout le pays depuis des siècles. Des essais patients ont été poursuivis par l'administration et par nos industriels lyonnais pour assurer la sélection des graines, vulgariser les méthodes et les appareils perfectionnés de dévidage. Des tissages modernes, qui se sont créés surtout au Tonkin et en Annam, sortent aujourd'hui des tissus qui font figure honorable à côté des produits des manufactures d'Europe.

La colonisation française s'est surtout portée vers la production des matières premières végétales nécessaires à l'industrie, au premier rang desquelles il faut placer le caoutchouc. Il n'y a pas longtemps encore, nos usiniers étaient entièrement tributaires, pour leur approvisionnement en gomme, de l'Insulinde, de Singapour et de Ceylan. Les plantations indochinoises d'hévéas donnent déjà douze mille tonnes de caoutchouc, soit le quart de la consommation française. Parmi les matières premières dues à la culture indigène, la laque est la plus importante : une collection d'objets du Tonkin et du Cambodge permet de démontrer la variété de ses utilisations, depuis la décoration des meubles, des coffrets, des coussins de cuir, jusqu'aux orfèvreries laquées qu'exécutent à Paris même d'habiles artisans annamites fixés dans la capitale. Le temps manquera sans doute au visiteur pour parcourir toute la gamme de la production agricole représentée ici : matières grasses, essences et parfums, tabac, tannins et teintures, plantes médicinales, ainsi que ceux de l'élevage qu'alimentent un cheptel bovin considérable et un cheptel ovin récemment créé, dont la laine est déjà utilisée par l'industrie nouvelle des tapis qui a décoré de très beaux spécimens les salles et les vestibules du palais.

Un autre caractère de l'économie indochinoise est la présence dans le sol de la colonie de gisements considérables. Les anthracites du Tonkin, dont on peut voir ici des échantillons colossaux, s'exportent sur la Chine, sur le Japon et commencent à paraître sur le marché de Paris. L'exportation

du minerai de zinc atteint près de 50000 tonnes; celle de l'étain est déjà fort appréciable. Des gisements de minerais de fer, d'une teneur parfois exceptionnelle, existent dans presque toute la colonie et pourraient permettre la création d'une métallurgie importante. La présence du charbon a favorisé d'ailleurs le développement de l'industrie. Voici les maquettes des usines de ciment, des filatures et des tissages de coton, des forges et des chantiers, des ateliers de construction, des usines d'eau et d'électricité, qui s'élèvent de plus en plus nombreuses dans le pays. Il n'y faut point voir une concurrence à notre industrie métropolitaine, mais une tentative pour affranchir la colonie du tribut qu'elle paie à l'industrie des pays voisins qui, favorisés par le taux minime du fret et de la main-d'œuvre, luttent victorieusement contre nos importations.

L'activité de nos commerçants est ici rendue visible par les stands qui déroulent leurs pittoresques étalages autour du grand hall. Le nombre et l'importance des grandes marques françaises d'Indochine n'ont cessé de croître, bien que la crise économique mondiale ait touché profondément le commerce local. Celui-ci s'élève pour 1929 à 5 milliards 215 millions. Le commerce général s'était élevé en 1926 à plus de 8 milliards. Exportations et importations s'équilibrent sensiblement, marquant toutefois une balance favorable pour la colonie. La France est le premier fournisseur de l'Indochine, avec plus de la moitié des importations. Elle absorbe le tiers environ des produits indochinois et cette consommation devrait normalement s'élever, bien qu'elle ne puisse dépasser certaines limites. L'Extrême-Orient et les Indes sont les débouchés naturels de l'Indochine: le riz, le charbon, le bois, la laque, les produits de la pêche et de l'élevage, ne sauraient occuper une très grande place sur le marché français, soit qu'ils ne correspondent point aux besoins de la consommation nationale, soit que la distance et les tarifs de transport s'opposent à leur envoi dans la métropole. Notons qu'une grande partie de ce commerce avec l'étranger est entre des mains françaises et se fait sous notre pavillon. Source de matières premières pour l'industrie, le marché indochinois est de plus, pour ses produits, un débouché privilégié qu'aucun tarif protectionniste ne viendra nous fermer.

Quand on sort du temple d'Angkor, la vue embrasse, des deux côtés de la chaussée monumentale qui mène au lac, les treize pavillons qui abritent chacun une des formes particulières de l'activité de la colonie ou qui présentent l'image d'une de ses régions. Les trois bungalows de la pêche, des forêts et de la chasse retiennent l'intérêt de la jeunesse sportive et aventureuse. Celui du tourisme, où le peintre Salgé a groupé dans un vaste panorama tous les sites du pays, donne au visiteur la nostalgie du voyage et le regret de ne pouvoir partir vers ces contrées lointaines dont les temples et les palais s'offrent à ses regards. Voici le *dinh* tonkinois avec sa massive charpente, ses toits lourds aux angles incurvés, sa colonnade robuste sous laquelle s'alignent les officiants du culte du génie communal, sa salle moderne, claire et accueillante, qu'illuminent les trois grandes compositions du peintre Inguimberti, évocatrices des travaux et des jours du Delta. Le Cambodge dresse auprès du temple séculaire d'Angkor l'élégante et gracieuse silhouette d'une pagode moderne, dont la partie centrale est occupée par la reconstitution d'une cérémonie bouddhique et dont les galeries présentent le chatoyant déploiement des étoffes précieuses et l'étalage des bijoux et des orfèvreries. L'Annam cache sous les frondaisons du bois deux charmants édifices de la Cité impériale de Hué, dont l'un offre le spectacle de la Cour avec ses mandarins aux riches dalmatiques groupés autour du Fils du Ciel, l'autre les aspects de l'activité du peuple d'Annam.

Pour la Cochinchine, l'architecte Sabrier a réalisé un pavillon qui associe la traditionnelle esthétique de l'Orient aux conceptions pratiques de notre architecture. Dans le hall s'affrontent et s'accordent les formes les plus opposées de la vie indigène et de son décor : l'activité des villes et les travaux de la campagne, les autels aux vieilles laques et les céramiques modernes des écoles d'art ; les balles de riz, legs des ancêtres, et les caisses de caoutchouc des plantations neuves ; la silhouette d'un temple et la maquette d'une grande banque. Le Laos enfin réunit au bord du lac qu'accostent pirogues et sampans, autour d'une pagode charmante, ses cases rustiques, bâties sur pilotis, pleines des productions d'un art modeste et délicat. Chemin faisant, le promeneur a pris contact avec les représentants de ces peuples lointains : musiciens et

artisans laotiens, tisserands et orfèvres du Cambodge, ouvriers d'art et marchands de la rue tonkinoise; peut-être même a-t-il pu assister, dans le cadre merveilleux du pavillon du Commissariat, œuvre de l'architecte Delaval, que décorent les frises historiques de Fouqueray, aux lentes évolutions des danseuses cambodgiennes et au jeu si expressif des acteurs cochinchinois.

Qu'il ne s' imagine point toutefois connaître l'Indochine. Cette randonnée rapide à travers palais et pavillons n'a pu lui donner qu'une impression superficielle.

Il suffira, pour répondre au vœu de ceux qui ont écrit pour lui cette grande leçon de choses, qu'il ait compris et qu'il retienne quelques idées et quelques faits. L'Indochine est la plus lointaine de nos colonies, celle qui a le moins de liens naturels avec la métropole. Ses populations, les plus nombreuses de toutes celles qui vivent sous notre drapeau, sont fières de leur passé et attachées à leur propre culture. La colonisation française devait tenir compte de ces difficultés quand elle se proposait d'assurer l'évolution de vingt millions d'indigènes sous l'impulsion de quelques milliers de Français. Faire régner la paix entre des races qu'opposent les unes aux autres des rivalités millénaires; associer dans la pratique des mêmes institutions, dans la poursuite des mêmes desseins, des peuples que divisent leurs origines, leurs traditions et leurs croyances; assurer leur mieux-être, en les enrichissant et en les défendant contre les fléaux que favorise un climat pénible; les faire participer par l'instruction à la vie intellectuelle de l'humanité : telles sont les tâches que s'est assignées la France. Si l'œuvre n'a pu s'accomplir entièrement en un demi-siècle, du moins peut-on constater son avancement. Déjà se dresse aux confins de l'Extrême-Asie un grand État moderne qui prend de jour en jour une conscience plus nette de sa puissance et de son avenir, une « métropole seconde », à la fois poste avancé de notre commerce et de notre industrie, foyer rayonnant de notre pensée et base incomparable de notre influence aux bords de cet Océan pacifique où se joueront un jour les destinées du monde.

HENRI GOURDON.

LES PALAIS ET LES PAVILLONS

X

PARTICIPATIONS ÉTRANGÈRES

La France hospitalière désirait qu'à ses côtés fussent représentés tous les grands pionniers de la civilisation, afin de rendre plus suggestive et plus efficace la grandiose manifestation coloniale de Vincennes. La Belgique, le Danemark, les États-Unis, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, lui ont apporté leur brillante collaboration. Des Pavillons dus à des initiatives officieuses groupent les expositions très intéressantes de la Palestine et de l'Hindoustan. On ne saurait trop regretter que le plus grand empire colonial n'ait point son pavillon à l'Exposition coloniale internationale de Paris. Du moins, la Grande-Bretagne occupe-t-elle une place importante à la « Cité des Informations », où de nombreux dioramas transparents nous montrent les heureux résultats qu'elle a obtenus dans sa lutte, commune avec la France, contre les maladies tropicales.

Près du stand de la Grande-Bretagne la très originale exposition de « l'Union de l'Afrique du Sud » donne au visiteur la délicieuse impression de lumière ensoleillée qui, durant toute l'année, égaie l'Afrique australe. Un superbe diorama transparent y représente le débarquement du premier colon, Johan van Riebeeck. Une frise de tableaux illuminés retrace le développement économique et industriel du pays, dont quelques chiffres, communiqués par le Dr A. Heymans, le distingué délégué général de l'« Union Sud-Africaine », donnent une idée. En 1929, la valeur totale du commerce

sud-africain était de 181 184 620 livres sterling, les exportations s'élevant à 97 729 166 livres et les importations à 83 433 434 livres. Sur la valeur globale des produits exportés, l'or (y compris la monnaie) représentait un total de 44 916 642 livres sterling; la laine, de 14 321 088 livres sterling. Parmi les autres produits, le diamant atteignait 12 073 738 livres sterling; le charbon, 1 832 249; les cuirs et peaux, 1 489 837; l'écorce et l'essence de mimosa, 753 237, et la laine angora 644 032. La France a acheté pour 4 214 344 livres sterling de marchandises en 1929, contre 169 000 livres en 1910. En outre, depuis 1910, l'Afrique du Sud a développé progressivement son agriculture et son industrie minière.

D'autres pays, tels que l'Allemagne, l'Argentine, le Canada, la Grèce, Haïti, se sont fait représenter à la Cité des Informations. La *Revue* a déjà présenté à ses lecteurs les pavillons belge et hollandais (1). Continuons la visite aux « palais et pavillons » étrangers.

L'ITALIE

Splendeur africaine au temps des Empereurs romains, expansion civilisatrice pendant les Croisades, progrès colonisateur de l'Italie moderne, tel est le triptyque dont la Section italienne nous présente le magnifique tableau.

La Basilique de Leptis Magna, ramenée au jour par des fouilles récentes, nous reporte à l'époque où Rome dominait sur le continent africain. La puissante harmonie de sa conception architecturale est un hommage superbe à la beauté antique. A l'intérieur, s'offrent à notre admiration plusieurs reproductions des statues dont Septime Sévère et ses successeurs l'avaient ornée : Jupiter Olympien, les Trois Grâces et cette parfaite réplique de la Vénus de Cyrène que la pénombre projetée par le velarium brodé à l'effigie de la Louve fait rayonner, par un mystérieux contraste. Dans ce palais principal ont été réunies bibliographie, numismatique, cartographie et une abondante documentation sur l'effort colonisateur de l'Italie en Somalie, en Érythrée, en Tripolitaine, en Cyrénaïque.

De toutes ces colonies, celle qui se prête le mieux aux

(1) Voir la *Revue* des 15 septembre et 1^{er} octobre,

cultures semi-tropicales et tropicales est incontestablement la Somalie, d'une superficie de 500 000 kilomètres carrés environ, au climat tempéré par les moussons, — l'un des moins chauds de l'Afrique équatoriale, — bien arrosée par des pluies suffisantes et les eaux de l'Ouébi Schébeli et du Djouba qui permettent l'irrigation. Sur les rives de ces deux fleuves on cultive principalement le dourah, l'ouembé, le papayer, le bananier, le maïs et le sésame, ainsi que le coton, la canne à sucre, le kapok, le tabac.

D'intéressantes maquettes donnent un aperçu de ces vastes exploitations. L'une des plus remarquables est l'entreprise de la Société agricole italo-somali (25 000 hectares !) dans la région du Schidlé, sur l'Ouébi Schébeli, fondée et dirigée par S. A. R. le duc des Abruzzes; d'énormes travaux de barrage et de dérivation assurent l'irrigation des terrains. Le village agricole de S. A. R., centre de cette vaste exploitation, est entouré d'usines et d'installations rurales parmi lesquelles la très importante sucrerie et la distillerie de la Société saccharifère italienne. Une autre entreprise agricole gouvernementale, fondée par le comte de Vecchi di Val Cismon, déploie son activité dans l'interland de Merca, sur une étendue de 21 hectares; bien qu'elle ait débuté avec des moyens modestes, elle a déjà obtenu des résultats très appréciables.

On compte 83 concessions de 100 à 600 hectares qui utilisent l'immense réseau de canaux domaniaux servant à dériver l'eau du Schébeli. D'autres concessions, sur les rives du Schébeli et du Djouba, se consacrent au coton, dont la colonie produit environ 10 000 quintaux égrenés. Pourtant, ces premiers efforts ne donnent qu'une idée incomplète de ce que la Somalie sera en état de fournir, quand elle disposera de capitaux suffisants pour entreprendre de nouveaux travaux hydrauliques et établir de nouvelles exploitations.

Pour l'Érythrée, une importante source de richesse est la faune marine : perles, écaille de tortue, coquillages, etc. C'est surtout avec l'Angleterre, l'Inde et la France, que se fait le commerce des perles. Quant à l'exportation annuelle de la nacre, — environ 6 000 quintaux, — elle atteint une valeur moyenne de 4 millions de livres. Les coquillages « trocus », utilisés dans la fabrication des boutons, sont principalement exportés en France. De jolis bibelots de toutes sortes montrent

aux visiteurs de la Section italienne avec quel art délicat d'ingénieux artisans savent travailler la nacre et les divers coquillages.

Une des grandes occupations des indigènes érythréens, ainsi que des Arabes du Yémen et du golfe Persique, est la pêche, notamment à Khébir, l'une des cent vingt-deux îles de l'archipel des Dahlach. A Massaouah, la Société de Pêcheries de l'Afrique orientale exploite les fonds, si riches en espèces variées de poissons, de la mer Rouge. L'exportation de poisson sec et salé, qui atteint environ 1000 quintaux par an, se fait principalement vers l'Égypte et l'Extrême-Orient.

On remarque, appendus aux murs, de beaux spécimens de peaux. Les populations indigènes s'adonnent, en effet, à l'élevage du bétail, spécialement bovin, dont les peaux font l'objet d'un trafic intense. Signalons encore les importantes salines de Massaouah, d'Aden et de Port-Saïd, qui contribuent à l'approvisionnement des marchés indiens. Par ailleurs, la Société des salines de l'Érythrée atteint une production annuelle de 70 000 tonnes.

Les résultats de la colonisation italienne sont moins apparents dans la « Libia italiana », colonie plus récente, puisque la Tripolitaine et la Cyrénaïque n'ont été placées sous la souveraineté de l'Italie qu'en octobre 1912, à la suite du traité d'Ouchy. Là encore la pêche est une source de prospérité. Dans la partie du pavillon attribuée à la Tripolitaine, une belle collection d'éponges multicolores de tous grains et une grande maquette représentant une pêcherie de thon avec ses pittoresques pêcheurs, le rappellent au visiteur. En 1927, 40 200 kilos d'éponges ont été vendus sur le marché de Tripoli pour une somme de 3 500 000 liras; plus de la moitié de la production a été exportée. La pêche du thon, pratiquée par 13 pêcheries, n'a pas rapporté moins de 5 800 000 liras.

Mais l'agriculture est également une des activités fécondes de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Dans les oasis du littoral, on cultive l'olivier, le grenadier, le figuier, le mûrier, l'oranger, le citronnier, etc.; mais le dattier domine avec ses nombreuses espèces, dont l'Exposition nous montre les spécimens. Les fumeurs examineront, avec curiosité, ces énormes feuilles de tabac provenant de Zavia, Zanzour, Sorman, Sabratha, etc. et que l'on traite dans la manufacture de

Tripoli. En Cyrénaïque, la principale production est celle des céréales, en particulier l'orge de Bengasi qui peut rendre jusqu'à trente-cinq graines et fait l'objet d'une grosse exportation en Angleterre.

Si l'art indigène de l'Érythrée est spécialisé dans le travail de la nacre, les artisans arabes de Libye excellent dans la sparterie et le tissage des tapis. En Cyrénaïque, comme en Tripolitaine, la fabrication des tapis de laine et des bouracans est appelée à donner des résultats fort intéressants, car la matière première est abondante.

Le tourisme, lui aussi, fait partie des formes d'activité dont dépend l'avenir économique de la Cyrénaïque, l'une des régions où l'antiquité grecque a prodigué ses trésors d'art; les ruines de Cyrène, de Ptolémaïs, d'Apollonia, autant de vestiges célèbres qui appellent de passionnants pèlerinages. Aussi bien, nous trouvons, dans les salles des Transports et de la Navigation, tous les moyens de locomotion, depuis la primitive charrette et le chameau jusqu'à l'avion. Des dioramas illuminés indiquent les phares des colonies italiennes. Dans une salle spécialement aménagée, sur la gauche de la Basilique, des documents photographiques et des panoramas représentent de beaux paysages : Mogadiscio (la ville blanche), Tripoli, Ghat (la ville touareg), Giara-bub (la ville sainte) et le très pittoresque château de Nalut. En outre, les types somalis et des scènes de mœurs arabes sont interprétés par des artistes tels que Calcagnadoro, Rondini, Laurenzi, Del Pozzo et Gavasci.

Rhodes, île des Roses et des Chevaliers, où l'antiquité admirait la statue du Soleil, l'une des sept merveilles du monde, est maintenant une colonie italienne. Avec son bastion aux sept tours sacrées et ses auberges moyenâgeuses, le pavillon de Rhodes se dresse en face de la Basilique. Deux statues attirent, dès l'entrée, le regard : celles de la précieuse petite « Vénus de Rhodes » et de la belle « Vénus Marine »; de jolies céramiques et des vases de la période mycénienne rappellent la civilisation qui précéda la civilisation hellénique. Sous la tour du fond, dont la base a la forme d'une Croix de Malte, se trouve reproduite, par une ingénieuse disposition, la tente qu'on élevait en campagne pour Foulques de Villaret, le Grand Maître des Chevaliers hospitaliers de

Saint-Jean de Jérusalem. D'autres reconstitutions, exécutées avec autant de goût que de science, évoquent le passé de Rhodes. Voici la « rue des Chevaliers », les auberges des « Langues d'Italie et de France », dont les fenêtres à meneaux et les façades, ornées d'armoiries et de croix, nous ramènent à l'époque des croisades.

Force féconde et splendeur antique : telles sont les caractéristiques de l'œuvre magistrale que synthétise la participation italienne à l'Exposition. On ne saurait trop féliciter le prince Lanza di Scalea et ses heureux collaborateurs qui, par l'ampleur et la magnificence de leur conception, ont su élever à la civilisation méditerranéenne et latine un monument d'art et de gloire digne de sa renommée millénaire. Et comment oublier le discours où le prince a hautement déclaré que « si l'Italie est venue à l'Exposition internationale de Paris, ce n'est pas tant pour montrer ses richesses coloniales, que pour témoigner de l'amitié indéfectible de l'Italie envers la France » ?

LES ÉTATS-UNIS

L'Alaska et ses mines d'or, Puerto-Rico et ses plantations de caféiers et de cannes à sucre, les îles du Pacifique avec leurs produits tropicaux et un curieux bazar exotique animé par les belles Malaises vêtues de châles chatoyants ; les îles Hawaï avec leurs champs de cannes à sucre et leurs ananas ; les Philippines avec leurs cultures de riz et de maïs et Manille, cette « perle du Pacifique », avec ses curieux contrastes de vieilles demeures espagnoles et de *buildings*, de huttes en bambou et de somptueuses demeures, et de chars à buffle croisant des automobiles de luxe, — ainsi se présente à nous l'empire colonial des États-Unis, peuplé d'environ quatorze millions d'habitants.

Ici l'idée ingénieuse, et qui a obtenu un grand succès de curiosité, a été de nous mettre sous les yeux une charmante réplique de la demeure familiale de Washington.

Traversons les parterres fleuris où l'on respire l'arome des plantes d'Amérique ; un savant urbaniste français les a apportées pour nous du vieux jardin colonial de Mount-Vernon. Voici fidèlement reconstituée la maison construite en 1743 et qui fut propriété de George Washington à partir de 1752. Là,

celui qui fut « le premier dans la guerre comme dans la paix et dans le cœur de ses concitoyens », épousa l'aimable Martha Dandridge. Là, aussi, après avoir affranchi son pays, le fondateur de la République américaine revint donner l'exemple des vertus antiques : grandeur d'âme et simplicité de cœur. Quel plaisir il éprouvait à être « enfin, un simple citoyen sur les bords du Potomac, à l'ombre de sa vigne et de son figuier, loin du tumulte des camps et des agitations de la vie publique » ! Là mourut, le 14 décembre 1799, le héros de l'Indépendance.

L'aménagement des pièces reproduit exactement celui du cottage de Mount-Vernon, et les meubles en ont été copiés sur les originaux. On peut admirer, dans le salon du rez-de-chaussée, le tapis spécialement tissé par ordre de Louis XVI, à l'intention de Washington ; on y voit aussi un fauteuil, cadeau de La Fayette et, suspendue à l'un des murs du hall central, une gaine en verre dans laquelle est conservée la clef de la Bastille offerte à l'illustre Américain. Dans la chambre de musique, on remarque l'original « harpsicord » dont jouait miss Custis, la belle-fille de Washington. Ici encore ont été groupés tous les documents relatifs à l'histoire coloniale des États-Unis et de nombreux souvenirs qui illustrent les relations franco-américaines au XVIII^e siècle.

A l'étage supérieur sont reconstituées les « chambres d'hôtes », celles de Washington et de miss Custis, où tout est d'un ordre admirable, où le couvre-pied est si bien tiré sur le lit blanc à baldaquin, qu'on s'attend à voir apparaître sur le seuil Mrs Washington en personne. Le visiteur français contemple, avec un intérêt particulier, la chambre où le marquis de La Fayette, devenu chef d'état-major de Washington, fit un séjour prolongé. Il revint à Mount-Vernon, quelque trente ans plus tard, mais ne put alors que se recueillir sur la tombe de « son plus grand ami, son paternel ami et le meilleur des hommes ».

En achevant un trop court pèlerinage dans ce cadre hospitalier, notre pensée se tourne, avec gratitude, vers notre charmante hôtesse, miss Anne Washington, — arrière-petite-nièce de l'illustre héros et ambassadrice de ses compatriotes, que Louis XVI appelait déjà « nos très chers grands amis et alliés américains ». Il convient au reste de louer le généreux effort de la *Ladies Association of the Union* qui entretient, avec

tant de ferveur, le culte du souvenir dont Mount-Vernon demeure l'impérissable asile.

LE PORTUGAL

L'empire colonial portugais qui fut, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, le plus vaste du monde, comprend encore, en dehors des îles Açores et de Madère, de nombreuses possessions : en Afrique occidentale, les îles du Cap Vert, la Guinée, San Thomé (São Tome) et Principe, l'Angola et le Congo, le Mozambique ; en Asie, l'État de l'Inde ; en Chine, Macao ; en Océanie, Timor.

Il est représenté à l'Exposition de Vincennes par trois pavillons, œuvre de M. Lino, et une petite construction décorée comme les anciennes *quintas* du ^{xvi}^e siècle. Le pavillon principal tient à la fois du palais et de la forteresse ; son style du ^{xv}^e siècle est sévère et grandiose. Il contient les témoignages historiques des grandes découvertes et des vastes entreprises outre mer qui eurent pour initiateur Dom Henri le Navigateur (le portique ogival abrite sa statue) ; on y trouve aussi les reliques des colonies d'Extrême-Orient. En outre, il prête son cadre à l'exposition des territoires du Mozambique et de l'Angola, assurés d'un bel avenir économique. A l'extérieur du pavillon historique, on remarque une série de trois tableaux en *azulejos* illustrant le passage du Cap de Bonne-Espérance, en 1486, par Barthélemy Diaz.

Au delà du Padrão, sous le portique du pavillon ethnographique, se dresse l'effigie d'Alphonse Albuquerque, dit le Grand, qui fonda la puissance coloniale du Portugal en Extrême-Orient. Derrière sa statue, le canon enlevé au roi de Malacca en 1511, et, près de là, le fameux rocher « Ielala » de Dighton sur lequel se lit cette inscription datée de 1511 : « Miguel Corte Real, chef des Indiens par la volonté de Dieu ». On sait que ce hardi navigateur partit des Açores pour découvrir le nouveau Continent.

Le second pavillon, dont le style rappelle l'époque manuéline, abrite la documentation relative à l'époque la plus brillante de l'expansion portugaise, la plus fertile en découvertes, celle des plus audacieuses conquêtes qui valurent au roi Dom Emmanuel I^{er} le surnom de « Fortuné ».

Les Services métropolitains sont installés dans un bâtiment

dont le caractère architectural associe le style Renaissance à la modernité.

Quelques chiffres donneront une idée de l'importance des principales productions des colonies portugaises. D'abord le café, cultivé dans la plupart d'entre elles, sauf en Guinée, dans l'Inde et à Macao. L'année dernière, l'exportation de café s'est répartie de la façon suivante : Angola, 11 838 876 kilos; Timor, 1 342 939; São Tome et Principe, 502 450. Puis le cacao, produit à São Tome, Angola et Timor. En 1930, ces trois colonies en ont respectivement exporté 9 645 779 kilos, 334 227 kilos, 9 164 kilos. L'Angola et le Mozambique cultivent la canne à sucre dont la production, en 1930, a atteint 11 994 441 kilos pour l'Angola, et 69 569 170 kilos pour le Mozambique. Ces deux colonies, ainsi que la Guinée, fournissent encore des arachides; le chiffre global de leur exportation, pour 1930, a été de 47 298 521 kilos. Ainsi se continue l'activité colonisatrice des plus anciens missionnaires de la civilisation.

LE DANEMARK

La seule possession coloniale du Danemark est le Groenland, la plus grande île du monde, où une soixantaine de villages côtiers groupent environ 16 000 habitants.

Les Esquimaux n'ayant point d'architecture, la principale originalité du Pavillon groenlandais est son coloris éclatant. On y pénètre sous un arc formé de deux mâchoires de baleine, et aussitôt on aperçoit deux modèles de bateaux : le *humeak*, qui sert pour les transports ordinaires, et le *kajak* réservé aux pêcheurs et aux chasseurs. A l'intérieur, les superbes dioramas de M. Petersen, de curieuses collections et une documentation abondante renseignent le visiteur sur les mœurs des Esquimaux et sur la vie des Danois qui colonisent le pays. Quatre panoramas présentent l'aspect du Groenland en été, en hiver, un paysage de la côte est avec ses grands ours blancs, et la localité la plus septentrionale de cette contrée, Thulé : *ultima Thule* !

Le Pavillon nous révèle la grande œuvre de civilisation et de science entreprise par le Gouvernement danois au Groenland où la colonisation est monopole d'État. Il laisse

toutefois à la colonie l'entière propriété des profits réalisés, avec son aide, dans le domaine économique.

C'est surtout au cours du siècle dernier que des stations assez populeuses se sont créées le long de la côte ouest où la vie sociale a remarquablement progressé; on a pu y construire des églises, des hôpitaux, des sanatoria, des écoles. En un demi-siècle à peine, sous la sauvegarde tutélaire du Danemark, la colonie a accompli des progrès étonnants dans les domaines économique et social. Aujourd'hui, les Groenlandais sont en mesure de participer à l'administration de leur pays par l'intermédiaire de représentants élus.

La chasse et la pêche sont la principale occupation des indigènes. L'année dernière, le Groenland a produit plus de 4 000 tonnes de poisson, 24 000 tonnes d'huile de phoque ou de foies de requin et environ 30 000 peaux, principalement de renards. Bien que le Groenland passe pour contenir des gisements de charbon importants, on ne signalait, en 1930, qu'une production de 5 000 tonnes de houille provenant de l'île Disko.

Une expédition britannique, la *British Arctic Expedition*, recherche la possibilité d'installer les escales d'une voie aérienne qui relierait le Canada à l'Angleterre. Si ce futur service aéronautique est établi, il constituera un notable élément de prospérité pour les populations groenlandaises. Le Danemark prêterait son aide à cette réalisation, de même qu'il a toujours encouragé et soutenu les expéditions scientifiques au Groenland.

On voit de quel haut intérêt a été la participation des Puissances coloniales à l'Exposition de Vincennes. Qu'elles soient remerciées pour l'empressement qu'elles ont mis à répondre à l'invitation de la France! Par le prestige de leur concours et par l'attrait que présentent leurs Palais et Pavillons, elles ont pris une large part au succès de l'Exposition. Cette cordiale et généreuse participation a un sens qui éclate à tous les yeux et dont nul ne saurait contester la valeur désormais historique : elle symbolise la collaboration sincère, l'entraide efficace que les Puissances civilisées doivent réaliser dans leurs possessions d'au delà des mers.

V. CHARLES FLEURY.

LA REPRÉSENTATION DE L'ÉVANGILE DANS L'ART

APRÈS LE CONCILE DE TRENTE (1)

II. — LA PASSION

I

Quelques scènes de la vie publique et de la Passion de Jésus-Christ offrent, dans l'art du *xvii^e* siècle, d'intéressantes nouveautés qui méritent d'être mises en lumière.

Le Baptême de Jésus-Christ semble pareil à celui d'autrefois ; il en diffère cependant par des nuances délicates. Au *xv^e* siècle, le Christ, dont la nudité n'est voilée que par une étroite ceinture, est debout dans le fleuve ; il joint les mains avec ferveur et penche légèrement la tête, pendant que saint Jean-Baptiste verse l'eau sur son front. Dans ces deux graves figures il reste encore quelque chose de la solennité de l'art du moyen âge.

Le *xvii^e* siècle nous montre une scène qui paraît toute semblable, mais il a suffi d'un léger changement d'attitude pour en modifier l'esprit. Le Christ, maintenant, s'incline devant saint Jean-Baptiste avec respect, et il met la main sur sa poitrine avec un geste d'humilité profonde. Tel est le tableau de Maratta, traduit en mosaïque, à Saint-Pierre de Rome.

Pour les théologiens du moyen âge, le baptême était une manifestation de la divinité de Jésus-Christ. Ce qui donnait à ce mystère sa haute signification, c'est qu'à ce moment même avait retenti la parole du Père : « Celui-là est mon fils bien-

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} octobre.

aimé. » C'était une des « théophanies », une des trois affirmations de la divinité du Christ, qui avaient eu lieu le même jour, à plusieurs années d'intervalle, et qui se célébraient toutes les trois à l'Épiphanie : adoration des Mages, Baptême, miracle des Noces de Cana. Le Baptême était donc pour le moyen âge un mystère de grandeur ; le *xvii^e* siècle en fit un mystère d'humilité. Mystiques et théologiens s'accordent sur ce point : ce qu'ils admirent tous, c'est l'abaissement volontaire du Christ : « O Verbe incarné, s'écrie Marie-Madeleine de Pazzi, tu as voulu t'incliner et t'humilier devant saint Jean, comme si tu étais un pécheur, comme si tu avais besoin d'être purifié. » « Le baptême, dit Alvarez de Paz, dans ses célèbres *Méditations*, fut l'œuvre de ton admirable humilité. Tu allais vers le baptême, ô maître de la pureté, comme si tu avais des péchés à expier. » C'est sur cette humilité que les écrivains ascétiques nous invitent à arrêter notre pensée, humilité si profonde, disent-ils, que Jésus voulut paraître inférieur à saint Jean.

Les artistes ne pouvaient qu'exprimer les sentiments de l'Église. Ils en furent pénétrés. Jadis des peintres avait représenté saint Jean-Baptiste s'agenouillant devant le Christ, au moment où il le baptise ; maintenant c'est le Christ que l'on voit parfois s'agenouiller devant saint Jean. Carlo Maratta nous le montre dans cette attitude à la Chartreuse de San Martino à Naples, Murillo à la cathédrale de Séville. C'était s'associer vraiment à la pensée du temps. D'ordinaire, cependant, les artistes ne vont pas jusque là : ils se contentent d'incliner le Christ devant saint Jean.

On voit apparaître en même temps un désir manifeste de voiler par de plus larges draperies la nudité du Christ. L'esprit de la Contre-Réforme était hostile au nu. On fut choqué par ce Christ à l'étroite ceinture des anciens maîtres. Il semblait qu'on voulût lui épargner, au moment où Dieu le proclamait son fils, l'humiliation de la nudité, ce suprême outrage du Calvaire. Déjà Annibal Carrache, dans son tableau de San Gregorio de Bologne, représente un Christ à moitié vêtu, au moment où il reçoit le baptême. Les maîtres du *xvii^e* siècle eurent recours à un ingénieux artifice : ils drapèrent le Christ dans une large écharpe aux plis harmonieux, qui ne découvre que les épaules, le haut de la poitrine et les jambes. L'écharpe est si longue, que des anges agenouillés sur la rive en portent

l'extrémité. Telle est la formule nouvelle dont l'Albane, à la pinacothèque de Bologne, et Sacchi, dans une de ses fresques du baptistère de Saint-Jean de Latran, nous donnent le parfait modèle. Ainsi les anges, comme des serviteurs empressés, soutiennent la draperie du Christ pour qu'elle flotte et se développe avec plus de grâce. Dans une scène ainsi conçue, les lignes ont une rare élégance et on se laisse séduire par leur charme. Mais est-ce bien de charme et d'élégance qu'il doit s'agir ici? Qu'est devenue la sévérité de l'ancien art chrétien? Raphaël, qui portait en lui le sentiment de la grandeur, retrouva dans le *Baptême* des Loges quelque chose de la solennité orientale. Ses anges, agenouillés et tremblants, se voilent les mains avec respect sous la tunique du Christ qu'ils portent. On ne trouve plus rien de pareil au *xvii^e* siècle. On verra partout un Christ humblement incliné devant saint Jean-Baptiste, et des anges portant l'extrémité de l'écharpe qui flotte. Tel est à Rome le *Baptême du Christ* du chœur de Santa Maria della Scala, ou celui de l'église de San Giovanni dei Genovesi, au Transtévère. Les sculpteurs concurent la scène à la manière des peintres, comme le prouve le bas-relief de Raggi, qui décore l'autel principal de San Giovanni dei Fiorentini.

En France, ce ne sont pas seulement des maîtres comme Mignard qui représentent le baptême d'après les modèles italiens, ce sont nos plus modestes artistes. C'est, à Paris, le peintre du tableau de l'église Saint-Médard; c'est, à Clermont-Ferrand, le sculpteur du bas-relief doré, qui orne une des chapelles de Notre-Dame du Port. En Flandre, Rubens, lui aussi, resta fidèle à la formule italienne du *Baptême du Christ*.

II

Les scènes de la Passion, dont le caractère douloureux avait été voilé par les artistes de la Renaissance, reparurent au *xvii^e* siècle, aussi pathétiques qu'au *xv^e*. Il est curieux de voir renaître au temps de la Contre-Réforme l'esprit de la fin du moyen âge. Dans les dernières années du *xvi^e* siècle, les écrivains religieux s'emparèrent des pages les plus tragiques des mystiques du *xv^e* et y ajoutèrent des traits nouveaux. L'art du *xvii^e* siècle, que Poussin, Philippe de Champagne et

Le Brun nous ont habitués à considérer comme un art de raison, fut en Europe un art de passion. Un excès d'habileté et une sorte de rhétorique nous empêchent souvent, il est vrai, d'être émus ; il arrive que l'artiste ait plus de talent que d'âme ; mais il n'en est pas toujours ainsi : le moyen âge n'a rien produit de plus poignant que certains Christ souffrants et certaines Vierges de douleur de l'art espagnol du *xvii^e* siècle.

On est surpris, quand on passe en revue les scènes de la Passion, de trouver la Flagellation du *xvii^e* siècle plus émouvante que celle du *xv^e*. Jadis, Jésus-Christ était attaché à une haute colonne qui le soutenait, et il restait droit sous les coups des bourreaux. Maintenant il est lié par les mains à l'anneau d'une colonne basse, de sorte qu'il n'a plus de point d'appui et se renverse sous les lanières et sous les verges.

Quelle est cette colonne ? C'est celle qui se conserve encore aujourd'hui à Rome dans l'église Sainte-Praxède. Le cardinal Colonna la rapporta en 1223 de Jérusalem, où elle était considérée comme la colonne même de la Flagellation. Elle fut placée, comme dans un écrin d'or, dans la belle chapelle Saint-Zénon, que le pape Pascal I^{er} avait, au *ix^e* siècle, décorée de mosaïques. Elle y fut honorée pendant plusieurs siècles, sans que les artistes eussent jamais songé à s'en inspirer ; mais, tout à coup, vers la fin du *xvii^e* siècle, on la vit entrer dans l'art religieux. Quelques érudits faisaient observer, il est vrai, que la courte colonne de Sainte-Praxède ne pouvait être qu'un fragment, puisque saint Jérôme avait vu, à Jérusalem, la colonne de la Flagellation encore tachée de sang, soutenant un portique ; mais on avait répondu à cette difficulté. Une gravure de Martin Fréminet, représentant Jésus-Christ attaché à la colonne de Sainte-Praxède, est accompagnée d'un texte destiné à affermir le pèlerin dans sa foi. Il y avait à Jérusalem, nous dit ce texte, deux colonnes de la Flagellation. La première était celle du portique du temple, où Jésus fut flagellé pendant la nuit de la Passion : c'est celle dont parle saint Jérôme. La seconde était celle du prétoire de Pilate, où Jésus fut flagellé une deuxième fois sur l'ordre du procureur romain : c'était une colonne basse qui permettait de frapper la victime sur le dos aussi bien que sur la poitrine. Elle fut vénérée pendant des siècles à Jérusalem avant d'être apportée à Rome.

Cette explication levait tous les doutes. Aussi voit-on, dès la fin du xvr^e siècle, la colonne de Sainte-Praxède entrer dans l'art. Baroque, Francesco Vanni, Boscoli, Gaspare Celio, la représentent dans la scène de la Flagellation. Au xviii^e siècle, on la rencontre partout. On la voit dans les fresques où sont représentés les instruments de la Passion. C'est elle que Pierre de Cortone remet aux mains des anges à la sacristie de la Chiesa Nuova, Ciro Ferri à la coupole de Sainte-Agnès de la place Navone, Lanfranc à la chapelle Sachetti de Saint-Jean des Florentins. C'est à cette colonne basse que les artistes attachèrent désormais le Christ flagellé. L'Église approuva les artistes. C'est, en effet, le cardinal Alexandre de Médicis, le futur pape Léon XI, qui fit peindre, en 1600, les fresques de la nef de Sainte-Praxède, où la colonne de la Flagellation apparaît sous cet aspect. Cette sorte de borne, à laquelle le Christ était attaché, sans qu'elle fût pour lui un soutien, rendit son supplice plus douloureux. Carlo Maratta le représente renversé en arrière sous la violence des coups. Lazzaro Baldi le montre à genoux, accablé par la brutalité des bourreaux, Lucio Bonomi le fit voir étendu sur le sol, retenu par les mains à la colonne, écrasé comme le ver de terre du prophète.

Sans faire complètement disparaître la haute colonne d'autrefois, la colonne basse de Sainte-Praxède se répandit en France et en Flandre. On la vit dans les tableaux de Stella et de François Perrier, aussi bien que dans ceux de Rubens, de Gérard Zegers, de Diepenbeke. Cornélis Schut représenta sept fois le Christ attaché à la colonne de Sainte-Praxède, et sept fois il varia les douloureuses attitudes de la victime.

L'Espagne qui connut, elle aussi, la colonne basse de la Flagellation, comme le prouve l'admirable Christ de Hernandez au Couvent des Carmélites d'Avila, mit sa marque sur cette scène de souffrance. Un tragique tableau de Murillo représente le Christ, enfin détaché de la colonne de Sainte-Praxède et abandonné par ses bourreaux. Il se traîne sur le sol pour atteindre ses vêtements, pendant que deux anges pleins de pitié le contemplent (1). C'est bien le sombre génie de l'Espagne qui s'exprime ici; mais Murillo n'a rien inventé; il n'a fait que traduire la pensée d'un mystique espagnol. Alvarez de Paz,

(1) Tableau de la collection Cook, à Richmond.

qui était de Tolède, avait écrit, au commencement du *xvii^e* siècle, d'ardentes *Méditations* où il vit avec le Christ, où il s'unit à sa Passion, où il lui adresse la parole. On y lit ces lignes pathétiques : « Détaché de la colonne, tu tombas à terre, à cause de ta faiblesse. Tu étais si accablé par la perte de ton sang que tu ne pouvais tenir sur tes pieds. Les âmes pieuses te contemplant rampant sur le pavé, balayant ton sang avec ton corps, cherchant çà et là tes vêtements. » C'est un donateur sans doute qui fit connaître cette page à Murillo. L'artiste s'y associa avec toute sa piété. Son tableau n'est pas une œuvre isolée en Espagne, car Joseph de Mora fit, lui aussi, pour l'église Saint-Pierre d'Alcantara de Grenade une statue de Jésus recueillant ses vêtements après avoir été flagellé.

Alvarez de Paz était lui ailleurs qu'en Espagne. La Flandre connaissait ses *Méditations*, comme le prouve l'émouvant dessin de Van Diepenbeke, gravé par Cornelis Galle. Le Christ, qui vient d'être détaché de la colonne basse de la Flagellation, se traîne tout sanglant vers sa robe jetée à terre. Le *xv^e* siècle n'a pas créé d'image plus poignante que celle de ce Christ qui rampe dans son sang.

Est-ce encore aux mystiques espagnols qu'il faut attribuer la présence de la Vierge dans la scène de la Flagellation ? Jamais aucun artiste n'avait eu l'idée de faire assister la Vierge aux supplices ignominieux qui précèdent la Crucifixion. Valdes Leal le fit dans un tableau de l'autel du Sagrario, à la cathédrale de Séville. Il y avait lieu de penser que ce trait apocryphe n'était pas de son invention. Je le découvris, en effet, chez un mystique, mais qui n'est pas espagnol. C'est dans les *Révélation*s de sainte Brigitte que l'on peut lire que la Vierge vit flageller son fils et qu'elle en ressentit une si vive douleur qu'elle tomba évanouie. On lisait beaucoup sainte Brigitte au *xvii^e* siècle : une des plus belles éditions de ses œuvres parut à Rome en 1606. Mais ceux qui ne la lisaient pas la retrouvaient dans les livres de piété du temps. Mallonius, dans son *Jesu Christi crucifixi stigmata*, lui emprunte plusieurs traits émouvants. C'est en invoquant son autorité qu'il nous assure, lui aussi, que la Vierge vit flageller son fils et qu'elle n'eut pas la force de soutenir ce spectacle jusqu'au bout. La piété acceptait donc cette révélation de sainte Brigitte comme une précieuse addition à l'Évangile. C'est pourquoi

l'Italie, elle aussi, s'en inspira. Elle la représenta même un demi-siècle avant l'Espagne. Un tableau de Francesco Vanni nous montre, en effet, le Christ attaché à la colonne de la Flagellation et la Vierge tombant évanouie entre les bras des saintes Femmes et de saint Jean.

III

Quand on entre dans l'examen de la Crucifixion, on s'aperçoit que l'esprit critique, développé par l'habitude de la controverse, avait apporté, dès la fin du xvi^e siècle, beaucoup d'incertitude sur les diverses circonstances du supplice. Il y avait jadis une tradition universellement acceptée, comme en témoignent les représentations des artistes. Au xvi^e siècle, il n'est pas de détail qui ne soit discuté, qui n'ait ses partisans et ses adversaires. On est frappé de ces contradictions en parcourant les livres de piété du xvi^e et du xvii^e siècle. On l'est bien davantage encore en lisant l'ouvrage monumental que le jésuite Gretser a consacré à la croix. Comment Jésus fut-il crucifié? Fut-il cloué sur la croix déjà dressée ou sur la croix étendue à terre? Fut-il attaché avec quatre clous ou seulement avec trois? Sa nudité fut-elle voilée? Conserva-t-il la couronne d'épines? Le coup de lance lui fut-il donné du côté droit ou du côté gauche? Autant de questions que les érudits discutaient et qui partageaient les esprits.

Les artistes furent divisés, eux aussi. D'un artiste à l'autre, les particularités de la Crucifixion varient; bien mieux, elles varient d'une œuvre à l'autre du même artiste. Les vieilles traditions du moyen âge entrent en conflit avec l'esprit critique, et il est rare de rencontrer les peintres d'accord entre eux et avec eux-mêmes.

La première question qui se posât était celle de savoir si Jésus-Christ avait été crucifié sur la croix dressée ou étendue à terre. Les docteurs étaient partagés. Ludovicus de Ponte, dans ses *Méditations* que lisait saint François de Sales, nous montre Jésus-Christ venant se coucher docilement sur la croix comme sur un lit, et levant les yeux vers son père. Le jésuite Arias, comme les mystiques du xv^e siècle, voit Jésus cloué sur la croix étendue, puis répandant le sang de ses blessures qui s'ouvrent tout à coup au moment où la croix soulevée tombe

brusquement dans le trou préparé. Mais un capucin, le Père Bellintani, nous assure que Jésus fut cloué sur la croix dressée, comme sur un haut balcon, d'où ses souffrances pouvaient être vues de tous. Tel est aussi le sentiment du jésuite Gumpenberg. Le Père Gretser nous fait connaître les auteurs qui défendent l'une et l'autre opinion, et laisse la question indécise. On devine cependant qu'il est disposé à croire que le Christ fut crucifié couché, car, dit-il, on montre, à Jérusalem, l'endroit où la croix fut étendue.

Les artistes, sur ce point, n'eurent pas les hésitations des docteurs : ils furent, ce qui est rare, unanimes. Tous représentèrent Jésus crucifié sur la croix étendue à terre, puis soulevée à force de bras. Dès la fin du *xvi^e* siècle, les Jésuites firent peindre dans la chapelle de la Passion, au Gesù, les bourreaux achevant de clouer le Christ sur la croix étendue. La fresque est de Gaspare Celio, mais s'il en faut croire Baglione, le dessin est d'un jésuite artiste, le Père Valeriano.

Il semble que les Jésuites aient contribué à répandre cette forme de la crucifixion. Rubens, qui travaillait d'après leur programme, dans leur église d'Anvers, peignit au plafond le Christ couché sur la croix et soulevé par les bourreaux. Gérard Zeghers leur fit un tableau semblable pour la même église. Les livres illustrés publiés par les membres de la Compagnie représentent la Crucifixion sous cet aspect. Mais, à dire vrai, on trouve partout ce Christ étendu sur la croix. On le voit au musée Brera, à Milan, dans un tableau de Procaccini, au musée de l'Ermitage, dans un tableau de Ribalta, au musée de Toulouse, dans un tableau de Philippe de Champagne.

Il est probable que le magnifique triptyque de la cathédrale d'Anvers, où Rubens a représenté la croix soulevée par les bras de neuf bourreaux aux muscles d'athlètes, a répandu, en Flandre et en France, ce thème tragique. On le retrouve, en effet, chez Van Dyck, chez Le Brun, chez Jouvenet. Mais Rubens lui-même l'avait reçu de ses prédécesseurs. Vers 1590, Sadler, dans une suite d'estampes très pathétiques consacrées à la Passion, montra le Christ cloué sur la croix étendue, puis soulevée par les bourreaux. Vers le même temps, Martin de Vos traita le sujet de la même manière.

Pendant le haut moyen âge, le Christ avait toujours été représenté attaché à la croix avec quatre clous ; à partir du

xiii^e siècle, il ne fut plus crucifié qu'avec trois, les deux pieds étant ramenés l'un sur l'autre. Acceptée depuis plus de trois cent cinquante ans, cette tradition avait acquis la force d'un dogme. Le xvi^e siècle remit tout en question. Bellarmin qui avait vu, à Paris, nous dit-il, dans la Bibliothèque du Roi, un antique évangélaire, où le Christ était crucifié avec quatre clous, souhaitait qu'on imitât ces vénérables images du passé. Le cardinal Tolet nous assure que le Christ fut crucifié avec quatre clous, car les quatre soldats qui se partagèrent ses vêtements étaient, suivant lui, ceux-là mêmes qui avaient enfoncé les quatre clous. Mais les trois clous avaient aussi leurs partisans. Tostat les défendait; et les Jésuites, en les introduisant dans leur blason, s'étaient déclarés en leur faveur. On faisait observer que le cœur de la bienheureuse Claire de Montefalco, ouvert après sa mort, y avait montré imprimés les trois clous de la Passion. Les érudits ne savaient que conclure, et Suarez déclara le problème insoluble. Dès le xvi^e siècle, Molanus, dans son *Traité des saintes images*, avait laissé aux artistes, sur ce point, toute leur liberté.

Ils en usèrent en effet. Il est curieux, cependant, de voir l'Italie rester généralement fidèle à la tradition du moyen âge. Les Christ en croix, que l'on rencontre dans les églises de Rome, sont crucifiés avec trois clous. C'est trois clous que porte un des anges du Bernin, sur l'antique pont d'Adrien. En France, au contraire, le Christ est crucifié d'ordinaire avec quatre clous. Il y a quatre clous dans les tableaux de Simon Vouet, de Philippe de Champagne, de Licherie, de Testelin, de Blanchard, de Le Brun; mais c'est une pratique qui n'eut jamais le caractère d'une règle. Simon Vouet emploie tantôt trois, et tantôt quatre clous. Il en est de même dans les autres écoles. On voit au musée du Prado un Christ de Vélasquez crucifié avec quatre clous, et un Christ de Murillo crucifié avec trois. Rubens donne trois clous au Christ soulevé sur la croix de la cathédrale d'Anvers, et quatre au fameux Christ du coup de lance. Laissé libre, le peintre n'avait plus d'autre guide que son instinct d'artiste. Les Jésuites, qui auraient dû propager l'emploi des trois clous pour demeurer fidèles à leur blason, se montrèrent fort tolérants sur ce point. Rubens peignit pour leur église de Berg-Saint-Vinnocq un Christ crucifié avec quatre clous, qui est aujourd'hui au Louvre.

Il peut paraître extraordinaire de voir un Christ en croix, dont les deux pieds ramenés l'un sur l'autre sont percés, non pas d'un seul clou, comme c'est la règle, mais de deux. Tel est l'admirable Christ de Montañes, un des chefs-d'œuvre de la sculpture espagnole, à la cathédrale de Séville. Cette singularité semble inexplicable. Mais comment croire à une fantaisie de ce noble Montañes, de cet artiste sacerdotal, qui priait et communiait avant d'entreprendre une œuvre nouvelle? Comment un tel homme eût-il osé s'écarter de la tradition, s'il n'eût eu quelque grave autorité? Or, il en avait une, qui inspirait alors un profond respect, celle de sainte Brigitte. Dans ses *Révélations*, la sainte nous fait assister à la mise en croix. Elle voit les bourreaux clouant d'abord les deux mains du Christ étendu sur la croix, puis croisant les deux pieds l'un sur l'autre et les attachant séparément chacun avec un clou, en commençant par le pied droit. Montañes a-t-il découvert lui-même ce passage au cours de ses pieuses lectures? N'a-t-il pas plutôt obéi au désir d'un chanoine familier avec les mystiques? Ce qui est certain, c'est qu'il s'est fidèlement conformé au texte de sainte Brigitte.

Bien que certains écrivains ascétiques et quelques érudits eussent admis que Jésus-Christ avait été crucifié complètement nu, ils ne furent pas suivis par les artistes. L'exemple qu'avait donné Benvenuto Cellini n'eut pas d'imitateurs. Son Christ nu de l'Escorial choqua Philippe II, qui le voila lui-même. Michel-Ange, si audacieux dans son Jugement dernier, dissimula légèrement la nudité du Christ en croix qu'il dessina pour Vittoria Colonna.

En revanche, tous les artistes ne crurent pas devoir représenter le Christ sur la croix avec la couronne d'épines. Les érudits inclinaient à penser que la couronne dérisoire ne fut pas enlevée à celui que l'inscription appelait en trois langues : le roi des Juifs. Mais les anciens monuments montraient tant d'exemples du Christ crucifié la tête nue, qu'il était permis d'hésiter. C'est pourquoi Rubens représenta Jésus sur la croix, tantôt couronné et tantôt sans couronne. Van Dyck prit les mêmes libertés que son maître. Son Christ en croix de l'église Saint-Michel de Gand a la tête nue, mais, dans la belle *Crucifixion* de Saint-Rombaud de Malines, il porte la couronne d'épines. Nos crucifix d'ivoire du *xvii^e* siècle, œuvres d'une

remarquable habileté technique, ne sont pas non plus unanimes. Celui de Guillemain, au musée d'Avignon, a la couronne d'épines; mais celui de Girardon, dans le Trésor de la cathédrale de Sens, aussi bien que le crucifix anonyme de l'église de Souvigny, ne l'ont pas. Les Espagnols eux-mêmes, qui avaient pour les souffrances du Christ une dévotion si passionnée, lui enlevèrent parfois la couronne d'épines sur la croix. C'est ce qu'a fait le sculpteur Mesa, élève de Montañes, dans son Christ en croix de l'église de l'Université de Séville. Cette liberté n'apparaissait donc pas, même en Espagne, comme une impiété. On regrette pourtant de voir disparaître du front du Christ ce tragique turban, qui lui donnait, depuis plus de quatre cents ans, tant de douloureuse majesté.

Dès les temps les plus anciens, ce fut toujours du côté droit que les artistes représentèrent la plaie du Christ. Pour les théologiens, en effet, cette plaie était symbolique, et dans les vitraux du ^{xiii}^e siècle représentant la Crucifixion, c'est du côté droit que l'Église venait recueillir dans son calice le sang et l'eau, images de l'eucharistie et du baptême. A gauche, apparaissait la Synagogue, humiliée, défaillante, laissant tomber la couronne de son front. Ce symbolisme, qui avait donné à l'art tant de grandeur, semble maintenant avoir perdu sa vertu. Les érudits ne sont pas sans connaître les passages des anciens auteurs, mais ils paraissent insensibles à cette noble poésie; ces raisons mystiques n'entraînent plus leur adhésion. On est surpris de lire dans Gretser : « Il importe peu de savoir si la blessure fut faite à droite ou à gauche, pourvu que l'on vénère la blessure. » Un peu plus tard, Ayala, dans son *Pictor christianus*, nous apparaît déjà comme tout à fait étranger au symbolisme du moyen âge, car s'il pense qu'il est préférable de représenter la blessure à droite, c'est parce que saint François d'Assise fut marqué du côté droit par le séraphin crucifié.

Les artistes pouvaient donc placer la blessure à leur guise, sans que les fidèles eussent le droit d'en être choqués. Ils usèrent peu de cette liberté. Je puis citer un Christ mort de Louis Carrache et un autre de Simon Vouet, qui ont la plaie du côté gauche, mais ce sont là des exceptions. La tradition était si forte que les artistes y demeurèrent fidèles dans toutes les écoles. C'est du côté droit que le centurion de Rubens donne le coup de lance. Les Christ morts sur la croix, qu'ils soient

italiens, français ou espagnols, portent la plaie du côté droit. Cette plaie émeut toujours la chrétienté, mais elle n'éveille plus ce monde d'idées merveilleuses qui enchanta si longtemps le rêve du moyen âge. Le sérieux chrétien du *xvii^e* siècle n' imagine plus, près de la plaie du Christ, Ève sortant du côté d'Adam, il ne voit plus la porte ouverte dans le flanc de l'arche, ni l'Église recueillant l'eau et le sang dans le calice.

Quel est donc, au *xvii^e* siècle, si nous oublions les quelques désaccords de détail que nous venons de signaler, l'aspect le plus ordinaire du Christ en croix ?

Il importe d'abord de remarquer que les vastes Crucifixions du passé, ces grands tableaux vivants, que la fin du moyen âge avait multipliés, deviennent rares. Les grandes compositions de Lanfranc, à la Chartreuse de San Martino de Naples, de Ricci de Novare, à San Marcello de Rome, où abondent les soldats, les cavaliers, les spectateurs, demeurèrent exceptionnelles. Les critiques sévères pouvaient y trouver plus d'un détail à reprendre. Sans parler de la Vierge évanouie au premier plan, les larrons liés à leurs croix avec des cordes ne pouvaient manquer de les choquer. Car les érudits professaient maintenant que les larrons avaient été crucifiés comme le Christ. Comment sainte Hélène, disaient-ils, eût-elle pu hésiter à reconnaître la croix du Christ, quand elle la découvrit, si les trois croix n'eussent été semblables et n'eussent porté toutes les trois la trace des clous ? Mais, pour les contemporains, le défaut le plus grave de ces Crucifixions chargées de personnages était de distraire la piété. Le Brun exprime la pensée de son temps lorsqu'il énonce ce principe qu'une Crucifixion, pour être émouvante, ne doit comporter qu'un petit nombre de figures. Celle qui n'en compte que trois est, suivant lui, la plus parfaite. En représentant la foule qui assiste au supplice, « les peintres, ajoute-t-il, satisferaient mal la piété des personnes contemplatives, parce que tant de divers objets interrompraient leur méditation et leur ferveur ». Le naïf amour du pittoresque des vieux maîtres cède la place à l'austérité du sentiment chrétien.

On jugeait que Guido Reni avait donné le parfait modèle de la Crucifixion. Hilaire Pader, le peintre-poète de Toulouse, nous assure, dans son poème sur la peinture, qu'un artiste ne saurait rien faire de mieux que de l'imiter. Or, Guido Reni ne

met auprès de la croix que la Vierge, saint Jean et Marie-Madeleine. La Vierge, debout, reste ferme et domine sa douleur, comme l'enseignaient les théologiens depuis le Concile de Trente, et Marie-Madeleine, à genoux aux pieds de son maître, embrasse la croix : crucifixion qui sera celle de Rubens, de Simon Vouet, de Claude Mellan, de Licherie, de Testelin. Philippe de Champagne, plus austère encore, supprime Marie-Madeleine et ne laisse que la Vierge et saint Jean debout des deux côtés de la croix.

Mais la vraie Crucifixion du *xvii^e* siècle, celle que l'on rencontre le plus souvent, nous montre le Christ seul sur la croix. Il y a dans cette image solitaire, où vient aboutir une tradition millénaire, de belles harmonies de tristesse. Le corps livide du crucifié se détache sur un ciel noir, éclairé de pâles lueurs, un ciel plein de menaces qui semble annoncer la fin du monde. Au *xv^e* siècle, la croix se dressait sous un ciel d'azur et il y avait entre la mort du Fils de Dieu et la sérénité de la nature un contraste qui attendrissait les âmes mystiques. Le monde sauvé par le Rédempteur semblait sourire. Fra Angelico a mis sur le Calvaire des fleurs qu'on croirait nées du sang divin. Le *xvii^e* siècle est grave comme le *xii^e*, qui représentait au pied de la croix les éléments épouvantés par la mort du créateur de l'Univers. Que ce soit Guido Reni, Philippe de Champagne, Rubens ou Vélasquez, tous donnent pour fond à la croix un sombre ciel d'orage. Fidèles à l'Évangile, ils montrent la nuit envahissant la terre, à l'heure où Dieu expire. Une lueur errant au bas de l'horizon laisse presque toujours deviner derrière le Christ les murs de Jérusalem. C'est que l'Église continuait à enseigner par quelques-uns de ses écrivains que Jésus sur la croix tournait le dos à la ville criminelle et regardait du côté des peuples qui attendaient la lumière.

Le Christ sur la croix a deux attitudes, car il est représenté tantôt vivant et tantôt mort. Vivant, il rejette toujours la tête en arrière, lève les yeux au ciel et exhale un soupir de sa bouche entr'ouverte. Dans les plus nobles Christ en croix, celui de Guido Reni à San Lorenzo in Lucina, celui de Rubens au musée d'Anvers, celui de Murillo au musée du Prado, le visage reste plein de douceur. L'artiste veut moins nous émouvoir par la souffrance du Christ que nous attendrir par sa profonde soumission à la volonté de son Père. Voici

comment saint François de Sales se représente le Christ sur la croix : « Il souffre extérieurement, dit-il, avec un grand silence; les yeux doux et bénins regardent parfois le ciel dans le sein de la miséricorde du Père. Sa bouche n'est ouverte que pour jeter des soupirs de douceur et de patience. » C'est le Christ des artistes du xvii^e siècle. Il y a dans cet austère christianisme quelque chose de la pensée de M. de Bérulle. Ce qui touche dans l'Évangile, ce sont moins les faits eux-mêmes que les « états intérieurs » du Christ auxquels chaque chrétien peut s'associer. Les artistes respiraient ce christianisme dans l'air. C'est la patience du Christ sur la croix qu'ils expriment et le halo lumineux qu'ils mettent autour de son front est comme l'émanation de sa charité.

Une seconde image, moins fréquente que la première, nous montre le Christ mort sur la croix. Sa tête s'incline sur sa poitrine, et parfois, comme dans le tableau de Vélasquez, la chevelure, entraînée par le mouvement de la tête, voile une partie du visage. Le centurion a déjà donné le coup de lance, car la plaie sanglante s'ouvre dans le côté. Sur ce Christ mort semble peser le poids des péchés du monde. Un symbole, le seul qui subsiste, rappelle au chrétien que Jésus, par son sacrifice, a racheté l'humanité : un crâne accompagné de quelques ossements se voit souvent au pied de la croix. C'est le crâne d'Adam, sur lequel a coulé le sang du Sauveur. On n'ignorait pas alors que la vieille tradition, chère au moyen âge, qui voulait que Jésus eût été crucifié à l'endroit même où Adam avait été enseveli, était contestée. Les érudits savaient que saint Jérôme avait placé à Hébron, et non sur le Calvaire, le lieu de la sépulture d'Adam; mais les critiques les plus sévères ne jugèrent pas qu'il fût nécessaire pour cela d'inviter les artistes à renoncer à leurs vieilles habitudes. Les fidèles comprendraient sans peine que le crâne du premier homme ne rappelait pas autre chose que le péché originel effacé par la Rédemption. Il n'est pas rare, dans nos Crucifixions françaises, de rencontrer près du crâne d'Adam le serpent tenant la pomme dans sa gueule. Parfois, la pierre angulaire, symbole du Christ, écrase le serpent.

Vivant ou mort, le Christ est quelquefois représenté sur la croix, la tête placée beaucoup plus bas que la traverse et les bras presque perpendiculaires. C'est ce qu'on a appelé « le

Christ janséniste », parce qu'on a cru y reconnaître le Christ « aux bras étroits » qui n'est pas mort pour tous les hommes. Il est à peine nécessaire de réfuter une fois de plus une erreur toute moderne. Les jansénistes n'avaient pas de Christ aux bras étroits dans leur monastère de Port Royal ; en revanche, on en voit dans les églises de Rome. Rubens, Van Dyck en peignirent plusieurs pour les églises des Flandres, Le Brun pour les églises de Paris, sans que leurs contemporains en aient jamais suspecté l'orthodoxie. Le Christ aux bras étroits est fort antérieur au jansénisme. C'est, comme nous l'avons montré ailleurs, une création des derniers siècles du moyen âge. Les artistes du *xvii^e* siècle continuèrent une tradition. Ils sentirent vivement ce qu'il y avait d'émouvant dans cette attitude douloureuse imaginée par les anciens maîtres.

IV

La Descente de croix garda longtemps des lignes simples. Pendant près de deux cents ans, les tableaux et les miniatures nous montrent deux échelles appliquées à la croix et sur ces échelles deux hommes soutenant le corps du Christ : la Vierge, les saintes Femmes et saint Jean assistent à la scène. Telle fut, au *xiv^e* siècle, la *Descente de croix* de Simone di Martini, au *xv^e* celle de Fouquet, au *xvi^e* celle de Sodoma. La composition était d'une parfaite clarté, mais dessinait sur le ciel une silhouette un peu grêle.

Au *xvi^e* siècle, on vit apparaître, à Rome, une *Descente de croix* d'une ampleur de conception, d'une beauté architecturale et d'une grandeur de style, dont il n'y avait pas d'exemple jusque là. C'est celle de Daniel de Volterre à la Trinité-des-Monts. L'œuvre a tant de caractère, qu'on l'a crue dessinée par Michel-Ange : elle n'est pas indigne de lui. Ce qui la caractérise, c'est le nombre des acteurs et l'art avec lequel ils sont disposés. Il y a maintenant quatre échelles, et cinq personnages, enveloppés de draperies que soulève le vent, guident ou soutiennent avec des gestes nobles le corps du Christ descendant avec lenteur. Il en est deux qui dominent la traverse de la croix et enlèvent à la ligne droite sa sécheresse. Au premier plan, la Vierge, évanouie entre les bras d'une sainte Femme, a les lignes grandioses d'une Ariane antique. Cette

scène funèbre garde le caractère héroïque des grandes œuvres de la Renaissance.

Elle avait de telles beautés qu'elle devint le modèle que les artistes eurent toujours devant les yeux. L'iconographie de la Descente de croix fut désormais fixée : on retrouvera sans cesse ces quatre échelles et ces cinq hommes robustes, dont deux dominent la croix.

La *Descente de croix* peinte par Baroque pour le Dôme de Pérouse en fut une des premières imitations en Italie. En France, vers 1593, un Flamand, Jean de Voltigeant, sentit si vivement la grandeur de l'original qu'il donna à un des hommes qui soutiennent le Christ la nudité antique. Rubens avait conservé dans sa mémoire les lignes du chef-d'œuvre qu'il avait admiré à Rome, car il s'en inspira dans sa fameuse *Descente de Croix* d'Anvers. La disposition générale du tableau est celle de la fresque : on retrouve les échelles, les cinq hommes dont deux sont au-dessus du bras de la croix. Mais il y a quelques belles nouveautés : le corps sacré du Christ, que personne n'osé toucher, sauf Marie-Madeleine qui s'empare des pieds, semble glisser sur un grand linceul blanc. L'œuvre a une unité parfaite, car tous les personnages participent au drame. Non seulement la Vierge n'est pas évanouie, mais elle veut, elle aussi, se rendre utile et elle tend les mains vers son fils. Jusque là, les artistes, fidèles au modèle, avaient représenté la Vierge sans connaissance ; dans le tableau de Rubens nous avons le spectacle, non de sa faiblesse, mais de sa grandeur d'âme. Nous reconnaissons là la pensée des théologiens du temps qui ne voulaient pas voir la Vierge évanouie sur le Calvaire. L'Église accepta donc la Descente de croix créée par Daniel de Volterre, mais elle y voulut une correction. Rubens fut un de ceux qui donnèrent l'exemple, et, désormais, les Descentes de croix, toutes plus ou moins inspirées du modèle italien, montrèrent la Vierge debout ou à genoux, souffrant ou priant, mais toujours magnanime.

Après le tableau de Rubens, il n'y en eut pas de plus célèbres que ceux de Le Brun et de Jouvenet. Le tableau de Le Brun peint pour Louis de Noailles, archevêque de Paris (1), reproduit fidèlement les grandes lignes du modèle italien. Mais

(1) Musée de Rennes.

Le Brun n'est pas un imitateur servile : un de ses personnages, courbé sur l'échelle, soutient de ses épaules le corps du Christ, et sa Vierge, au lieu d'être évanouie, est debout. Jouvenet, dans le tableau du Louvre, resta fidèle à l'iconographie consacrée. Il emprunta à Le Brun le personnage qui soutient le corps du Christ de ses épaules. Sa Vierge, comme celle de Rubens et comme celle de Le Brun, reste forte dans la douleur : à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et du sacrifice, elle contemple son fils.

Ces belles Descentes de croix parurent si parfaites qu'en France on se contenta désormais de les imiter ou de les copier. Gabriel Revel reproduisit à Dijon le tableau de Le Brun. A Toul, François Mansuy copia le tableau de Jouvenet pour l'église Saint-Gengoult. A Bellegarde (Loiret), on retrouve une imitation du tableau de Le Brun.

V

Après la Descente de Croix, la Vierge devient le personnage principal du drame du Calvaire. Les mystiques du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle, qui ajoutent des traits nouveaux aux méditations passionnées des mystiques du moyen âge, nous la représentent s'emparant du cadavre de son fils. Ce fut elle, nous dit Jean de Carthagène, qui lui ferma les yeux ; ce fut elle qui lui enleva la couronne d'épines. Elle craignait tant, en la détachant de son front, d'agrandir ses plaies, qu'elle se blessa les doigts et que son sang se mêla à celui de son fils. Ainsi se réalisa la parole du prophète Osée : *Sanguis sanguinem tetigit*. S'apercevant que plusieurs épines brisées étaient restées enfoncées dans la tête du Sauveur, elle s'efforça de les enlever, mais elle dut bientôt y renoncer.

Rubens avait-il lu les homélies de Jean de Carthagène ? Avait-il lu Mallonius qui en reproduit les principaux passages ? Ou obéissait-il simplement aux désirs d'une personne pieuse familière avec ces livres ? Ce qui est certain, c'est qu'il a représenté la Vierge fermant les yeux de son fils après la Descente de croix. Dans un autre tableau, il l'a montrée détachant avec précaution les épines qui sont restées enfoncées dans le front du Christ. La littérature ascétique eut donc au ^{xvii}^e siècle comme au moyen âge une influence directe sur l'art.

Après avoir fermé les yeux du Christ, dit Jean de Carthagène, et enlevé sa couronne d'épines, elle le reçut sur son sein. Longtemps, on le sait, Marie porta son fils étendu sur ses genoux : c'est le groupe cent fois reproduit par les artistes de la fin du moyen âge. L'Italie y demeurait encore fidèle dans les dernières années du *xv^e* siècle, comme le prouve la *Pietà* de Michel-Ange à Saint-Pierre de Rome. Il y avait là plus qu'une idée plastique, il y avait une idée mystique : la Vierge portait le Christ mort sur ses genoux comme elle l'avait porté jadis aux jours de son enfance.

Les artistes raffinés de la Renaissance trouvèrent bientôt qu'il était difficile d'unir aussi étroitement la mort et la vie. Ils cherchèrent des lignes, moins émouvantes peut-être, mais plus harmonieuses. Ils ne mirent plus le Christ sur les genoux de sa mère ; ils l'étendirent sur le sol, le haut du corps appuyé contre elle. L'influence du Corrège semble avoir été encore ici décisive. Dans un tableau qu'il peignit vers 1522, et qui est aujourd'hui au musée de Parme, la *Pietà* apparaît sous cet aspect nouveau. Le Christ, couché sur le linceul, est seulement appuyé contre la Vierge assise. Mais elle ne le contemple plus : vaincue enfin par la douleur, elle se laisse aller sans force dans les bras de saint Jean. Corrège ne découvrit les belles lignes de cette *Pietà* nouvelle que dans les dernières années de sa vie ; jeune, il était resté fidèle à la tradition et avait peint la Vierge portant son fils mort sur ses genoux.

L'œuvre si originale du Corrège resta longtemps sans effet. Vers le milieu du *xvi^e* siècle, Vasari reproduisait encore la vieille *Pietà* du moyen âge. Assez longtemps après lui, Lomazzo y restait toujours fidèle. C'est Annibal Carrache qui, sentant vivement la beauté de l'œuvre du Corrège, l'adopta et la consacra. Il a peint plusieurs fois la Vierge soutenant le Christ mort, et chaque fois il a introduit quelque nouveauté dans la composition, mais en respectant toujours la pensée du Corrège. Le Christ n'est plus porté par la Vierge assise : étendu sur le sol, il appuie seulement sa tête sur les genoux de sa mère. Parfois, la Vierge lève au ciel ses yeux pleins de larmes, et le geste de sa main semble dire : « Voilà ce que les hommes ont fait de lui. » Tel est le tableau du musée du Louvre qui fut peint à Rome pour l'église San Francesco a Ripa. On regrette que deux petits anges contemplant les plaies du Christ,

enlèvent à cette belle œuvre quelque chose de sa gravité.

Parfois, la Vierge, succombant à sa douleur, s'évanouit, soutenue par les saintes Femmes ou par les anges. Tel est le beau tableau du musée de Parme, où elle paraît aussi morte que son fils. Les artistes furent subjugués par les lignes vraiment magnifiques de la Vierge pâmée, par le corps souple du Christ, par sa belle tête pâle reposant sur les genoux de sa mère. Dès lors, la forme de la Pietà fut fixée. En Italie, le Christ ne sera plus porté entre les bras et sur le sein de sa mère : étendu sur le sol, et parfois presque assis, il appuiera sa tête sur les genoux de la Vierge. Les détails pourront varier, mais le thème ne changera plus. On le rencontre chez les peintres aussi bien que chez les sculpteurs. Le voici, à Rome, dans un tableau de Giuseppe Chiari, à l'Académie de Saint-Luc, et le voici dans un bas-relief anonyme de Sainte-Croix de Jérusalem. C'est lui qu'on voit à la façade de Santa Maria della Pietà près de la colonne Antonine.

La France le reçut dès les premières années du xvii^e siècle, car Simon Vouet nous l'apporta. Les créations de Carrache, d'ailleurs, multipliées par la gravure, étaient connues de tous les artistes. A Rome, les peintres français copiaient ses originaux. C'est ainsi que notre antique groupe de la Vierge de pitié, que le xvi^e siècle reproduisait encore, fut remplacé au xvii^e siècle par un groupe nouveau. Il est curieux de voir dans une des chapelles de Saint-Pierre de Montluçon (Allier), à côté d'une Vierge en pierre de 1500, portant son fils mort sur ses genoux, une Vierge en bois du xvii^e siècle soutenant la tête du Christ et le haut de son corps à la manière italienne. Ce n'était donc pas seulement Mignard et Le Brun dans leurs tableaux, ou Coustou dans son fameux groupe du *Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame de Paris, qui avaient adopté le modèle nouveau, c'étaient les modestes artistes des petites villes.

On ne sera pas surpris de voir Rubens et Van Dyck, tout pénétrés d'influences italiennes, se conformer à un thème désormais consacré. On ne s'étonnera pas davantage, après ce que nous avons dit des emprunts faits par l'Espagne à l'iconographie romaine, de voir les Espagnols aussi dociles que les Français ou les Flamands. La Vierge de pitié de Murillo au musée de Séville pourrait avoir été conçue par un artiste

italien ; il n'y manque même pas les petits anges contemplant les plaies du Christ des tableaux du Carrache. On retrouvera les anges dans la Pietà sculptée de la Roldana qu'un Domenico Guidi n'eût guère imaginée autrement.

VI

L'ensevelissement du Christ présente parfois un aspect singulier. On peut voir au Louvre un petit tableau de Simon Vouet où le Christ est porté au tombeau par deux anges. Voilà, certes, une étrange nouveauté ; mais il est à peine nécessaire de dire que ce n'est pas à Simon Vouet qu'il en faut faire honneur. Avant lui, Marco de Sienne avait remis le corps de Jésus-Christ aux mains de trois anges ; Taddeo Zuccaro l'avait représenté entouré de cinq anges sans ailes, dont trois portent des torches. Ce ne sont donc plus les hommes, ce sont les esprits du ciel qui forment le cortège du fils de Dieu. Parfois, les anges soutiennent le Christ assis au bord du sarcophage et le contemplent une dernière fois ; parfois, ils pleurent autour de son corps étendu sur le sol. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette scène, c'est que ni la Vierge, ni les saintes Femmes, ni Joseph d'Arimathie n'y figurent d'ordinaire : Jésus n'a près de lui que les anges. Il semble que le ciel puisse seul pleurer dignement la mort du Fils de Dieu.

Est-ce la pensée d'un mystique réalisée ou une pieuse vision née dans le cloître ? Je le crus d'abord, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce thème nouveau était né d'une antique image transformée. J'ai dit ailleurs ce qu'était le « Christ de saint Grégoire », cette icône orientale devant laquelle on gagnait d'énormes indulgences pour les défunts (1). Elle représentait le Christ mort debout dans son tombeau ; souvent, deux anges, placés à sa droite et à sa gauche, semblaient le soutenir. Au temps des grandes controverses religieuses, quand les indulgences furent attaquées par le protestantisme, cette image, longtemps célèbre, perdit de son crédit. L'Église ne la propagea plus. Bientôt on cessa d'en comprendre le sens, et on oublia que c'était une vision du pape saint Grégoire. Les artistes, qui continuaient à la représenter sans mieux en pénétrer la signi-

(1) *L'art religieux de la fin du moyen âge*, 3^e édition, p. 98 et suiv.

fication véritable que le reste des fidèles, en modifièrent l'aspect; ils montrèrent le Christ, non pas debout dans le sarcophage, comme le voulait la tradition, mais assis sur le bord et soutenu par deux anges. De là à imaginer que le Christ mort avait été entouré par les anges, pleuré par eux, mis au tombeau par eux, il n'y avait pas loin. C'est ce que l'art, en effet, ne tarda pas à représenter, pendant que la vieille image de saint Grégoire achevait de disparaître. Le thème nouveau devint si populaire que, pendant la Semaine sainte, les sépulcres montraient parfois aux fidèles le Christ mort au milieu des anges.

Ces représentations, d'ailleurs, qui éloignaient du Christ tous ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie, qui substituaient les anges aux hommes, — ces hommes pour lesquels il avait voulu mourir, — ces images, nées de la fantaisie, déplaisaient à certains juges sévères. Le cardinal Frédéric Borromée écrivait, dans son *De pictura sacra*, que Jésus descendu de la croix ne devait pas reposer entre les bras des anges, mais entre les bras de sa mère et de Joseph d'Arimathie, — sentiment que ne partageaient pas tous les écrivains ascétiques, car Mallonius trouve touchant de voir les anges pleurer sur les plaies du Christ. C'est pourquoi les artistes continuèrent à représenter un sujet que la piété populaire avait adopté. Le Brun le peignit en France aussi bien qu'Alonso Cano en Espagne. Dans le tableau de Le Brun, comme dans celui de Cano, le Christ est seul avec l'ange qui le soutient et qui semble l'offrir à l'adoration des chrétiens. Image émouvante qui ressemble à une vision et qui dérive, en effet, de la vision de saint Grégoire.

VII

La Passion terminée, c'est à la Vierge que revient la pensée chrétienne. En ces tristes jours, où les apôtres eux-mêmes ne croyaient plus, elle était à elle seule l'Eglise, elle portait toute la foi, mais aussi toute la douleur de l'Eglise dans son cœur. Les artistes de la fin du moyen âge, nous l'avons dit ailleurs, la représentèrent assise avec sept épées enfoncées dans la poitrine. Cette figure d'un réalisme violent ne disparut pas entièrement au *xvii^e* siècle, puisqu'on en trouve encore des exemples en Italie et en Espagne; mais la piété s'attacha à des images plus discrètes. Dès le *xvi^e* siècle, on avait vu apparaître

une Vierge isolée qui souffrait en silence. La Vierge de Germain Pilon, assise, la tête à moitié cachée sous le voile, les mains longues et fines croisées sur la poitrine, semble une statue de la douleur (1). Michel Bourdin l'imita, en 1623, à la cathédrale d'Orléans, mais, pour faire comprendre qu'elle pleurait sur la Passion de son fils qui venait de s'achever, il plaça près d'elle deux anges portant la croix et la colonne de la flagellation. Les peintres de l'école de Bologne, Tiarini, Élisabeth Sirani, représentèrent plusieurs fois cette douleur de la Vierge contemplant les instruments de la Passion. Le motif se retrouve en Flandre; mais c'est l'Espagne qui lui donna sa forme la plus haute. La Vierge de Pedro de Mena, à San Pablo de Malaga, les bras ouverts, les yeux au ciel, est à genoux au pied de la croix, où le linceul est resté attaché. Elle a atteint les limites de la jeunesse, mais elle a gardé une beauté que la douleur n'a pu détruire.

Souvent l'art a fait disparaître tous les signes extérieurs de la Passion, pour ne montrer que la Vierge, debout ou agenouillée, renouvelant cette sanglante passion dans son cœur. L'Espagne a donné à cette figure un caractère profondément émouvant. On l'appelle la *Soledad*, la Vierge de la solitude, la Vierge abandonnée de tous, seule avec sa douleur. Telle est la belle *Soledad* en bois peint de Santa Anna de Grenade, qui est peut-être d'Alonso Cano, et telle est l'admirable *Soledad* de Hernandez à la chapelle de la Cruz à Valladolid. On sent, comme disent les mystiques d'alors, qu'elle a eu l'âme blessée et qu'elle mourra de sa blessure. L'Espagne n'a pas été seule à représenter cette Vierge solitaire : Guerschin, lui aussi, l'avait montrée, les mains jointes, des larmes dans les yeux. En France, Frère Luc l'avait peinte sous le même aspect. Mais nulle part, elle n'eut la profondeur de sentiment que l'art espagnol sut exprimer. Une merveilleuse polychromie donne à ces statues au visage pâle, aux yeux cernés d'ombres bleuâtres, une émouvante beauté. Des larmes de cristal incrustées sur les joues, non seulement ne choquent pas, mais ajoutent au pathétique de l'expression. Jamais on n'exprima mieux la douleur silencieuse de la Vierge repassant dans son esprit les souffrances de son fils.

(1) La terre cuite de Germain Pilon, qui est au Louvre, est très supérieure à la statue de marbre de l'église Saint-Paul Saint-Louis, qui a été retouchée.

VIII

La Résurrection apparaît au xvii^e siècle sous deux aspects différents : tantôt le Christ sort du tombeau ouvert, et tantôt il sort du tombeau fermé.

Pendant des siècles, Jésus sortit du tombeau ouvert. A la fin du moyen âge, en France et dans les pays du Nord, on le voit enjambant, avec une sorte de simplicité familière, le sarcophage dont un ange a enlevé le couvercle. En Italie, il plane au-dessus du tombeau ouvert.

Après le Concile de Trente, l'Église, qui pendant quatre cents ans avait contemplé l'œuvre des artistes avec les yeux du peuple, s'aperçut tout à coup que l'art propageait une erreur. « C'est une faute grave des peintres, dit Molanus, dans son *Traité des saintes images*, de représenter Jésus-Christ sortant du sépulcre ouvert. » Les hommes d'Église qui ont écrit sur l'art chrétien, le cardinal Frédéric Borromée en Italie, Ayala en Espagne, parlent comme Molanus. Les théologiens jugeaient que le problème méritait leur attention et le P. Coton intitula un des chapitres de son *Institution catholique* : « Que notre Seigneur sortit du sépulcre fermé quand il ressuscita. » Sandinus rappela que le tombeau n'était pas seulement fermé, mais scellé, lorsque le Christ en sortit.

La doctrine était formelle. Les peintres allaient-ils renoncer tout à coup à leurs traditions séculaires ? C'était beaucoup leur demander. On ne pouvait guère imaginer qu'un homme comme Tintoret, peignant après le Concile de Trente, pût changer toutes ses habitudes. Dans son tableau du Palais des Doges, Jésus s'élance du tombeau ouvert, l'étendard à la main, avec l'enthousiasme de la victoire. Tintoret vivait à la limite des deux âges ; mais ses successeurs ne se conformèrent pas mieux que lui aux désirs de l'Église. En plein xvii^e siècle, les artistes continuèrent à représenter le sépulcre ouvert. Carlo Maratta, Lazzaro Baldi, ne semblent pas avoir connu d'autres traditions que celles du moyen âge. Dans la cathédrale d'Anvers, près de l'épita phe de Moretus et de Martine Plantin, Rubens peignit Jésus sortant du tombeau ouvert. Le Brun, dans l'ex-voto du musée de Lyon, où il a

agenouillé Louis XIV, représenta les anges soulevant le couvercle du sépulcre et Jésus ressuscitant.

Il y eut cependant des artistes qui se montrèrent respectueux de la pensée des théologiens. On rencontre quelquefois le Christ, la croix de résurrection à la main, s'élevant au-dessus d'un tombeau fermé. Les Carrache donnèrent l'exemple. Annibal peignit à Bologne une Résurrection fort admirée de Bellori, où non seulement le tombeau était fermé, mais où il était scellé; bien mieux, un soldat était couché sur le couvercle. Il faisait donc parfaitement comprendre que le Christ avait revêtu alors un corps glorieux, échappant aux lois de la matière. Il avait traversé la pierre du tombeau, comme il traversa plus tard la porte fermée du Cénacle pour se montrer aux apôtres. Augustin Carrache représenta, comme Annibal, le Christ sortant du sépulcre clos. On trouve en France et en Flandre, comme en Italie, plus d'un exemple de cette bonne volonté des artistes. Philippe de Champagne, Claude Mellan, Sadler, Martin de Vos nous montrent le tombeau fermé, mais on est surpris de voir le même Martin de Vos, dans une autre Résurrection, représenter le tombeau ouvert. La tradition l'emportait donc souvent sur l'esprit de réforme, et nous sentons une fois de plus que l'Église, après le Concile de Trente, n'imposa jamais, dans ces représentations de l'Évangile, une discipline rigoureuse aux artistes.

IX

Parmi les scènes qui suivent la Passion, l'Apparition à Marie-Madeleine mérite de nous retenir un instant. On connaît le tableau de Lesueur qui est au Louvre. Au moment où Jésus prononce le *Noli me tangere*, il touche au front la sainte agenouillée à ses pieds. Ce geste un peu singulier du Christ n'est pas une fantaisie de l'artiste, car on le trouve tout semblable dans un tableau de La Hyre, au musée de Grenoble, et dans un tableau de Le Brun; une toile de l'église de Saint Maximin en Provence nous le montre également. Il y avait donc, en France, une tradition. Elle ne remontait pas plus haut que le xvi^e siècle, car notre art du moyen âge ne la connaissait pas. Elle ne fut pas tout à fait étrangère à l'Italie, qui ne nous en offre d'ailleurs qu'un petit nombre d'exemples.

Que signifie ce geste du Christ qui semble presque contraire au récit évangélique ? Il s'explique par une particularité des reliques de Marie-Madeleine, conservées en Provence dans l'église de Saint-Maximin. Le crâne de la sainte gardait sur le front un reste de peau et les religieux montraient aux pèlerins sur cette peau parcheminée l'empreinte de deux des doigts du Christ. C'était après sa résurrection, disaient-ils, qu'il avait touché Madeleine au front en l'éloignant doucement de lui.

La légende ne paraît pas très ancienne et elle semble avoir été propagée au *xvi^e* siècle par un livre dominicain, l'*Aurea rosa*, écrit après 1497. Nous y apprenons que la Sainte, apparaissant à Charles II d'Anjou, lui révéla elle-même que le Christ ressuscité l'avait marquée au front. Les nombreux pèlerins, qui, après avoir gravi la montagne de la Sainte-Baume, redescendaient à Saint-Maximin pour vénérer les reliques de Marie-Madeleine, répandirent la légende. Elle dut être fort connue en France, puisque l'art l'accueillit. Elle le fut aussi à l'étranger. Une estampe de Lucas de Leyde nous en offre un des plus anciens exemples. L'Espagne ne l'ignore pas non plus, comme le prouve un tableau d'Alonso Cano au musée de Buda-Pest.

La légende de Saint-Maximin ne réussit pas d'ailleurs à faire oublier la tradition du passé et les artistes de tous les pays continuèrent à représenter la Madeleine tendant les bras vers le Christ qui se détourne d'elle en lui montrant le ciel.

Cette étude sur l'iconographie de l'Évangile nous prouve qu'un art plus conforme à la pensée de l'Église naquit en Italie après le Concile de Trente et qu'il se répandit dans toute l'Europe catholique ; mais elle nous prouve aussi que cet art nouveau ne fit jamais disparaître complètement l'ancien.

ÉMILE MÂLE.

MON GRAND PÈRE

Ce n'est pas sans émotion que j'entreprends de tracer le portrait de mon grand père, Léon Nikolaïevitch Tolstoï, qui ne cesse de passionner nos contemporains. Tout ce qui a été dit et écrit par les maîtres de la critique, ainsi que par ses disciples, ne me permet pas de toucher aux grandes lignes de sa figure; aussi, me bornerai-je à évoquer Léon Tolstoï sous un jour familial et intime, à l'aide de mes souvenirs et de ceux de mes proches. Toutefois, je ne pourrai me dispenser de toucher à quelques traits de sa vie sociale et publique, ainsi qu'à ses conceptions pédagogiques, afin de mettre en relief les deux principes essentiels dont son âme était imbuë : la recherche de la vérité et l'amour du prochain.

C'est à l'âge de cinq ans que je rapporte mes premiers souvenirs de mon grand père, qui avait en ce temps-là soixante-dix-sept ans. J'habitais à cette époque avec ma famille notre propriété de Tchélirovka, achetée par mon père peu après son mariage et située à trente kilomètres de Yasnaya Poliana. Ainsi, étant proches voisins, nous allions chaque été passer quelques mois chez mes grands parents.

Yasnaya Poliana, qui veut dire en russe clairière claire, patrimoine des princes Wolkonsky, légué à mon grand père par sa mère née Wolkonsky, se trouve à quinze kilomètres de la ville de Toula dans une jolie localité couverte de collines, traversée de l'est à l'ouest par de grandes forêts appartenant à l'État « Zasséka ».

Cette petite propriété perdue au centre de la Russie, où mon grand père passa la plus grande partie de sa vie, allait lui devoir une renommée mondiale. Des milliers de pèlerins,

venus non seulement de la Russie, mais de tous les coins de la terre, affluaient en masse pour voir et entendre l'homme qui, par sa parole et par l'exemple de sa vie, se rendit maître de tant de cœurs et d'esprits.

La maison était spacieuse et confortable, mais dépourvue de tout luxe. Les seules pièces du mobilier qui attiraient l'attention, étaient une grande bibliothèque contenant des milliers de volumes et deux beaux pianos à queue. Des portraits d'ancêtres peints à l'huile ornaient les murs.

Un grand parc, avec des étangs et des allées séculaires, entourait l'habitation. Deux tourelles de briques peintes en blanc, à l'extrémité d'une allée de bouleaux menant à la maison, forment l'entrée de la propriété. Du temps où la propriété était habitée par mon bisaïeul Wolkonsky, cette entrée était gardée par une sentinelle faisant les cent pas devant les tourelles. On reconnaîtra aisément mon aïeul immortalisé dans *Guerre et Paix*, en la personne du vieux prince Bolkonsky, ainsi que Yasnaya Poliana décrite sous le nom de « Lyssia Gory ». Le vieux parc se prolonge par des jardins fruitiers plantés d'après les indications de mon grand père. Toute la propriété, située sur un coteau et encadrée d'une verdure épaisse et vive, offre un coup d'œil pittoresque et gai.

Je garde un souvenir délicieux des jours passés à Yasnaya Poliana. La vie y commençait de bonne heure. Levés à l'aube, nous courions à toutes jambes, avant d'avoir pris le café, à travers le parc vers la petite rivière Voronka, ou bien vers l'un des étangs, prendre un bain. Mon grand père nous rejoignait quelquefois, quand il n'était pas occupé. Nous accueillions ses apparitions avec une joie d'autant plus vive qu'elles étaient rares, car c'était surtout le matin qu'il travaillait. Sa bonté et sa grâce séduisaient nos âmes puériles et chacun de nous aurait sacrifié n'importe quel plaisir enfantin à la joie profonde de passer quelques moments d'intimité avec ce vieillard, qui savait si bien nous comprendre.

Léon Tolstoï, dans mes souvenirs d'enfant, m'apparaît de haute taille, voûté par l'âge, le visage sévère, encadré d'une barbe blanche; des broussailles épaisses de sourcils; un large front, que traverse l'arc d'une double ride; des yeux bleus-gris, profondément enfoncés dans les orbites. Son regard surtout

attirait l'attention : clair et perçant, il semblait pénétrer et lire au fond de l'âme humaine; il aurait été impossible de mentir ou de lui cacher quelque chose. Parfois ce visage austère s'illuminait d'un sourire si rayonnant, si tendre et si doux, que nul ne pouvait résister au charme de bonté qui émanait de lui en ces instants.

Tolstoï, parlant du sourire, dit : « Quand le sourire enlaidit le visage, c'est que le visage est laid. Quand il ne le change pas, c'est qu'il est ordinaire. Quand le sourire embellit le visage, il rayonne d'une beauté intérieure. » Cette réflexion s'applique merveilleusement à Tolstoï lui-même.

Son costume ne variait jamais. Une blouse de toile blanche en été, de laine grise en hiver, ceinte d'une ceinture dans laquelle il avait l'habitude de passer ses mains, de grandes bottes de paysan, c'est ainsi qu'il s'habillait les dernières années de sa vie.

L'extrême simplicité de sa mise lui a valu quelques mésaventures dont voici la plus amusante. Ce jour-là, sa promenade l'avait amené à la station du chemin de fer Zasséka, située à trois kilomètres de Yasnaya Poliana. Un train venait de stopper. Une dame penchée à la portière aperçut mon grand père et, le prenant pour un paysan, lui tendit une théière, et le pria de lui apporter de l'eau chaude. Mon grand père s'en fut exécuter l'ordre et reçut en récompense une pièce de cinq kopecks. Comme il allait s'éloigner, il fut reconnu par les voisins de la dame, qui, désolée, se confondit en excuses et le supplia de lui rendre la pièce malencontreuse. Mon grand père, très amusé de la méprise, se refusa à la lui rendre, estimant qu'il l'avait bien gagnée, et plus tard il se plaisait à raconter cette aventure, se vantant d'être encore bon à gagner sa vie.

Cette apparence rustique ne pouvait néanmoins cacher l'homme de haute société qu'il était et qu'il n'a jamais cessé d'être, chaque geste le trahissait; très soigné de sa personne, la barbe bien peignée, il avait plutôt l'air d'un gentilhomme jouant à la simplicité, que celui d'un paysan. Il possédait la culture la plus raffinée, parlait plusieurs langues étrangères, et le français à la perfection. Il s'exprimait en cette langue avec l'élégance et la grâce propres au XVIII^e siècle. Ses lettres en français peuvent être considérées comme des modèles de

ce style si délicat et si gracieux, dont notre époque a perdu le secret.

LA JOURNÉE A YASNAYA POLIANA

Ce qui caractérisait la vie à Yasnaya, c'était l'absolue liberté qui y régnait : chacun s'y arrangeait à sa guise. Après le bain matinal, on prenait le café. Tolstoï, qui, d'habitude, ne mangeait que du porridge, s'avisait parfois de préparer lui-même le café ; il y apportait le même zèle qu'à toutes ses actions grandes ou petites. Un jour, un visiteur intrigué voulut goûter à ce café : le malheureux n'eut pas le courage d'achever sa tasse : ce n'était que de la chicorée pure...

Le reste du temps jusqu'au déjeuner passait vite. Nous, les enfants, jouions dans le parc et faisons de la gymnastique sur divers appareils construits devant la maison, d'après les indications de mon grand père. Tolstoï, très vigoureux dans sa jeunesse, avait gardé le goût de ces exercices ; il assistait souvent à nos prouesses et nous y encourageait. Malgré ses penchants ascétiques, il ne se défit jamais de l'inclination qu'il avait pour toutes les manifestations de la force et de l'adresse physiques. Je me souviens qu'un jour, ayant appris qu'une horde de bohémiens venait de camper aux environs de Yasnaya, nous allâmes en bande visiter leur camp. Le chef de la tribu rassembla ses hommes et les fit chanter en notre honneur. Soudain, une jeune femme tzigane, pénétrant dans le cercle formé par les chanteurs, se mit à danser avec l'adresse et la fougue propres à ce peuple. Je ne puis oublier le plaisir que causa à mon grand père le spectacle de cette danse sauvage et entraînante ; son être entier vibrait au rythme de la chanson, et peu s'en fallut qu'il cédât au désir instinctif de se joindre à la danse.

A Yasnaya, il n'y avait pas d'heure fixe pour le déjeuner. Vers midi, le vieux serviteur Ilya Wassilyévitch déposait les plats sur la table : chacun venait et se servait soi-même, quand bon lui semblait. Ce système était tout à fait de notre goût. Cela nous changeait de l'habituelle régularité de notre train de vie.

Après le déjeuner, mon grand père se retirait dans son cabinet de travail, où il faisait une petite sieste, avant la pro-

menade quotidienne. Ces promenades à Yasnaya avaient un charme tout particulier. La campagne boisée et pittoresque offrait des coins et des recoins qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Mon grand père, qui adorait la vie au grand air, montait souvent à cheval et partait à la découverte d'endroits inexplorés. Ce lui était un plaisir véritable de nous y mener le lendemain et d'attirer notre attention sur les effets pittoresques qui avaient frappé son œil observateur et artiste, un bouquet d'arbres sur la cime d'une colline, un ruisseau qui sourdait au fond d'un ravin : il faisait ainsi ressortir à nos yeux des détails qui auraient pour nous passé inaperçus.

Je ne puis oublier le jour où mon grand père me fit faire avec lui une longue promenade à cheval. Il me fit asseoir devant lui sur la selle; l'arçon du devant me gênait terriblement; j'étais tout endolori, mais pour rien au monde je n'aurais avoué mon supplice, tant j'étais fier et heureux de monter avec lui. En route, nous étions souvent arrêtés par des paysans de rencontre; mon grand père se plaisait à leur poser des questions sur leur vie et entraînait dans tous les détails de leurs misères. Les paysans ne se gênaient guère pour lui répondre en toute franchise et lui parlaient non pas comme au châtelain condescendant à leurs peines, mais comme à un proche chez qui ils sentaient instinctivement l'intérêt sincère et la compréhension de leurs besoins.

Rentrés de la promenade, on se préparait pour le dîner, servi d'habitude vers les six heures et demie, sept heures. C'était l'heure où tous les habitants de Yasnaya se trouvaient réunis. La place d'honneur était occupée par ma grand mère, qui avait mon grand père à sa droite et ma mère à sa gauche, quand elle était présente. Ensuite venaient les visiteurs, les oncles et les tantes, le bout de la table étant réservé aux enfants avec leurs gouvernantes. Les conversations des grandes personnes m'échappaient, mais je voyais bien que, les jours où mon grand père était de bonne humeur et en verve, il n'y avait pas de causeur plus brillant. Il contait ses impressions de la journée et savait donner aux moindres choses un singulier relief.

Tolstoï, pour mettre sa pratique en accord avec ses théories, avait adopté le régime végétarien; quelques membres de sa famille suivirent son exemple. Un jour, toute la famille était à

Moscou, et mon grand père était resté seul à Yasnaya Poliana en compagnie de ses deux filles Marie et Alexandra. Il advint que ma grand tante Kousminskaya, sœur de ma grand mère, annonça sa visite par télégramme ; mes tantes vinrent trouver mon grand père, lui demandant conseil, quant à ce qu'on lui donnerait à manger, car elle aimait la viande et s'en passait difficilement. On décida de lui servir du poulet, mais mes tantes ne voulurent pas se charger de tuer le volatile. « Ne vous inquiétez pas, leur dit mon grand père, tout sera fait pour le mieux. » Quelle fut la consternation de Tatiana Andréievna, quand, entrant dans la salle à manger, elle aperçut un poulet bien vivant, attaché par la patte à sa chaise, et se débattant furieusement ! Un gros couteau de cuisine était placé à côté. « Si vous voulez manger de la viande, vous n'avez qu'à vous servir, ma chère », fit mon grand père avec son plus charmant sourire. Ma tante, la première, rit beaucoup de cette plaisanterie et se contenta des légumes et des fruits de ses hôtes.

La soirée se passait dans l'intimité. Mon grand père jouait parfois aux échecs, d'autres fois au whist : il jouait mal et perdait le plus souvent. Il n'y avait presque pas de soirée où l'on ne fit de la musique. Des musiciens tels que Goldenweiser, Igoumnoff, étaient les hôtes assidus de Yasnaya. Tolstoï, malgré sa critique de l'art où il lui arrivait de nier la valeur de maîtres tels que Beethoven, Wagner, Tchaïkovsky, était extraordinairement sensible à la musique. Immobile dans son fauteuil, les yeux fermés, il écoutait de tout son être. L'expression de son visage, en ces moments, traduisait, si j'ose dire, une sorte d'épouvante mystique : la tension était si forte que, ne pouvant la supporter, il avait peine à retenir ses larmes.

Voici ce que Tchaïkovsky note dans son journal, à l'occasion d'une soirée musicale organisée en l'honneur de Tolstoï : « Jamais de la vie je ne fus aussi heureux et flatté dans mon amour-propre de compositeur, que le jour où Léon Tolstoï, assis à mes côtés au Conservatoire de Moscou, fondit en larmes en écoutant l'andante de mon quatuor. » Telles étaient la compréhension musicale et l'exceptionnelle sensibilité de Tolstoï, qu'elles agissaient sur les musiciens, et qu'ils se surpassaient en sa présence.

LA SENSIBILITÉ DE TOLSTOÏ

Ce n'était pas seulement la musique, qui faisait vibrer tout l'être de Tolstoï : les moindres faits éveillaient sa sensibilité et la remuaient fortement. Je me souviens qu'une fois, à table, mon frère, qui avait huit ans à cette époque, adressa à mon grand père une question sans importance. Surprises, les autres personnes se turent : il régnait un silence gênant. Confus, l'enfant rougit, fondit en larmes et voulut se sauver. Mon grand père rougit à son tour comme un enfant et, d'une voix vibrante d'émotion, il exprima à ma mère combien il était heureux de trouver chez son petit-fils une nature sensitive.

Une autre fois, rentré de la promenade, il nous conta les malheurs d'un paysan qui, à la suite d'une épidémie, avait perdu tous les siens. Il ressentait la douleur du malheureux comme si c'était la sienne et ne pouvait retenir les larmes qui lui venaient aux yeux. Parfois il nous faisait la lecture. Rencontrait-il un passage amusant, il éclatait d'un rire si gai et si entraînant, qu'on ne pouvait résister et garder son sérieux. Lui riait aux larmes et, ne pouvant continuer la lecture, c'était avec un geste désespéré qu'il passait le livre à son voisin.

Je suppose que cette faculté de tout ressentir avec cette acuité et cette intensité a contribué à faire de Tolstoï le grand artiste, qui, d'un trait, faisait naître des personnages d'une réalité saisissante.

Sa nature spontanée et droite attirait et captivait tous ceux qui l'entouraient, tous ceux qui avaient affaire à lui. Mais parfois, quand il était abattu, déprimé et contrarié, son cœur se fermait : il devenait morose, hostile et dur et tout le monde se sentait oppressé. A ces moments-là, il ne tolérait aucune contradiction.

Un soir, on lisait à haute voix un article, dont l'auteur critiquait la conception fondamentale de sa doctrine de la non-résistance au mal. Mon grand père entra au salon et écouta. A mesure que la lecture avançait, son visage changeait. Soudain, interrompant la lecture et s'adressant à nous, il parla avec âpreté, dénigrant l'auteur et tout ce qu'il écrivait. Ma mère, présente en ce moment, intervint et dit : « Jésus-Christ lui-même chassa les vendeurs du Temple, qu'ils profanaient ;

comment pouvez-vous soutenir qu'on ne doit pas résister au mal? » Tolstoï s'arrêta et, la regardant fixement, lui lança : « Oui, on prétend que Christ a fait ainsi; mais tu sais bien que l'Évangile n'est pas une autorité pour moi. » Cette soirée nous laissa une impression pénible : nous n'étions pas habitués à voir mon grand père dans une colère si vive et si brutale.

LES THÉORIES ET LA RÉALITÉ

La nature de Tolstoï était si complexe, que les contradictions les plus imprévues en jaillissaient. Il se créait un monde d'illusions, à travers lequel les choses lui apparaissaient souvent telles qu'il aurait aimé les voir et non telles qu'elles étaient en réalité.

A l'époque où il passait alternativement de la croyance au doute et à la négation, il arriva à la conception d'un Dieu impersonnel et abstrait : l'« idée du bien et de l'amour absolus ». Pourtant, lors d'une visite de son ami de vieille date, N. N. Strakhoff, publiciste et philosophe, il lui demanda à brûle-pourpoint : « Et vous, Nicolas Nicolaiévitch, quel Dieu priez-vous ? » Strakhoff lui répondit qu'il ne pouvait faire autrement que de prier un Dieu personnel ; Tolstoï sourit, de ce sourire attrayant qui lui gagnait tous les cœurs, et se penchant vers Strakhoff, il murmura : « Et moi aussi, entendez-vous, moi aussi. »

Ma mère m'a conté un fait, qui confirme d'une manière éclatante la puissance d'illusion de Tolstoï. Lors d'un séjour d'Alexandra Andréievna Tolstoï à Yasnaya Poliana, mon grand père l'invita à prendre connaissance d'un recueil de sa correspondance avec un pasteur américain. « Nous ne nous sommes jamais vus, dit-il, mais, chose étrange, nous sommes en parfaite entente sur les problèmes de la religion et sur les devoirs de l'homme : nos jugements s'accordent sur tous ces points, comme si nous avions toujours vécu ensemble. » Ma grand tante prit le livre et, le lisant le soir, souligna au crayon tout ce qui l'avait frappée. Le pasteur, au début de sa correspondance, disait qu'il était très heureux de faire la connaissance de Tolstoï et qu'il aurait aimé être en parfait accord avec lui, mais, — ici commençait l'analyse implacable des axiomes de Tolstoï, — le pasteur ripostait dans l'esprit de l'Évangile, ne

lui cédant sur rien. Arrivé au clou des théories tolstoïennes, « ne résiste pas au mal par le mal », il élevait la voix avec ardeur, et relevait point par point l'erreur de cette doctrine, qu'il considérait comme non applicable à la vie : « Si un brigand pénétrait dans votre maison, vous lui donneriez non seulement votre bien et avoir, mais aussi votre femme et votre fille, et moi, mon cher frère, je tâcherais de le ligoter solidement et de l'envoyer en lieu sûr; je ne vois aucun amour réel dans votre complaisance incompréhensible. » Ainsi, l'Américain opposait les objections les plus nettes à chaque texte de l'Évangile déformé par Tolstoï. Le lendemain, Alexandra Andréïevna entra dans le cabinet de travail de mon grand père, ne pouvant dissimuler son triomphe. « Auriez-vous déjà lu le livre? lui demanda-t-il. — Mais oui, j'ai passé une charmante nuit à cette lecture. Savez-vous, mon cher ami, que votre Américain est un vrai bijou? — Comment! C'est vous qui le dites? — Certainement, je l'atteste, je le répète et je suis prête à le signer, s'il en était besoin. J'ai idée que nous nous serions aussi fort bien entendus, lui et moi. » Et elle posa le livre sur la table. Mon grand père ne souffla mot, mais dès qu'elle eut le dos tourné, il s'empara du livre et alla droit aux passages soulignés. Sa fierté et son amour-propre ne lui permirent pas de confesser son erreur.

Ici, je crois devoir ajouter quelques mots sur ma grand tante, qui était une des femmes les plus remarquables de la société aristocratique et intellectuelle de Saint-Petersbourg. Dame d'honneur à la Cour, jouissant de la confiance et de l'estime particulière des empereurs Alexandre II et Alexandre III, elle réunissait chez elle l'élite de la société. Ainsi, tout ce qu'il y avait d'illustre dans le monde littéraire, Dostoïevsky, Tourguenef et Wladimir Solovieff, comptaient parmi ses habitués.

Croyante et d'une orthodoxie religieuse absolue, toutes ses idées différaient de celles de Tolstoï; mais l'aspiration vers le Bien, qui leur était commune, créa entre eux une amitié profonde, qui les unit toute leur vie. Tout en admirant son génie littéraire, elle savait reconnaître les petites inconséquences de ce grand esprit : « Combien y a-t-il en lui, disait-elle, de ce que les Français appellent « pur enfantillage »! En vérité, n'est-ce pas un enfantillage pur, que ce travail de mauvais cordonnier, ou bien cette façon de jouer

au fumiste, ou bien encore ce sciage de bois, et lui effectuant tout cela avec un air sérieux, une application sincère, comme un devoir sacré? »

Tolstoï, rejetant ce qu'il considérait comme le superflu de la vie civilisée et voulant adopter la vie simple, où le travail personnel suffirait à tous les besoins de l'homme, se heurta dans ses efforts aux obstacles dressés par la vie même. Dans un moment de découragement il confessa : « La raison ne m'a rien appris, tout ce que je sais m'a été donné et révélé par le cœur. » Tourmenté par le désaccord de ses théories et de la réalité, il en fit l'aveu douloureux à Alexandra Andréïevna : « Combien de personnes me critiquent, et combien elles ont raison, de dire que ma vie ne peut être en accord parfait avec mes théories! — Il me semble, fit-elle, que pour atteindre ce but, il faudrait ou appliquer vos théories à la lettre, ou disparaître. Vous n'avez le droit de faire ni l'un, ni l'autre. Vous avez joui d'une vie facile et agréable : vous ne pouvez en priver vos enfants, qui n'ont aucun penchant pour la mendicité, ni pour les travaux des champs, ni pour la vie en izba. » Mon grand père écouta, silencieux et triste, puis avec un profond soupir murmura : « Vous avez raison, mais que cela m'est pénible! »

Voici un passage de son journal, écrit au milieu d'un terrible orage de son âme, dont on trouve l'écho dans les *Confessions* : il y exprime son désir continu de lutte avec les lois de la vie et de la société : « Il y a des hommes aux ailes puissantes, que la volupté fait descendre au milieu de la foule, où ces ailes se brisent, — moi par exemple. Ensuite, on bat de son aile brisée, on s'élance vigoureusement et l'on retombe à nouveau... Les ailes sont guéries, je volerai très haut... Que Dieu m'aide! »

On sait que la jeunesse de Tolstoï fut très mouvementée. Sa nature fougueuse et passionnée l'entraînait souvent dans le tourbillon de la vie mondaine de la jeunesse dorée. Mais après chaque expérience de ce genre, il s'en échappait avec dégoût et lassitude et revenait à la solitude de la nature, où son âme se trouvait régénérée. Malgré les excès et les folies de sa jeunesse, un désir latent de trouver la femme et la mère idéales et de fonder une famille, vivait toujours en lui. Ce désir se développait avec l'âge, et chaque fois qu'une femme lui semblait être celle dont il rêvait, il s'infligeait un examen de

conscience profond et sévère, car s'il avait décidé de se donner tout entier, il exigeait le même don et sacrifice de sa femme. Se jugeant très sévèrement, il s'efforçait de se perfectionner; il admettait la possibilité de recommencer une vie toute nouvelle, faisant table rase de son passé.

En épousant Sophia Andréievna Bers, il sentit ce but atteint et fut au comble du bonheur. C'est avec passion qu'il s'adonna à la vie de famille et apporta tout son zèle à l'éducation de ses premiers enfants.

TOLSTOÏ ET SES ENFANTS

Il veillait avec sollicitude, avec amour sur leurs caractères, cherchant à découvrir l'éclosion de leurs instincts et à développer leurs forces morales.

Je me souviens, qu'une fois, je demandai à mon grand père de me donner son portrait. Il me fit venir dans son cabinet de travail et, me prenant par la main, me tendit sa photographie, sur laquelle il traça ces quelques mots : « Quand ton père avait ton âge, il inscrivit sur un bout de papier : « Il faut toujours être bon », et garda ce petit bout sous son oreiller. Grave ces paroles dans ton cœur, ne les oublie jamais et tu seras heureux. Léon Tolstoï. » Je regrette tant de ne plus avoir ce portrait ! Il est resté en Russie et se trouve maintenant au musée Tolstoï, à Moscou.

Attentif à observer ses enfants, il notait au fur et à mesure les traits de leur caractère. Je crois intéressant de citer quelques extraits de ses notes ; elles montrent la faculté d'observation de Tolstoï, qui ne le trompa jamais dans sa prescience du futur.

« Automne 1872. L'aîné, un blond, n'est pas laid. Il y a quelque chose de faible, de patient et de doux dans l'expression de son visage. Son rire ne se communique pas aux autres ; mais, quand il pleure, c'est avec peine que je retiens mes larmes. Serge est intelligent, — raison mathématique ; il aime tout ce qui est beau ; doué pour les études, adroit dans les exercices physiques, mais gauche en général et distrait. Peu d'indépendance. Son humeur dépend de sa santé : bien portant ou malade, ce sont deux garçons différents.

« Élie n'est jamais malade, frais de teint, rayonnant ; fait

mal ses devoirs, aime ce qui est défendu, beaucoup d'imagination dans les jeux; est ordonné, économe et a l'instinct de propriété très développé; turbulent et batailleur, il peut être aussi caressant et sensible; a le goût du confort et de la commodité; pleure avec violence et éclat; son rire est entraînant et contagieux. Si je mourais, l'aîné, dans toutes les circonstances de la vie et dans n'importe quel milieu, sera toujours capable de faire face à la vie en vrai homme. Élie, sans un guide sévère et qu'il aimerait, succombera.

« Tania, huit ans. On dit qu'elle ressemble à sa mère. Je suis heureux de le croire, d'autant plus que c'est vrai. Son occupation préférée est d'être avec les petits. Son idée fixe et raisonnée déjà est d'avoir des enfants. Un jour, nous allâmes à Toula pour faire son portrait. Elle me pria d'acheter un canif pour Serge, une balle pour l'autre, etc... Elle sait tout ce qui peut faire plaisir à chacun. Je ne lui achetai rien pour elle et elle ne me demanda rien. En rentrant je lui demandai : « Tania, tu dors? — Non papa. — A quoi penses-tu? — Je pense à notre retour, je demanderai à maman si Élie a été sage, et je lui ferai mon cadeau. Ensuite, je donnerai le canif à Serge, qui fera semblant de ne pas être content et sera très content en réalité. » Elle est intelligente, le mécanisme est bon, mais elle ne se donne pas la peine de réfléchir. Elle serait une femme excellente, si Dieu voulait bien lui donner un mari.

« Marie, deux ans. C'est celle dont la naissance coûta presque la vie à Sophie. Enfant faible, malade. Un petit corps blanc, des cheveux blonds, frisés, des yeux grands, bleus, étranges; étranges par leur expression profonde et sérieuse. Très intelligente et laide. Elle sera un mystère, souffrira, cherchera et ne trouvera rien, mais cherchera toujours l'inaccessible ».

Telle fut la compréhension divinatrice de Tolstoï, qui sut pressentir la nature et la destinée d'une enfant de deux ans. En réalité, Maria Lvovna fut la fille la plus chère à mon grand père; elle n'était pas seulement son adepte, mais elle sentait et concevait tout comme lui. Elle fit de gros travaux des champs, renonça au monde, s'habilla avec la plus grande simplicité et fut pour Tolstoï la justification et la réalisation de ses idées.

A mesure que la famille augmentait et que les enfants grandissaient, Tolstoï se rendait compte qu'il ne pourrait suffire

à leur éducation. Il est curieux de voir ce qu'il exigeait de ceux à qui il voulait confier en partie l'éducation de ses enfants. Il écrivit, en 1874, à Alexandra Andréïevna Tolstoï, pour lui exposer ses inquiétudes et ses désirs : « Aller en ville, sous prétexte de l'éducation des enfants, c'est gâcher toute notre vie, je ne puis m'y résoudre. En conséquence, la question de trouver un gouverneur et une gouvernante m'absorbe entièrement. Mes désirs, les voici. Bonne moralité, si possible, une haute disposition morale de l'esprit, mais sans pédantisme ni hypocrisie. J'aimerais avoir un ménage sans enfants ou avec un enfant de six à onze ans. La nationalité m'importe peu, allemands, anglais, français, russes, pourvu qu'ils soient européens et chrétiens. Leurs connaissances me sont indifférentes. Plus ils savent, mieux est. Surtout les langues. Mais au cas où ils ne sauraient rien, excepté leur propre langue à fond, je serais satisfait. Age de vingt à soixante-dix. Je pourrai, comme je le faisais jusqu'à présent, enseigner moi-même les mathématiques et les langues anciennes. Je crois que vous avez des relations en Suisse et en Angleterre; si vous le pouvez, aidez-moi. C'est d'une importance énorme, je ne fais qu'y penser. » Et plus loin, dans cette même lettre, on sent déjà percer le doute qui le tracassa toute sa vie : « Que de temps j'ai passé à penser à mes enfants..., que d'efforts!... Et pourquoi?... pour que, dans le meilleur des cas, ce ne soient que des êtres pas trop bêtes, ni trop mauvais. »

Après la crise morale de 1880, il changea vis-à-vis de ses enfants, les abandonnant à sa femme, qui fut désormais seule à prendre soin d'eux.

Mon oncle Serge, l'aîné, ayant terminé avec succès ses études à l'Université de Moscou, demanda à son père de le conseiller sur ce qu'il devrait faire dans la vie. « Ce que tu dois faire? répondit mon grand père. Mais va dans la rue balayer la neige, chauffe le poêle, scie le bois, c'est encore le mieux et le plus utile de ce que tu pourrais faire. » Ce conseil extravagant donnerait à croire que Tolstoï se désintéressa de l'avenir de ses enfants. Il n'en était pas tout à fait ainsi en réalité. Tolstoï ne pouvait arracher de son cœur ce qu'il avait aimé si longtemps. Il aimait sa famille et ne l'abandonna pas, malgré l'ardent désir qu'il en avait vers la fin de sa vie.

C'est ainsi que mon père, s'étant fiancé fort jeune et sans

occupation précise, ne pouvait obtenir le consentement des parents de ma mère. Mon grand père fit le voyage de Yasnaya Poliana à Moscou, ce qui lui arrivait rarement et usa de tout son pouvoir pour faire agréer mon père. Il employa la formule plaisante, usitée par les paysans dans ces cas-là : « Je suis le marchand et vous avez la marchandise, dit-il en souriant aux parents de ma mère. Faisons le marché. » C'est de même que ne s'occupant plus de ses terres et de l'économie rurale, il prit néanmoins un vif intérêt à l'achat par mon père de notre propriété et, entrant dans les menus détails, lui donna des conseils pleins de bon sens.

Mais, malgré les petites attentions que mon grand père témoignait à ses enfants, mon père et mes oncles se sentaient loin de son cœur. En effet, de toutes parts arrivaient à Yasnaya des disciples de la doctrine tolstoïenne. Vêtus à la manière de Tolstoï et suivant les formes extérieures de sa doctrine, ils ne pouvaient atteindre ni même comprendre sa grandeur d'âme. Ce n'étaient que de faibles imitateurs. Ils accaparaient la confiance de mon grand père, qui leur donnait toute son affection. Ses enfants souffraient de voir ces gens, « les ténébreux », comme on les appelait à Yasnaya, s'emparer de l'amour de leur père, et les priver de l'affection paternelle.

TOLSTOÏ MAÎTRE D'ÉCOLE

Tolstoï aimait les enfants en général, et c'est avec ardeur et passion qu'il s'employa à organiser à plusieurs reprises l'enseignement des petits paysans de Yasnaya Poliana et des environs.

Je veux rappeler ici les causes qui contribuèrent à engager Tolstoï dans cette nouvelle voie.

Dès sa jeunesse, l'instruction publique l'avait passionné, mais, tout de suite, une question capitale surgit, à laquelle il ne trouvait pas de réponse : « Que faut-il enseigner et comment ? » « L'instruction, commence-t-il dans son premier article pédagogique, constitue pour moi, partout et toujours, un phénomène incompréhensible. Le peuple désire s'instruire, la classe supérieure (la Société, le Gouvernement) montre beaucoup de bonne volonté à le faire et, malgré cela, rencontre une résistance féroce et ses efforts restent vains. »

Tolstoï estime que cette incompatibilité est le résultat de la loi qui prescrit l'enseignement primaire obligatoire. « S'il y a contrainte, il y a résistance, dit-il. Le peuple éprouve constamment un désir vif de connaissances nouvelles et puise à la science de la nature et de la vie même : ne faudrait-il donc pas changer la manière de l'enseignement, au lieu d'agir par la contrainte ? »

Pour trouver la solution du problème qui le tourmentait, Tolstoï lut un nombre considérable d'ouvrages pédagogiques et, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il entreprit des voyages en France, en Allemagne, en Suisse, faisant la connaissance de pédagogues éminents et s'initiant aux procédés de l'enseignement. Il se heurta à une indifférence complète touchant la question qui l'intéressait et rentra en Russie, amèrement déçu par le manque de sympathie et d'intérêt qu'il rencontra partout. C'est avec ardeur et passion, qu'il réorganisa alors son école de Yasnaya Poliana.

L'école, d'après lui, devait se fonder sur l'expérience de la génération nouvelle, et s'adapter toujours à de nouvelles exigences. « La seule bonne méthode, c'est l'expérience ; son critérium, la liberté. » C'est d'après ces principes que son école fut fondée. Il s'adonna tout entier à sa nouvelle passion, négligeant ce qui, auparavant, avait été l'intérêt de sa vie.

Pour donner une idée de ce que fut cette école, je vais citer un extrait d'une de ses lettres :

« L'école se trouve dans une maison de pierres de deux étages. Deux pièces sont occupées par les classes, deux par les maîtres et une par le bureau. J'ai installé des appareils gymnastiques dans le hall, en haut un établi de menuisier. Vers huit heures, le maître d'école envoie un de ses élèves sonner la cloche (car il y en a quelques-uns qui passent la nuit à l'école). On se lève avant l'aube à la campagne : de l'école on aperçoit déjà des lumières aux fenêtres du village. Une demi-heure environ après la sonnerie, on voit apparaître sur le coteau du ravin, qui sépare l'école du village, des petites figures sombres, par deux et par trois, qui se dirigent vers l'école. Ces petites figures viennent les mains vides, ni livres, ni cahiers. Non seulement ils ne portent rien dans leurs mains, mais ils ne sont pas obligés de porter quoi que ce soit dans leur tête. Pas de leçons, pas de devoirs à préparer, rien ne doit en-

combrer leur mémoire. Ce n'est que leur nature réceptive qu'ils apportent tout entière, ainsi que l'assurance que la journée de travail sera aussi gaie et intéressante que la veille. On ne fait jamais de réprimandes aux retardataires, et les retards sont rares. Parfois les aînés, retenus à la maison pour quelques travaux, arrivent en retard, tout essoufflés et se faufilent, sans bruit, à leur place. »

Tolstoï s'attacha à ces enfants, « les petits moujiks », comme il les appelait, voyant en eux les traits caractéristiques du paysan russe : bien avisé, jovial, simple, dénué de fausseté et d'hypocrisie. Ces petits moujiks approchèrent sans crainte du génie de Tolstoï, trouvant en lui un camarade plus âgé et non un pédagogue sec et inaccessible.

Tolstoï était ravi de son nouveau genre de vie et ne désirait aucun changement à cette époque. Il s'en confessait à Alexandra Andréievna Tolstoï : « En réalité, je ne puis me plaindre. Je suis plongé dans une occupation poétique et charmante et je ne puis m'en séparer. C'est mon école. M'échappant du bureau, où je suis tout le temps poursuivi par les paysans, je m'y réfugie. Mais comme elle est en transformation, les classes se font en plein air dans le jardin. Là, je trouve le maître entouré de ses élèves. Il enseigne suivant mes indications, mais pas assez bien à mon avis ; les enfants le sentent aussi, ils m'aiment davantage. Nous commençons à causer, souvent trois, quatre heures de suite, et personne ne s'ennuie. Je ne puis vous dire à quel point ces enfants sont charmants ; il faudrait les voir pour les apprécier. Pensez donc que, depuis deux ans, malgré l'absence totale de discipline, aucun n'a été puni ; jamais de paresse, de grossièreté, de mauvaise plaisanterie ou d'injure. » Les classes se faisaient de huit heures à midi et de trois heures à six heures ; mais il n'y avait pas moyen de faire partir les enfants à l'heure, tellement ils étaient intéressés par leurs études et par les causeries de leur maître.

Mon grand père était à tel point absorbé par son école, qu'il y consacrait même ses loisirs. Il réunissait les maîtres pendant les heures de repas qui se passaient en consultations, en causeries et en discussions des leçons suivantes. Dans ses conseils aux maîtres d'école, Tolstoï disait : « Si le maître aime sa tâche, c'est un bon maître. Si le maître n'a que de l'amour pour l'élève (père ou mère par exemple), c'est un

maître supérieur à celui qui a lu tous les livres, est très instruit, mais n'aime pas l'écolier et sa tâche. Si le maître aime l'écolier et sa tâche, c'est un maître parfait. » On peut dire sans crainte que Tolstoï, réunissant ces deux qualités, était un maître parfait.

Tolstoï ne bornait pas son enseignement aux heures d'école. Tout moment lui semblait bon, pour inculquer aux enfants des connaissances nouvelles et les développer moralement. Il emmenait la bande de petits paysans à travers champs et bois, les invitant à se confier à lui et les incitant à lui poser des questions. Ces promenades, qui se prolongeaient souvent tard dans la soirée, étaient peut-être plus appréciées par Tolstoï lui-même que par ses petits camarades. Il aimait à observer le développement moral de leur saine et franche nature, et à voir qu'ils ne restaient pas étrangers aux idées abstraites de la beauté, de l'art et de la religion.

Pour compléter son œuvre d'éducateur, Tolstoï écrivit de nombreux articles sur l'instruction publique, sur les méthodes à employer dans l'enseignement primaire, sur l'instruction et l'éducation et rédigea le journal pédagogique *Yasnaya Poliana*.

Son ouvrage principal fut un alphabet, qu'il composa en se fondant sur sa propre expérience et ses observations personnelles. Il consacra plusieurs années de sa vie à cette tâche, qui eut plus tard une grande popularité en Russie.

La passion de Tolstoï pour les écoles n'était pas intégralement partagée par sa famille. Il s'efforça d'intéresser sa femme et ses enfants à son œuvre et rencontra chez eux, en ce qui concernait l'école de Yasnaya, une vive sympathie. En effet, ma grand mère et mon oncle Serge prirent une part active à l'enseignement des petits paysans. Mais ma grand mère ne pouvait s'empêcher de regretter que son mari, plongé dans ses travaux pédagogiques, abandonnât son œuvre littéraire, qu'elle comprenait et aimait davantage. Dans une de ses lettres à Tatiana Andréievna Kouzminsky, elle s'en plaignit : « Léon écrit de nouveau un alphabet pour enfants à l'exemple des *first, second and third readers* américains, qui sera vendu de huit à dix kopecks. Son roman ne s'écrit plus et nous sommes débordés par des lettres d'éditeurs, proposant dix mille roubles d'avance et cinq cents roubles la feuille. Léon ne veut même pas qu'on lui en parle; quant à moi, je ne me soucie guère

de l'argent, j'aime et apprécie ses créations littéraires; quant à ses alphabets, arithmétiques, grammaires, qui l'absorbent entièrement, je les ai en horreur et ne puis feindre de m'y intéresser. »

TOLSTOÏ ET LES PAYSANS

L'activité sociale de Tolstoï ne se borna pas à la pédagogie, et ce fut avec le même zèle qu'il s'occupa de questions d'administration. Lors de l'émancipation des paysans en 1861, toute la Russie fêtait le commencement d'une ère nouvelle. Heureuse de voir s'accomplir les vœux les plus sacrés, qu'elle formait depuis longtemps, l'élite de la noblesse et des intellectuels s'engagea de toutes ses forces dans la voie de la régénération sociale. Tolstoï fut l'un des premiers; mais il ne faut pas croire qu'il ait été entraîné par la masse : sa nature indépendante et rebelle ne lui permettait pas de suivre le courant épidémique de la société et elle devait l'amener à chercher des débouchés qui lui fussent personnels.

A cette époque il fut nommé *mirovoï Posrednik* de son district, ce qui équivalait à une sorte de justice de paix, fonction instituée par le Gouvernement, lors de l'émancipation des paysans, afin de juger les démêlés juridiques et fonciers, pouvant surgir entre les propriétaires de campagne et les paysans. Tolstoï était considéré comme libéral par les propriétaires du voisinage : sa nomination fut très combattue; toute une correspondance fut engagée avec Saint-Petersbourg à ce sujet, mais à la fin Tolstoï triompha.

Défenseur passionné des intérêts des paysans, il lutta avec énergie contre les injustices des propriétaires et prouva par là même que les craintes de ses voisins n'étaient pas sans fondement. Son attitude lui valut l'hostilité d'un grand nombre de propriétaires, dépités de voir un des leurs sacrifier leur intérêt personnel à celui des paysans. Obligés, en vertu de la nouvelle réforme, de partager leurs terres avec les paysans, beaucoup de propriétaires tâchaient de distribuer les terres les moins fertiles; Tolstoï veillait et s'opposait violemment à ces abus.

Toutefois, cherchant avant tout la vérité et la justice, mon grand père, malgré sa sympathie prononcée pour les paysans, se croyait parfois obligé de refuser leurs requêtes. Ainsi, une

délégation de paysans se présenta une fois chez Tolstoï et porta plainte contre un propriétaire, qui, à leur avis, avait effectué un lotissement injuste; mais, malgré toutes leurs objurgations et sollicitations, ils n'arrivèrent pas à persuader Tolstoï que leurs prétentions étaient légales. « Cela m'est fort pénible de ne pouvoir satisfaire à votre demande, leur dit-il; si je le faisais, je porterais un gros préjudice à votre propriétaire. » Comme les paysans insistaient, Tolstoï leur expliqua de façon détaillée l'affaire : ils restaient sceptiques. Mon grand père, croyant leur donner une preuve décisive de sa bonne volonté, fit le signe de croix : « Devant Dieu, je vous jure que je ne puis vous venir en aide ! » Cela même ne put briser l'entêtement des paysans, qui continuaient de rabâcher la même chose; c'est alors que Tolstoï, exaspéré de l'entêtement de ses interlocuteurs, se tourna vers l'intendant et s'écria : « Il est plus facile de soulever les montagnes que de faire entendre raison aux paysans. »

Néanmoins, la réputation que se fit Tolstoï de sympathiser avec les paysans, l'amena à se brouiller avec la plupart de ses voisins : sa besogne lui devint de plus en plus pénible. Il le nota dans son journal : « Ma tâche ne donna que peu de résultats, me brouilla à fond avec tous mes voisins et déranger ma santé. » Finalement, il donna sa démission, le 26 mai 1862.

Quoique souvent déçu dans ses meilleures intentions, Tolstoï ne se lassa jamais de s'intéresser à la vie et aux besoins du peuple. C'est surtout lors des famines qui sévirent à plusieurs reprises en Russie qu'il se prodigua. En 1872, comme il travaillait assidûment à son alphabet, il se sentit surmené et fit un voyage de repos à sa propriété de Samara, dans le bassin de la Volga. Plusieurs années de mauvaises récoltes et surtout celle de 1873, menaçaient la contrée d'une véritable calamité; c'est alors que mon grand père vint au secours du peuple avec son énergie habituelle. Dans une lettre ouverte, publiée dans tous les journaux, il s'adressait à la Russie entière, l'appelant à soulager la misère angoissante des paysans. Cette lettre, rédigée avec toute la vigueur du talent de Tolstoï, éclata comme un coup de tonnerre et souleva la société. Il écrivit, en même temps, une autre lettre à sa tante, la comtesse Tolstoï, la priant d'intercéder à la Cour en faveur des malheureux. L'Impératrice donna le signal, et l'argent arriva

à flots de toutes parts. Là ne se borna pas l'activité de Tolstoï : il resta, tout le temps de la famine, au gouvernement de Samara et se consacra entièrement à soulager les pauvres ; il allait d'un village à l'autre, entrant dans tous les détails et secourant les malheureux par des dons personnels d'argent et d'aliments. Toute sa famille participa à son œuvre. Bien des années passèrent, mais le souvenir de celui qui sauva la vie de milliers d'hommes, pendant ces années tragiques, resta profondément gravé dans les cœurs des paysans et de leurs enfants ; son nom se répétait de père en fils avec vénération et piété.

En l'année 1891, une nouvelle famine s'annonçait comme imminente. M. Raïevsky, le maréchal de noblesse du gouvernement de Toula, vint voir mon grand père, inquiet et préoccupé de cette calamité. Il ne cessait d'en parler et cela agaçaît, je ne sais pourquoi, Tolstoï, qui le contredisait à chaque mot et grommelait, que ce n'étaient que racontars et bêtises et que, si vraiment la famine se déclarait, ce ne serait que la volonté de Dieu, à laquelle il faudrait se résigner, etc... Cela produisit une impression des plus étranges sur tous les assistants. Quelques semaines plus tard, l'affreuse calamité éclata. Tolstoï, oubliant ses récentes paroles, s'élança au secours des malheureux, avec un dévouement complet de lui-même. Les aînés de ses enfants, ainsi que Raïevsky, dont il ne se séparait plus, travaillaient avec lui. Affaibli par des tournées continuelles faites par tous les temps chez les paysans, Raïevsky tomba malade et mourut dans les bras de mon grand père, qui ne put se consoler de la perte de celui qu'il considérait maintenant comme son meilleur ami.

Malgré sa douleur, Tolstoï continua son œuvre, recevant des donations de toutes parts ; l'étranger et l'Amérique surtout, où il jouissait d'une grande célébrité, ne restèrent pas indifférents au malheur des Russes et, à maintes reprises, on lui fit parvenir des sommes importantes, qu'il sut employer à des secours intelligemment distribués.

LES DERNIÈRES ANNÉES

La vie et les idées nouvelles professées par Tolstoï inquiétèrent vivement les autorités, qui voyaient dans son action un attentat aux principes de l'État et se croyaient obligées de le surveiller.

Pour les besoins de son école, Tolstoï fit venir à Yasnaya Poliana douze étudiants, en qualité de maîtres. A cette époque, les étudiants étaient vus d'un mauvais œil par le Gouvernement, tenus pour suspects d'idées révolutionnaires. Les pouvoirs régionaux crurent le moment propice pour convaincre Tolstoï de menées anti-gouvernementales. Profitant de son absence (mon grand père se trouvait dans sa propriété de Samara), un juge d'instruction, accompagné de gendarmes, fit irruption à Yasnaya Poliana. On perquisitionna. Tout fut bouleversé, mis sens dessus dessous, toute la correspondance privée, lettres, journal, papiers intimes lus et relus. On ne trouva rien. Cette expédition, qui échoua, n'eut d'autre résultat qu'une cruelle offense à mon grand père.

Plusieurs de ses œuvres, *la Sonate à Kreutzer*, *la Puissance des Ténèbres*, *la Mort d'Ivan Iliitch*, soulevèrent contre Tolstoï une partie de la société, indignée par les théories qu'il professait. Ses ennemis voulaient que la publication en fût interdite. L'empereur Alexandre III avait une grande estime personnelle pour Tolstoï et aimait en lui le grand écrivain qu'il était. Il comprit que l'interdiction de ces œuvres, que tout le monde lisait déjà en manuscrits, en augmenterait l'intérêt par la curiosité du fruit défendu et ajouterait par cela même à l'importance qu'on voulait leur attribuer : il donna donc l'ordre de ne pas empêcher la publication.

Un proverbe russe dit : « Quand le soleil brille avec trop d'éclat, les nuages sont proches. » Ce proverbe pourrait bien s'appliquer à Tolstoï. Les adversaires furent au comble de la jubilation, quand il confia imprudemment un article anti-gouvernemental, sous promesse de ne pas le publier, à un journaliste anglais, qui s'empressa de manquer à sa parole. La presse russe se saisit de cet article malencontreux. L'opinion publique fut en ébullition. Le comte D. A. Tolstoï, parent éloigné de mon grand père et ministre de l'Intérieur à cette époque, fort ennuyé de la tournure que prenaient les affaires, se trouva très embarrassé pour en faire un rapport à l'Empereur. La surprise fut générale quand Alexandre III résolut cette question délicate en faveur de mon grand père. En effet, en réponse au rapport du ministre, il dit : « J'aime mon Tolstoï et ne permets pas de le toucher, d'autant plus que je ne suis pas disposé à faire de lui un martyr et à reporter ainsi

l'indignation de la Russie sur le Pouvoir. S'il est dans son tort, tant pis pour lui. » Ainsi, l'incident fut clos et l'Empereur ne fit jamais de reproches à mon grand père : cette générosité et cette largeur d'idées étaient bien dans le caractère d'Alexandre III. Ces paroles de l'Empereur furent comme un mot d'ordre tacite à l'égard de Tolstoï, qui continua à professer ses idées et à protester contre les injustices, sans se soucier de l'opinion du public et des autorités.

Ainsi, sa vie s'écoulait en luttres continuelles qui épuisaient moralement son organisme puissant. Avancé en âge, il se laissait parfois aller à un sentiment de fatigue extrême et, à ces moments, il aimait à évoquer l'Apôtre saint Jean, qui, dans sa vieillesse, n'ayant plus la force de prêcher, ne faisait que répéter à ses disciples : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. »

La fin approchait, mais, au lieu d'apporter l'apaisement et la réconciliation à cette âme ravagée de conflits intérieurs, elle ne fit qu'intensifier les affres des doutes et des contradictions qui la déchirèrent toute sa vie. Et n'est-ce pas une contradiction tragique, que celui qui se fit l'apôtre de l'amour et de la paix, ait eu à lutter jusqu'au bout, s'épuisant dans le combat que se livraient son cœur et sa raison ?

Enfin, au moment décisif de sa vie, quand il prit la résolution suprême de sacrifier tout ce qu'il aimait le plus au monde, sa femme et sa famille, pour terminer ses jours en accord avec sa conscience, la fatalité implacable se dressa sur la voie qui le menait à l'apaisement et le jeta, dans un petit coin perdu et misérable, sur son lit de mort....

Autour de lui, qui se mourait sans connaissance, les passions et les conflits, qu'il avait soulevés lui-même, continuaient à s'agiter : sa famille, l'Eglise, ses adeptes, s'acharnaient à le reconquérir.

Lui, expirant, ne prononça que ces paroles : « Il y a sur la terre des millions d'hommes qui souffrent ; pourquoi êtes-vous là tous, à vous occuper de moi seul?... »

JEAN TOLSTOÏ.

LA MAISON DES CARMES

III ⁽¹⁾

LE CALVAIRE DES SOYECOURT

LA CARMÉLITE ERRANTE

Les parents de Camille, — le père aux Carmes, la mère et la sœur à la prison de Sainte-Pélagie, — restaient persuadés que la Carmélite était demeurée à l'hôtel de la rue de Verneuil. M^{me} de Soyecourt lui avait recommandé d'y séjourner le plus longtemps possible afin d'y recevoir les soins des domestiques dévoués qui lui épargneraient les tracas de la vie matérielle : « Prenez courage, ma chère fille, écrivait-elle de son cachot... et restez chez nous, bien que nous n'y soyons plus; je vous y crois mieux que partout ailleurs; vous êtes à votre place; soyez bien assurée de celle que vous avez dans mon cœur. Le vôtre souffre de me voir ici et votre lettre me fait plaisir : venez un jour avec M^{lle} Henry, ma femme de chambre. »

La religieuse avait donc écrit à sa mère, mais sans lui faire part de sa résolution, prise déjà depuis quelque temps, de renoncer au confortable de la maison paternelle et de mener une existence plus conforme à ses vœux. Le billet de la comtesse de Soyecourt ne trouva plus Camille rue de Verneuil; elle avait disparu, on l'a dit, le jour même de l'arrestation de ses

Copyright by G. Lenotre, 1931.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 septembre.

parents. Ce qu'elle devint, errante dans Paris, riche de son écu de six francs, on ne le sut que beaucoup plus tard, quand, il y a quatre-vingts ans, fut publiée sa biographie, écrite par un auteur qui garda l'anonyme, mais qui, manifestement, reçut les confidences des religieuses carmélites auxquelles la Mère de Soyecourt se plaisait à raconter les péripéties de sa vie tourmentée.

En sortant de l'hôtel de Soyecourt, elle se dirigea vers la demeure « d'une personne qui avait un oratoire secret » où des prêtres venaient clandestinement dire la messe; elle s'offrit à remplir les fonctions de « sacristine » et ses six francs furent tôt employés à l'achat de modestes ornements pour garnir l'autel dont elle assumait l'entretien. Elle était donc sans aucune ressource lorsqu'elle apprit que, n'ayant pas prêté le serment imposé par la loi, elle compromettait la charitable femme qui lui donnait asile, et elle décida de fuir encore. Où? Ceci n'est point précisé : plus tard, elle se souvenait « d'un obscur réduit où elle se cacha », n'ayant pour subsister « que le peu d'argent qu'on lui avançait ». Qui donc lui accordait ce crédit? Elle ne le dit pas; en fut-elle réduite à mendier? Il y avait encore de bonnes gens et l'on pourrait établir, par maintes anecdotes, que le peuple de Paris, les femmes particulièrement, compatissait, sans crainte ni réserves, aux misères des anciens riches. Camille passait un jour devant l'éventaire d'une marchande de pommes : le regard de convoitise affamée qu'elle arrêta sur les tentations de cet étalage, la noblesse de son maintien mal déguisée par la pauvreté de son accoutrement, émurent la fruitière : « Tenez, ma mignonne, cria-t-elle en offrant ses pommes à pleines mains, mettez tout cela dans votre pochette et gardez votre argent... » Ce fut pour la Carmélite l'occasion d'un bon repas; mais combien de fois ne dut-elle pas se priver de toute nourriture!

Dans sa vieillesse, avec ce ton d'enjouement qu'elle ne perdit jamais, elle rappelait cette autre fois où, entendant passer dans la rue une vendeuse de lait, elle descendit en hâte, une petite tasse à la main; comme elle attendait son tour d'être servie, un loustic sans-culotte, frappé de sa démarche, l'interpella grossièrement : « Eh! dis-moi, citoyenne, on a donc oublié de te raccourcir?... » Épouvantée, Camille se sauva, emportant sa tasse vide. Au vrai, « elle mourait de faim »;

et, dans son dénuement, elle songeait, non sans sourire, au temps lointain où « elle faisait relever la nuit ses femmes de chambre, quand un faux pli aux draps de son lit blessait tant soit peu sa délicatesse ». Elle se souvenait aussi que, dans sa prime jeunesse, confiant à une religieuse son désir d'entrer au couvent, celle-ci, pour éprouver sa vocation, lui demanda en plaisantant : « Mademoiselle, aimez-vous le poisson ? — Je ne peux pas le sentir. — Et les œufs ? — Je les déteste : quand je fais maigre le vendredi, j'ai la migraine le lendemain... » Aujourd'hui, bien revenue de ses répugnances, elle se procurait de temps à autre un morceau de brème ou de barbeau, et, parfaitement ignorante de l'art d'accommoder les aliments, elle imaginait de faire une soupe de ces ingrédients, déjeunait de ce fade bouillon et gardait le poisson pour le régal du soir.

Quand elle manquait de tout, Camille se risquait jusqu'à la rue de Verneuil et se glissait, avec les précautions d'une voleuse, dans la maison qu'occupaient les domestiques de sa famille : ceux-ci lui faisaient bon accueil, bourraient de légumes, d'œufs, de beurre, de fruits, le panier qu'elle remportait et dont le chargement assurait sa provende de plus d'une semaine ; même en ces aubaines, les déceptions ne lui étaient pas ménagées : certain soir, pourvue de la sorte pour plusieurs jours, elle regagnait son refuge et entra, en passant, dans la maison où s'étaient logées quelques-unes de ses sœurs, vivant misérablement en communauté. Celles-ci, la voyant chargée d'un panier plein de bonnes choses, bien persuadées d'ailleurs que la sœur Camille de Soyecourt ne manquait de rien et « vivait au sein de l'abondance », se figurèrent que cette manne leur était destinée, et se confondirent dès l'abord en si joyeux remerciements qu'elle n'eut pas le courage de les déromper : elle leur laissa toutes ses provisions et se coucha une fois de plus sans souper.

Le 25 mars 1794, M^{me} de Soyecourt, accablée de tant d'épreuves, épuisée par les angoisses et le régime de la prison, mourut à Sainte-Pélagie après quarante jours de captivité. Sa fille, M^{me} d'Hinnisdal, détenue avec elle, eut la douleur de voir la dépouille de sa mère emportée par les fossoyeurs hors de la prison, sans une prière, vers la fosse commune. Le comte de Soyecourt apprit aux Carmes le décès de sa femme, sans

qu'aucun de ses compagnons compatit efficacement à sa douleur : qu'était-ce qu'un deuil pour ces hommes, pleins de force et de vie, parmi lesquels la mort faisait son choix tous les jours ? Et comment aviser de son malheur sa fille Camille dont il ignorait la retraite ? Seule, la Mère Prieure des Carmélites connaissait les asiles où se terraient toutes ses filles et c'est le premier indice que l'on rencontre, au cours de cette histoire, de l'étonnante persistance de la vie religieuse, en dépit des bouleversements et des catastrophes. Cette Prieure, — Mère Nathalie, — du fond de quelque cache, dirigeait encore sa communauté, de même que M. Béquet, directeur du ci-devant séminaire de Saint-Sulpice, recrutait des novices, assurait le *service des âmes*, et avait désigné des prêtres pour accompagner, sous un déguisement, les condamnés jusqu'à l'échafaud. Chacun de ces « aumôniers de la guillotine » avait son jour ; l'un d'eux, l'abbé Philibert, a laissé un court récit de ses impressions au cours de cette mission héroïque, et c'est bien la page la plus émouvante qui ait été écrite sur cette horrible époque. M. le chanoine Pisani, lui aussi, a révélé quelques épisodes de cette mystérieuse chronique, et l'on peut y lire que, à deux pas du Tribunal révolutionnaire, rue de la Barillerie, chez un quincaillier, fut, au plus fort de la Terreur, célébrée la Fête-Dieu ; les passants, qui voyaient un bouquet de fleurs suspendu à la porte de la quincaillerie, étaient loin d'imaginer le motif de cette insolite décoration.

La Prieure des Carmélites avertit donc la sœur Camille du décès de sa mère et lui recommanda de se mettre à la disposition de sa famille, afin de sauvegarder, autant qu'il serait possible, les intérêts de son neveu, Ernest d'Hinnisdal, alors âgé de quatorze ans. Extrêmement sensible, extrêmement affecté par les événements, il passait de longues heures à la porte de Sainte-Pélagie, espérant que sa constance attendrirait les geôliers de sa maman et qu'il parviendrait à l'embrasser ou, tout au moins, à l'apercevoir un instant. Les gardes qui défendaient l'approche de la prison disaient « ne pouvoir ni l'intimider ni se débarrasser de lui ». Camille devait donc veiller sur cet enfant ; en outre, le juge de paix de la section Fontaine-Grenelle réclamait la présence de « la fille Soyecourt », seule personne de la famille qui fût en liberté, pour assister à l'apposition des scellés sur les meubles et effets de ses parents.

Elle se rendit donc rue de Verneuil où l'on procéda sous ses yeux à l'opération que les domestiques dirigèrent avec dévouement ; ils furent assez hardis et assez adroits pour obtenir qu'on scellât sans l'ouvrir un meuble où M. de Soyecourt avait caché « une somme en or très considérable », qui, soit dit en passant, bien que protégée par le sceau de la République, ne fut jamais retrouvée.

Dès le lendemain de sa rentrée à l'hôtel familial, Camille courut aux Carmes, afin de porter à son père la consolation de ses embrassements ; elle ignorait certainement l'usage de cette « clef d'or » qui alors ouvrait tant de portes, et le concierge Roblâtre, sourd à ses supplications, refusa brutalement l'entrée de sa geôle. Comme elle insistait, il lui demanda « pourquoi elle n'était pas elle-même en prison », et cela d'un tel ton qu'elle jugea prudent de se retirer. Du moins réussit-elle à engager avec le détenu une correspondance assez suivie. On n'a pas les lettres de la Carmélite, mais son biographe a eu communication de celles qu'adressait à sa fille M. de Soyecourt, pauvres billets griffonnés au creux de la main, si avares de mots et si pleins de choses, comme on en rencontre tant dans les dossiers d'archives.

... « Je suis au milieu de 300 personnes, écrit le malheureux veuf, sans que qui que ce soit partage ma douleur, ni ait connu celle qui en est l'objet ; je végète en attendant ce terme heureux qui engloutit toutes les douleurs. »

Un peu plus tard, il s'inquiète de savoir si la religieuse et le petit Ernest d'Hinnisdal disposent de ressources suffisantes :

« Le citoyen embrasse sa chère Camille, ainsi que son petit écuyer ; il est bien inquiet de ne pas recevoir de lettres de Péronne et désire savoir s'il est venu de l'argent, afin que ses enfants ne manquent point. Pour lui, il ne manque de rien ; il ne désire que le terme de son affliction. »

On est assez surpris de constater, au ton de ces lettres, que le prisonnier n'entrevoit jamais l'éventualité d'une condamnation à mort. Si renseignés fussent-ils sur les procédés de la justice révolutionnaire, ceux qu'elle gardait en otages se sentaient forts de leur complète innocence et ne pouvaient encore admettre qu'il se trouvât des juges capables de punir du dernier

supplie le hasard d'être noble ou l'avantage d'être riche. A cette présomption doit être attribuée l'imprudence de certains détenus qui assaillaient Fouquier-Tinville de requêtes et réclamaient leur prompt comparution, bien sûrs que, dès le premier interrogatoire, ils seraient renvoyés absous. C'était de la stupeur, non de la colère, que les spectateurs des audiences lisaient sur le visage des condamnés au prononcé de l'arrêt fatal. M. de Soyecourt partageait cette illusion et, quand fut connu, le 15 avril, le décret qui expulsait de Paris tous les ci-devant nobles, il se voyait déjà, obéissant à la mesure, réinstallé dans sa terre de Tilloloy, en Picardie. Il fut vite détrompé.

« Il paraît, ma chère enfant, que le décret d'hier ne porte pas sur les prisonniers : j'en suis bien fâché, parce que cela me prive du plaisir que j'aurais de voyager avec vous... Je pense que le mieux est de vous en aller à Tilloloy où j'irai vous rejoindre dès que j'aurai ma liberté. L'embarras que j'y trouve est de vous transporter, vu la rareté des chevaux ; il faut cependant en avoir, coûte que coûte, ou aller par les voitures publiques, ce qui n'est pas moins embarrassant... Vous devez avoir de l'argent, ne l'épargnez pas... Si vous pouviez avoir des chevaux, vous prendriez ma diligence, qui est fort douce. Je vous conseille de prendre votre ancienne femme de chambre, Imbert... Un prisonnier ne peut que former des vœux ; j'en ferai toujours pour votre bonheur ; le mien est fini pour jamais. Je crois qu'il faudra vous munir de passeports.... »

C'est touchant de surprendre ce père si occupé des détails du voyage éventuel de sa fille et ruminant dans sa solitude tout ce qui peut faciliter et rendre agréable ce départ. Mais Camille ne songe pas à s'éloigner de Paris : c'est là que sont ses sœurs en religion qu'elle assistera au besoin, sa supérieure qu'elle tient à consulter, ses directeurs spirituels qu'elle se refuse à quitter. Son projet, puisqu'il lui faut sortir de la ville, est de se réfugier dans une ferme que sa famille possède aux Moulineaux, près d'Issy.

M. de Soyecourt approuva cette décision ; son optimisme ne se démentait pas : « J'ai l'espérance de me réunir à vous, peut-être bientôt », lui disait-il dans un billet daté du premier jour de mai. Camille était déjà installée à la ferme des Moulineaux, située dans un vallon, non loin de la Seine, à une demi-lieue du village d'Issy, bâti de masures sordides au long

de la grand rue et de belles demeures, naguère aristocratiques maisons de campagne ou établissements religieux. M^{lle} de Soyecourt obtint de soustraire aux scellés de la rue de Verneuil le lit d'une femme de chambre, une paillasse, une table, six chaises de paille et un peu de linge; une servante l'accompagna dans son nouveau domaine; et voilà comment la Carmélite devint fermière.

Dès le premier jour, elle prend au sérieux son rôle imprévu; le métayer des Moulineaux est un « méchant homme » et, malgré l'inconvénient de se rendre hostile ce personnage qui a pour compères tous les jacobins d'Issy, Camille parvient à se débarrasser de lui et assume courageusement la direction des travaux champêtres. Si elle n'échoue pas dans cette entreprise à quoi rien ne l'a préparée, c'est par un prodige de méthode, d'initiative et de charité : elle préside tous les soirs à la vente du lait de ses vaches, exige que les mères de famille et les malades soient servis les premiers et le soient plus abondamment que les autres pratiques. Son autorité s'exerce en si peu de mots, avec tant de tenace douceur, que bientôt tous les chalands de la ferme, les paysans, les coquetiers, les maraichers, ses serviteurs mêmes, d'abord étonnés de ce fonctionnement insolite, en arrivent bientôt à vénérer cette patronne si peu fière et si pitoyable aux pauvres, cette fille noble si vraiment démocrate. Encore ignore-t-on que, sans cesser un instant sa surveillance, elle continue à suivre la règle de son Ordre, est debout avant l'aube, jeûne aux jours d'abstinence, ne manque jamais de réciter son bréviaire, s'occupe de lectures pieuses, de bonnes œuvres et doit encore, une fois chaque jour, — car le décret du 16 avril a multiplié les tracasseries, — se rendre au village d'Issy et se présenter aux autorités du lieu chargées de constater sa présence.

Il lui est interdit, en effet, de quitter, ne fût-ce que pour une journée, le territoire de la localité. Pourtant il lui faut, toutes les semaines, parcourir à pied la distance qui sépare les Moulineaux de Paris, — trois lieues, — afin de rendre visite à son directeur de conscience. Pour éviter d'être reconnue, elle part de sa ferme ayant au bras un panier qui contient un déguisement; dans la plaine, coupée de vieux murs et de bouquets d'arbres, qui s'étend entre Issy et Vaugirard, elle échange la robe noire qu'elle porte habituellement contre une jupe

blanche et c'est vêtue en paysanne, coiffée d'un bonnet garni d'une large cocarde tricolore, qu'elle passe la barrière sans attirer l'attention du poste, fait impunément ses courses dans la ville et reparait, le soir, aux Moulineaux, sous le costume sombre qu'elle a repris au retour dans les champs déserts. A la fin de telles journées, sa fatigue était si grande « qu'il lui devenait impossible de dormir le reste de la nuit ». Elle était réduite « à un tel état de langueur qu'on ne pouvait la voir sans compassion et son confesseur exigea qu'elle quittât ses lourds vêtements de bure et s'abstint du jeûne et du maigre, même aux jours d'abstinence ».

M. de Soyecourt, inquiet de la savoir surmenée, lui écrivait : « C'est une chose bien incommode, ma chère fille, que d'aller tous les jours à une municipalité si éloignée, vous qui êtes sujette à la migraine. Je suis bien content de vous voir établie; j'espère que vous n'avez rien oublié ni épargné pour vous rendre votre séjour un peu agréable. Quant à moi, je ne sais pas où j'irai; j'ai changé d'avis pour Tilloloy, j'y vois trop d'inconvénients... Je chercherai à m'établir le plus près de vous que je pourrai; mais je ne crois pas possible d'aller aux Moulineaux... » Et, se berçant toujours de persistantes illusions, tout à l'espoir de retrouver bientôt le bonheur de vivre en famille, il terminait : « Je n'ai pas de moment plus agréable, ma chère fille, que celui où je m'occupe de vous. »

A l'un de ses voyages à Paris, la sœur Camille se rendit aux Carmes et sollicita l'autorisation de voir son père : mieux renseignée, cette fois, sur le moyen de fléchir le concierge, elle obtint, non pas d'embrasser le prisonnier, mais de l'apercevoir, à l'heure de la promenade, d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Pour la première fois la Carmélite put contempler cet enclos, toujours lugubre, même dans sa riante parure de printemps : elle vit la façade noire de l'ancien couvent, dominée par le dôme écrasé de l'église et son maigre campanile, dont l'horloge, muette maintenant, avait sonné les dernières heures des martyrs; le perron du massacre; les allées de tilleuls sous lesquels s'était poursuivie la chasse aux prêtres et, tout au fond, contre le haut mur d'enceinte, le petit oratoire où nombre d'entre eux avaient péri. Les yeux et l'esprit de la sainte fille s'emparèrent avec une pieuse avidité de ces choses dont, pour toujours, elle allait être obsédée, car ce lieu hanté de tant

d'ombres vénérables était aujourd'hui le calvaire de son père et de bien d'autres captifs qu'elle apercevait circulant sous les arbres, découverts, paisibles, attendant le choix des bourreaux.

M. de Soyecourt était certainement avisé de la présence de sa fille, car il s'approcha de la fenêtre où elle se tenait; il reconnut aussitôt sa Camille; mais dès le premier regard, éclatant en sanglots, il enfonça violemment son chapeau sur ses yeux pour qu'elle ne le vît pas pleurer, et, de la main qui envoyait un baiser, « il lui fit signe de se retirer au plus vite ». Elle obéit, brisée d'une émotion faite à la fois d'horreur épouvantée et d'irrésistible fascination pour ce tragique jardin qui, dès ce moment-là, avait conquis tout son cœur.

LES CARMÉLITES AU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Camille de Soyecourt, n'ayant pas prêté le serment exigé de toute personne ayant appartenu à un ordre monastique, ne touchait pas la modique pension que la loi accordait, en indemnité de la confiscation des biens ecclésiastiques, aux religieuses et aux moines sécularisés. Les trente-deux Carmélites qui avaient été ses compagnes au couvent de la rue de Grenelle étaient dans la même situation et risquaient chaque jour d'être emprisonnées. Six seulement furent prises : c'étaient les sœurs Victoire Crével, Louise de la Biochaye, Marie Foubert, Louise de Lesniers, Aimée Donon et Angélique Vitasse. Elles avaient trouvé asile dans une maison de la rue Cassette où étaient déjà réfugiées une Carmélite appartenant à un autre couvent, Éléonore de Carvoisin, et une religieuse visitandine du monastère de la rue du Bac. Après onze mois de séjour rue Cassette, ces huit sœurs se logèrent rue Neuve-Sainte-Genève; c'est là que, à l'automne de 1793, elles furent arrêtées, conduites à la section et, de là, à la prison de Port-Libre, rue de la Bourbe.

On ne dira rien ici des circonstances de leur emprisonnement, pour s'arrêter seulement à leur interrogatoire et à leur comparution devant le Tribunal révolutionnaire; la sœur Angélique Vitasse en a laissé un récit publié plusieurs fois, mais qui est si vivant, si manifestement véridique qu'il nous fait, en quelque sorte, pénétrer dans les coulisses du Tribunal, et nous initie aux procédés d'enquête de ses magistrats.

C'est devant Antoine-Marie Maire que les religieuses comparurent. Fils d'un médecin du chenil de Louis XV, Maire, élu juge au tribunal du 1^{er} arrondissement, avait quarante-sept ans en 1793, quand il fut nommé au Tribunal révolutionnaire. Si l'on regrette de ne pouvoir reproduire ici, dans son entier, la relation de la sœur Vitasse, du moins en citera-t-on textuellement les passages les plus caractéristiques, en plaçant entre parenthèses certaines précisions indispensables :

A sept heures (du soir), le gendarme vint me prendre et me conduisit dans une grande salle (de la prison de Port-Libre); il y avait une table au milieu et deux hommes (Maire et son greffier Josse), un de chaque côté de la table. On me fit asseoir, on me demanda mon nom, mon âge, et les lieux où j'avais demeuré... Ensuite l'un des deux me dit : « Je suis juge au Tribunal révolutionnaire. Il faut que vous sachiez que ce tribunal est établi pour juger et condamner à mort ceux qui seront contraires à la République et, lorsqu'elle sera bien établie, le Tribunal n'existera plus et tous les juges rentreront dans la classe de leurs concitoyens. » Il avait mis ses lunettes pour mieux voir si cela paraîtrait m'effrayer... Je n'avais pas la moindre émotion; je lui fis un signe de tête comme pour lui dire : « C'est bien », et je ne répondis rien; cela avait l'air de l'étonner.

— Avez-vous fait le serment?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est contraire à ma conscience.

Il me présenta un écrit... et me demanda si je le connaissais. C'était un avis de direction touchant la défense de prêter le serment; on avait découvert ce papier chez les religieuses arrêtées.)

— Je l'ai entendu lire à la section le jour qu'on nous a emprisonnées.

— En adoptez-vous les principes?

— Oui.

— D'où vous vient cet écrit?

— Celle de mes sœurs à qui on l'avait apporté ne le savait pas; comment pourrais-je le savoir?

— Est-il permis de mentir dans votre religion?

— Non.

— Eh bien! est-il venu des prêtres rue Cassette?

— Nous avons des amis qui venaient quelquefois nous voir.

— Je ne demande pas s'il venait des amis vous voir; je vous demande nommément s'il venait des prêtres. Répondez-moi. Venait-il des prêtres vous voir?

— Quelquefois.

— ... Vous y êtes-vous confessée? Disaient-ils la messe?

— Quelquefois.

— Souvent?

— Non.

— Combien en venait-il?

Le greffier : — Deux?

— Oui.

— Dites-moi leur demeure.

— Je ne la sais pas.

— Leurs noms?

— Je ne vous le dirai pas.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas le dire.

Le greffier me fit entendre que, si je ne les nommais pas, il en résulterait quelque chose de fâcheux pour moi.

— Il ne m'arrivera que ce que Dieu permettra.

Le juge : — Ce n'est pas Dieu qui le juge, c'est moi, et tous les juges du tribunal.

— C'est Dieu qui permettra le jugement que vous rendez contre moi.

— Quel entêtement! Vous voulez vous exposer à la mort pour eux (les prêtres dont elle se refuse à dire les noms) et vous ne feriez pas ça pour votre père.

— Pardonnez-moi, j'aurais certainement donné ma vie pour sauver celle de mon père, et je le ferais pour vous.

— Ce n'est pas vrai; vous ne le feriez pas pour moi.

— Pardonnez-moi, je ne voudrais pas sauver ma vie aux dépens de la vôtre.

— Vous ne les nommerez donc pas?

— Non.

— Ils sont donc coupables, que vous ne voulez pas les nommer?

— Non, ils ne sont pas coupables; mais comme vous ne voulez les connaître que pour leur faire du mal, je ne vous les nommerai pas.

— Venaient-ils confesser dans votre couvent?

— Non.

— Quelles sont les personnes qui vous les ont fait connaître?

— Je ne puis pas vous le dire.

— Pourquoi?

— Je suis la plus jeune (sœur Vitasse avait alors trente-quatre ans) et je ne me mêle de rien; par conséquent, je ne puis vous le dire...

— Ce sont vos prêtres qui vous montent la tête, ils voudraient vous faire révolter contre nous et, s'ils le pouvaient, ils vous feraient enfoncer le poignard dans notre sein...

— Je n'en ai jamais connu qui pensassent ainsi.

— Vous leur ressemblez, vous souhaitez de voir fondre sur nous tous les maux possibles... Eh bien! faites le serment, nous ne vous demandons pas autre chose: que vous regardiez tous les hommes comme vos frères et que vous contribuiez autant que vous pourrez à leur procurer une liberté qui seule peut les rendre heureux, et que vous défendiez leur propriété.

— Je ne suis qu'une femme, comment pourrais-je les défendre?

— Est-ce que vous ne croyez pas que tous les hommes sont égaux?

— Il y a longtemps que je connais cette égalité, mais je reconnais aussi des supérieurs à qui je dois être soumise.

— Où sont-ils ces supérieurs?

— Vous y avez mis si bon ordre, que je ne sais pas où ils sont...

— Vous êtes bien bonne de leur obéir; ils vous ont laissée et sont à présent bien à leur aise, pendant que vous êtes ici, exposée à toute sorte de maux. Allons! Faites le serment.

— Non, je ne le ferai pas.

— Vous avez la candeur peinte sur le visage; mais ce sont vos vieilles qui vous ont monté la tête... Vous êtes toutes réunies ensemble pour fomenter des révoltes contre nous.

— Nous ne nous sommes jamais mêlées des affaires de la maison; nous vivions en paix et tranquillité: nous nous sommes réunies parce que nous nous aimions et que cela était moins dispendieux...

— Vous êtes à la charge de la nation.

— Il ne fallait pas nous prendre notre bien, nous ne vous aurions pas été à charge.

— Comment? Est-ce que vous possédiez quelque chose?

— Nos biens étaient communs et j'y avais ma part comme les autres.

- Est il vrai que vous avez renoncé à votre pension?
- En tant qu'il faudrait faire le serment pour la recevoir.
- Eh bien! avec quoi vivez-vous?
- Je m'abandonne à la Providence.

— Oui! La Providence! Vous avez certainement des personnes qui vous secourent et qui vous soutiennent... Dites-moi le nom de vos prêtres.

- Je ne vous le dirai pas.
- Nous le savons.

Le greffier : — Vous serez bien étonnée lorsque nous vous les ferons comparaitre au Tribunal.

Le juge : — Vos sœurs ont été plus sincères que vous ; elles nous les ont nommés.

Le greffier : — C'est par intérêt pour vous, car nous avons beau le savoir, si vous persistez à le taire, il en résultera quelque chose de fâcheux pour vous.

J'avais l'air de ne m'en pas embarrasser beaucoup.

Le juge : — Puisque vos sœurs les ont nommés, il ne leur en arrivera ni plus ni moins ; leur sort est décidé ; ainsi nommez-les.

— Je n'y aurai pas contribué.

Il me touche les mains : — Avez-vous froid ? — Non. — Et aux pieds ? — Un peu.

Il me fait placer un fauteuil, fait apporter du bois et fait faire un bon feu. — Vous ne ferez donc pas le serment ? — Non. — Pourquoi ? — Parce qu'il est contraire à ma conscience et à mes vœux. — Par exemple ! Obéissez aux lois de la République, soyez-lui soumise et vous pratiquerez le vœu d'obéissance... Vous avez fait vœu de chasteté ; qui vous empêche d'être vierge ? Vous avez la liberté de vous marier si vous voulez ; mais vous avez aussi la liberté de ne pas le faire... Si vous demeuriez chez moi, je serais bien fâché de vous empêcher de vivre de la manière qui vous plairait ; moi, je suis chaste aussi, cela ne m'empêche pas de rendre service à la République ; cependant je n'ai pas renoncé au mariage...

Le greffier : — Voyez avec quelle bonté il vous parle, il a pour vous l'affection et la tendresse d'un père ; il voudrait vous voir bien heureuse.

— J'en suis bien reconnaissante.

Le greffier : — Je ne puis me résoudre à écrire vos réponses, cela me fait trop de peine, car je vois que vous en serez la victime et que vous irez à la guillotine.

— Tant mieux, j'en irai plus tôt au ciel.

Le juge : — Oui ! Au ciel ! Vous serez bien reçue. Dieu le Père ne voudra pas vous recevoir. Vous n'obéissez pas à la loi... Allons, nommez-moi vos prêtres.

— Je ne vous les nommerai pas.

Le juge, en riant : — Si ! vous me les nommerez.

Le greffier : — Dans quel abîme vous vous plongez ! Vous serez conduite au Tribunal révolutionnaire et vous ne savez pas ce que c'est de comparaître au Tribunal. Vous serez assise dans une tribune très élevée devant tous les juges et une grande multitude de peuple qui, tous, auront les yeux sur vous... On vous enverra à la Guyane parmi les sauvages.

Et il avait l'air de retenir bien d'autres choses qu'il ne voulait pas dire...

L'interrogatoire de la sœur Vitasse se termina ainsi : il s'était prolongé durant deux heures. Le juge fit ensuite comparaître les sept autres religieuses : son questionnaire et leurs réponses diffèrent peu de ce que l'on vient de lire. Un incident cependant est à noter : quand vint le tour de la Visitandine, âgée de cinquante-huit ans, sourde et convalescente d'une fièvre inflammatoire, elle pria le gendarme qui la conduisait « d'aller un peu plus doucement, parce qu'elle relevait de maladie ». « Eh bien ! dit cet homme, quand vous seriez crevée, il n'y aurait pas grand malheur ! » Elle se mit à rire et lui répondit : « Vous avez raison. »

On les mit à la Conciergerie, sur la paille grouillante de vermine : comme elles n'avaient pas d'argent, des dames charitables s'intéressèrent à elles et firent une quête pour assurer aux pauvres filles le concours d'un défenseur « qui refusait de se charger de leur cause sans avoir reçu 200 livres d'avance ». Elles furent conduites au Tribunal « par beaucoup de petits chemins noirs, très étroits et très sales, et d'autres très grands et très vastes ; elles montèrent beaucoup ». La sœur Vitasse avoue qu'elle avait très peur : elle était « secouée d'un tremblement universel » qui cessa dès qu'elle entra dans la salle d'audience et fut assise au banc des accusés. Le président, — c'était Dumas, — les interrogea sur leur refus de serment et tâcha d'obtenir d'elles les noms des prêtres qui les visitaient. La sœur de la Biochaye ayant affirmé que l'un de ces ecclésiastiques

tiques ne venait dans leur retraite que pour lui donner des leçons de dessin, l'accusateur public tourna la chose en plaisanterie : « Celui-là était, dit-il, un coureur de lièvres : il s'introduisait chez toutes les religieuses et, à l'aide d'un carton de dessin, il savait faire des siennes. » A certaine question du brutal Dumas, la sœur Donon ayant riposté avec vivacité : « Non ! mon père ! » le président, les juges, les jurés, tout le public et les accusées elles-mêmes éclatèrent de rire.

Peut-être est-ce cette détente qui sauva les huit religieuses reconnues coupables de « rassemblement fanatique et de refus de serment » ; il fut admis d'ailleurs qu'elles n'avaient pas commis ces crimes « dans l'intention de troubler l'État et en armant les citoyens les uns contre les autres » et on les condamna à la déportation. Écrouées avec les filles perdues, à la Salpêtrière, elles y furent oubliées : thermidor devait leur épargner l'exil lointain. En messidor, leurs seize sœurs Carmélites de Compiègne devaient être moins ménagées : elles allèrent à la mort, toutes ensemble, en chantant ; la plus âgée était presque octogénaire ; la plus jeune avait vingt-huit ans et le spectacle de ces saintes filles s'agenouillant devant leur Prieure pour lui demander « la permission de mourir » dut être terriblement impressionnant, car la foule qui, blasée sur ces horreurs, se bousculait autour de l'échafaud pour huer les suppliciés, garda, dit-on, ce jour-là, un morne silence jusqu'à ce que la dernière de ces têtes innocentes eût roulé dans le panier du bourreau.

La Terreur avait atteint son apogée : le Tribunal ne jugeait plus et envoyait les prétendus suspects à la mort sur la seule constatation de leur identité. Chacun dépendait d'une dénonciation, d'une rencontre, d'un mot. « Je parlais à quelques conventionnels de mes amis, d'un calcul personnel qui embrassait l'avenir d'un mois, note le dantoniste Baudot ; ils se moquèrent beaucoup de ma présomption de compter sur un mois de vie dans ces temps orageux. » Tout ce qui n'était pas de la clique des guillotineurs, se terrait du mieux possible et s'appliquait à disparaître. Camille de Soyecourt dut quitter sa ferme des Moulineaux ; elle espérait se réunir à sa mère Prieure, cachée à Issy même ; mais celle-ci végétait dans un état si misérable qu'il lui fut impossible de recevoir sa fille errante. Sœur Camille, « sans pain, sans abri, en proie à la

plus effroyable détresse », inspira pitié à l'un des municipaux du village qui la logea dans uneasure inhabitée; elle y fut rejointe par une converse de son ancien couvent; cette pauvre nonne, sœur Catherine, s'était engagée comme servante et, riche de deux cents francs, venait mettre cette somme à la disposition de M^{lle} de Soyecourt. Le premier soin de celle-ci fut de convertir en chapelle une des chambres de son rustique asile; avertis par cette entente mystérieuse qui, tant que dura la persécution, rapprochait les personnes soucieuses de pratiques religieuses, des prêtres venaient, de temps à autre, célébrer clandestinement la messe dans ce pauvre oratoire: un signal convenu indiquait l'heure de l'office aux personnes initiées à ces compromettantes assemblées.

LA CONSPIRATION DES PRISONS

Les geôles de Paris étaient combles et, le nombre des arrestations augmentant chaque jour, il fallait, ainsi que le conseilait Hermann, le commissaire aux administrations civiles, police et tribunaux, « vider un peu les prisons ». « Il faudrait peut-être les purger en un instant et déblayer le sol de la liberté de ces immondices, de ces rebuts de l'humanité ». Le Comité de Salut public adopta l'idée d'Hermann et ordonna de rechercher, dans les diverses maisons d'arrêt, « tous ceux qui devaient être les acteurs des scènes si souvent projetées pour le massacre des patriotes et la ruine de la liberté ». Or, nul des détenus ne méditait le massacre des patriotes. « Jamais, a dit l'un d'eux, jamais séminaristes n'obéirent avec plus de docilité à la voix de leur supérieur que les prisonniers aux ordres de leurs gardiens » et l'administrateur de police, Heuzée, qui fut lui-même incarcéré, constata, dans les prisons où il séjourna, « la même tranquillité et la même soumission ».

Comme on ne pouvait donc pas compter sur une révolte de ces patients captifs, on plaça parmi eux des « moutons », — terme d'argot qualifiant les agents provocateurs chargés de les « faire parler » et de dresser la liste de tous ceux qui ne paraissaient pas apprécier à sa valeur la douceur du régime révolutionnaire. Les prisonniers se méfièrent et ne parlèrent pas; les listes furent dressées tout de même: après une première expé-

rience à Bicêtre, elles marquaient pour la mort 137 personnes détenues à la prison du Luxembourg et, le 3 juillet 1794, le Comité de Salut public arrêtait « qu'elles seraient jugées dans les vingt-quatre heures ». C'est donc bien à lui qu'est imputable la responsabilité de cette abomination.

Quels en furent les machinateurs subalternes ? Deux administrateurs de police, Étienne Arbeltier et Jean-Léonard Faro, pour diriger la manœuvre, et Pierre-Guillaume Benoit pour l'exécuter : ce dernier, ci-devant employé dans les bureaux de la Guerre, puis commissaire du pouvoir exécutif dans le département de l'Eure, paraît avoir été un spécialiste de la délation ; déjà, lors de son séjour au ministère de la Guerre, il avait dénoncé et fait arrêter onze de ses camarades pour falsification de congés militaires. Emprisonné au Luxembourg depuis l'automne de 1793, il espionnait et mouchardait ses co-détenus ; déjà il comptait à son actif quelques têtes fameuses, — entre autres celle de Lucile Desmoulins ; il s'en est vanté si souvent comme d'un glorieux exploit qu'on ne peut sur ce point conserver aucun doute. Il était donc tout désigné pour satisfaire, en messidor, au désir du Comité de Salut public : il montra du zèle et, assisté par quelques acolytes recrutés parmi ses compagnons de captivité, il réussit, en quelques jours, à dresser la funèbre liste destinée à Fouquier-Tinville : les cent cinquante-sept furent jugés en trois groupes et cent quarante-six condamnés à mort.

En présence d'un tel succès, Benoit, considéré comme un collaborateur précieux, s'offrit ou fut désigné pour mener à bien un travail similaire dans une autre prison. Le 22 messidor (10 juillet), il était donc transféré aux Carmes. Pour qu'il ne fût pas gêné dans ses opérations, on destituait en même temps le concierge Roblàtre qui, très fier de la discipline observée par ses pensionnaires, aurait pu commettre la sottise d'attester que pas un n'avait jamais tenté de s'insurger contre son autorité. Faro remplaça Roblàtre par un homme sûr, un certain Joseph Aubert, « mouchard de police » originaire de Nancy, geôlier d'occasion, « dur et rébarbatif ».

Depuis le 1^{er} messidor (19 juin), la vie aux Carmes n'avait pas subi de modification notable. Encore que le règlement interdisait l'accès du jardin, les détenus y prenaient l'air à certaines heures : rien n'était changé, ni au régime décrit ci-des-

sus, ni à l'infection rebutante de la prison, ni aux intrigues galantes nées de rencontres fortuites en ce lieu de désolation. Le jeune sous-lieutenant Ange de Beauvoir se montrait toujours aussi empressé auprès de la jeune Désirée de Croiseuil, sans que le mari de celle-ci parût s'effaroucher de ces assiduités ; l'ardent général de Beauharnais brûlait d'amour chaque jour plus passionné pour sa langoureuse Delphine de Custine, dont le cœur endolori s'était embrasé au contact de cet incandescent consolateur, tandis que Joséphine, l'épouse délaissée, entourait sa remplaçante de prévenances et d'affection.

Dans les deux premières décades de messidor, la charrette de Budelot était venue un peu moins fréquemment qu'au mois précédent quêter la pâture du Tribunal : en dix-neuf jours, les détenus n'avaient vu disparaître que dix de leurs compagnons : au nombre de ces malchanceux étaient un coiffeur de dames, Jacques Mouton, chez qui on avait découvert deux brochures suspectes ; — un autre artiste en cheveux, Martin Alleaume, âgé de dix-sept ans ; celui-ci, las de sa détention et sûr d'être sans reproches, avait commis l'imprudence de solliciter la faveur d'être mis en jugement ; — l'ex-marquis de Laguiche, complice avéré du conspirateur de Batz ; — et deux habitants de Nancy, Léopold Labbaye et Julien Lemonnier, chauds patriotes qui s'étaient permis de regretter qu'on jetât à la fonte la belle statue du tyran Louis XV, chef-d'œuvre de Guibal, qui ornait la place de leur ville.

Et puis, le 19, rien. La voiture du Tribunal ne paraît pas. Rien le 20, ni les jours suivants. Rien jusqu'à la fin du mois. Aux Carmes on respire ; on reprend espoir : l'accusateur public jugerait-il suffisant l'impôt de têtes qu'il a levé sur la maison ? Ce relâche rassurant se prolonge durant treize jours... C'est que Benoit signole sa liste et il ne veut pas qu'on empiète sur sa besogne. Le misérable, recommandé au nouveau concierge Aubert, évidemment avisé de l'importance du personnage, fut installé dans une chambre confortable dont il fit son bureau ; on plaça sur sa porte un écriteau : *Commissaire national* ; ces deux mots étaient gravés sur un cachet de cuivre destiné à sceller ses lettres et, bien que toute correspondance fût interdite aux détenus, il disposait de plumes, d'encre et de papier. On fit du chauffoir de la prison sa chambre à coucher et il prit pour le servir un domestique nommé Scaillet, écroué

le même jour que lui. Les détenus n'étaient pas, bien certainement, informés des faveurs dont bénéficiait le nouveau venu, car tant d'égards auraient suffi à les mettre en garde contre ce privilégié. D'ailleurs Benoit dissimulait sa détention antérieure au Luxembourg ; il se donna pour arriver directement du Calvados, ce qui lui permettait, sans éveiller les méfiances, de beaucoup questionner sous couleur de se renseigner sur ce qui se disait et se faisait dans la capitale.

Guidé probablement par quelque geôlier, il entreprit, dès l'abord, trois des plus anciens pensionnaires de la prison : l'ex-maire de Vaugirard, nommé Belavoine, Michel Manuel, frère de l'ancien procureur de la Commune, et Claude Gabriel Chavard, commis de bureau. En leur laissant entrevoir certains avantages et, sans doute, même la liberté, il obtint facilement d'eux des confidences et apprit qu'un chirurgien nommé Virolle, écroué aux Carmes dès l'ouverture de la prison, maugréait contre la longueur de sa détention et traitait volontiers de « f...-guez » certains conventionnels qui, s'étant fait soigner par lui, ne l'avaient jamais payé. Virolle, en sa qualité de médecin, était en relations avec tous les détenus et Benoit discerna qu'il pouvait faire de cet homme le pivot d'une prétendue conspiration dans laquelle on engloberait, comme complices, nombre de personnes dont le choix serait aisé. Il apprend encore que quelques jeunes gens, — l'amoureux Beauvoir, 24 ans, l'instituteur Lesage, 23 ans, l'Anglais Harrop, 22 ans et l'ex-lieutenant Champagnier, 28 ans, — pour faire une niche au concierge, étant un jour montés jusqu'au clocher de l'église, ont enlevé la corde servant aux poids de l'horloge. Benoit avise de ces faits graves ses deux compères, Arbeltier et Faro ; ce dernier, accompagné de Lescot-Fleuriot, maire de Paris, se rend, le 30 messidor, aux Carmes, questionne les témoins recrutés par Benoit et interroge Virolle. C'est un homme de cinquante-huit ans, compréhensif et perspicace : « il ne s'occupe pas de politique, dit-il ; on a dénaturé les propos qu'on lui attribue ; il connaît la plupart des prisonniers, mais n'en fréquente particulièrement aucun. » Sur quoi, en attendant qu'on décide de son sort, il est mis au secret dans une pièce du deuxième étage. A peine l'y a-t-on verrouillé que, se sentant perdu peut-être, il ouvre la fenêtre, se lance, et son corps vient s'écraser sur le pavé de la cour.

On s'attarde ici quelque peu à débrouiller, autant qu'il est possible, la trame d'une des conspirations imaginaires auxquelles l'échafaud dut ces grandes « fournées » dont les effrayantes atrocités précipitèrent la fin de la Terreur. Les contemporains qui en constatèrent les effets ne purent qu'en soupçonner l'ourdissage : les hôtes mêmes des prisons que décimèrent ces insidieuses provocations n'en connurent toute la perfidie que plus tard, lors du procès de Fouquier-Tinville où les « moutons » furent démasqués et dont les débats mirent au jour des particularités qui révoltèrent le public des audiences ; mais on n'apprit pas tout et le secret de ces machinations est encore épars dans certains dossiers d'archives. Celui de Benoît permet de suivre pas à pas la marche du traître dans sa répugnante entreprise. La mort de Virolle, — suicide opportun ou discrète suppression, — le servait et il fit de ce disparu « l'âme » de la prétendue conspiration. Par l'entremise du concierge Aubert, son complice, ses lettres parvenaient sans retard au Comité de Sûreté générale, ou à l'accusateur public ; du reste, il sortait à volonté, soit seul, soit escorté pour la forme d'un gendarme que, sa course faite, il invitait à dîner dans quelque restaurant. Quand il rentrait, le soir, « il avait toujours l'air content ».

La liste fut dressée, de connivence avec Chavard, envoyée au Comité de Salut public et, de là, transmise à Fouquier-Tinville ; elle fut la base de l'acte d'accusation. Pour bien apprécier ce document, il convient de se rappeler que les seuls méfaits que Benoît avait pu relever à la charge des détenus étaient les propos de Virolle, niés par lui, et l'enlèvement de la corde de l'horloge, corde retrouvée sous le lit de Champagnier qui avouait l'avoir mise en réserve, afin de s'en servir pour se soustraire, le cas échéant, aux massacreurs si, comme on ne cessait d'en menacer les prisonniers, le peuple réitérait les tueries de septembre 1792. Sur ce pauvre thème, Fouquier broda un réquisitoire qui peut être considéré comme un de ses chefs-d'œuvre :

Virolle, détenu dans la maison des Carmes, était le chef de cette nouvelle conspiration qui coïncidait avec celle de Bicêtre et du Luxembourg. Il paraît aussi que les conspirateurs de ces deux premières maisons avaient des intelligences et des correspondances

secrètes dans celle des Carmes... Virolle, voyant ses trames perfides et contre-révolutionnaires découvertes, s'en est puni lui-même en se précipitant par une fenêtre. Les chefs qui conduisaient ce complot paraissent être surtout Champagnier, Beauvoir, ex-noble, Lesage, domestique, et Harrop, Anglais : les conjurés s'étaient procuré des cordes à l'aide desquelles ils devaient exécuter le projet d'évasion, pour ensuite consommer les plus horribles attentats contre les représentants du peuple... Les autres conjurés sont pour la plupart connus pour s'être toujours montrés les ennemis du peuple... On devait y trouver et on y trouve encore ces ex-nobles, complices et satellites de Capet, chevaliers du poignard, assassins du peuple dans la journée du 10 août, qui ne sont restés dans l'intérieur que pour y seconder par des conspirations les efforts des tyrans coalisés...

Suivaient quarante-neuf noms, presque tous de gentils-hommes, princes, marquis ou comtes, de prêtres, d'anciens officiers : sauf les quatre accusés du vol de la corde, aucun n'avait été interrogé, ou même cité, au cours de la très sommaire enquête de l'administrateur Faro. Benoit s'était habilement acquitté de sa tâche en composant sa liste de façon que l'énoncé seul de leurs qualités assurât à ces malheureux un brevet de mort : « De Bruge, ex-noble, ex-prêtre, ex-grand vicaire de l'évêque de Mende; Caillol, ex-prêtre; d'Autichamp, ex-noble, ex-chanoine de la ci-devant Notre-Dame; Chevrier, ex-prêtre; Delaulne, ex-religieux de Saint-Victor; Verdier, ex-secrétaire de l'évêché de Montpellier; Darchy, ex-chanoine de la collégiale de Châtillon; Latyle, ex-curé constitutionnel de Thomas d'Aquin; Boucher d'Argis, ex-noble; Montbazan-Rohan, ex-prince, ex-vice-amiral; Champcenetz, ex-noble, ex-officier aux gardes françaises; Salm-Kilbourg, prince d'Allemagne; Humbert, ex-noble, ex-colonel; Gouy d'Arcis, ex-noble, ex-maréchal de camp; Beauharnais, ex-général; de Bevi, ex-lieutenant-colonel; Carcadot, ex-marquis; Querhoent, ex-comte et maréchal de camp; Delorme, ex-chevalier de Saint-Louis; Waroquier, ex-noble, ex-lieutenant des grenadiers royaux; Soyecourt, ex-comte, ex-capitaine de dragons; Leroy de Gramont, ex-noble; de Caumont, ex-noble, ex-officier; Lompery de Maisonneuve, ex-garde du tyran... »

Le 4 thermidor (22 juillet), les huissiers du Tribunal arrivèrent aux Carmes, porteurs de la liste. Depuis près de quinze

jours ils n'avaient point reparu et, sauf quelques détenus auxquels la présence de Benoit semblait louche, les hôtes de la maison d'arrêt se croyaient oubliés.

Ce jour-là, le temps était à l'orage; il pleuvait et bien peu sans doute étaient descendus au jardin. Imagine-t-on l'émoi de cet entassement humain surpris dans sa quiétude par le cri : « Les voitures sont là ! » l'agitation angoissée dans les corridors, les portes des cellules qui s'ouvrent, les questions hâlantes, les mines effarées, la bousculade vers les paliers d'où l'on pourra entendre l'appel : le concierge avait son bureau au premier étage, en face du degré et c'est vraisemblablement de là que les huissiers de Fouquier-Tinville criaient les noms. Peut-on se représenter toutes les têtes anxieuses penchées sur la rampe, les yeux hagards, le pesant silence qui s'établit et, d'en bas, la voix qui monte, souvent hésitante, estropiant la funèbre nomenclature, incorrectement transcrite ? Une grande partie de la journée peut-être se passa dans ces transes; le peu que l'on sait de la scène donne à croire, en effet, qu'elle dura longtemps : il apparaît que les commissaires interrogèrent sommairement chacun des quarante-neuf pour s'assurer de leur identité ; la recherche de ceux qui ne se présentèrent pas d'eux-mêmes, la levée des écrous, les préparatifs des partants dont certains, ne pouvant croire qu'ils allaient mourir, se munissaient de quelque bagage, provoquaient un grand va-et-vient. Ainsi on dit que, à l'appel de son nom, le comte de Soyecourt, sûr de son innocence et comptant être acquitté, descendit avec un petit paquet sous le bras; un geôlier, qui le vit passer, lui dit : « Tu n'as besoin de rien emporter. » Il comprit, remonta les marches, et alla s'agenouiller aux pieds d'un ecclésiastique qui, depuis quelques jours, partageait sa cellule.

N'est-ce pas aussi au moment du départ que le jeune Beauvoir prit le temps de tracer sur le mur de son cachot l'adieu touchant qu'on a cité plus haut ? Et avant de quitter le couvent des Carmes, Beauharnais adressa à son ex-épouse, Joséphine, la lettre souvent citée où il se dit « victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes, de cette maison ». Lui, du moins, ne se faisait pas illusion : « La présomption de cette infernale machination me suivra jusqu'au Tribunal révolutionnaire; elle ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te

parlerai pas de mes regrets; ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie... » Cet adieu d'un mari volage à une épouse délaissée est d'un homme qui sait vivre, mais complètement aveuglé par le préjugé politique, s'il croit vraiment que « les aristocrates » ont tramé « l'horrible machination » dont il est victime.

La craintive Joséphine, affolée de peur, tremblait autant pour elle-même que pour le père de ses enfants : les affres de ces heures terribles s'acéraient encore pour elle du désespoir de sa compagne de cellule, l'infortunée Delphine qui, « voyant passer devant elle son amant adoré partant pour la mort, éclata en sanglots... Beauharnais, plein de calme, la consola, et lui remit en souvenir une bague arabe qui portait un talisman » et qu'elle devait conserver durant toute sa vie.

Enfin les sinistres voitures, où furent entassés les quarante-neuf, sortirent de la cour et, par la rue de Vaugirard, se dirigèrent vers la Conciergerie. La maison des Carmes dut paraître bien vide ce soir-là et, sans doute, on n'y dormit guère. Le jour suivant, 5 thermidor, Benoit reçut, dès le matin, la visite d'un officier municipal qui lui était dépêché par le Comité de Sûreté générale pour quelque renseignement complémentaire, peut-être au sujet des malheureux qui, à ce moment, comparaissaient devant le tribunal. Vers la fin de l'après-midi, on apprit que, sauf trois d'entre eux, un tapissier, un cordonnier et un adjudant des chasseurs bataves, du fretin dont Benoit avait grossi sa liste probablement par inimitié personnelle, tous les autres étaient morts.

Gonflé de ce succès, Benoit voulut en tirer profit et il rédigea un mémoire apologétique dont le début donne le ton : « L'homme de bien, opprimé, trouve au fond de son cœur l'incorruptible juge de ses actions, sa conscience... » Et il racontait sa vie, il disait comment, marié à vingt ans, veuf depuis 1782, remarié en 1787, il était père de deux garçons, actuellement au service de la République, et d'une fille de douze ans... Il rappelait son « travail » au Luxembourg où il avait dénoncé, le premier, la fameuse conspiration... « J'ai passé dans ce temps-là quatorze nuits sans me coucher, je ne dormais que deux heures le matin... » Il parle plus modestement de sa liste des Carmes; mais ce n'est qu'un commencement; il fera mieux, car il sait

bien des choses : « je me réserve de vous en faire part lorsque vous m'aurez rendu la justice que je crois m'être due. » Au vrai, il a très peur : les détenus le soupçonnent d'être le promoteur de la récente hécatombe. « Il est si dangereux de dire des vérités, quand elles ne sont pas entendues de ceux qui doivent seuls en avoir connaissance ! » Désormais il ne parlera plus « qu'au Comité de Sûreté générale ou à l'un de ses membres : encore faudra-il que que je sois bien sûr qu'il en soit. » Et il vante sa marchandise : « J'ai tout vu, tout observé. Quand je dormais, j'avais toujours un œil ouvert sur les dangers de ma patrie. »

Il ne se trompe pas ; les prisonniers sont maintenant renseignés sur son infamie ; mais il ignore qui les a éclairés : c'est son propre domestique, ce garçon de vingt-sept ans, nommé Scaillet, mis à son service par la section du Luxembourg. Ce pauvre, cet homme obscur, plus dégoûté que les juges du Tribunal et les Comités de la Convention, est révolté de l'ignoble trafic de son maître ; il l'a dénoncé aux détenus et les a mis en garde contre ce mouchard patenté. Benoit redoute un mauvais coup et appelle au secours ceux qui l'ont employé : « Il est impossible de vous peindre tout ce que je souffre dans cette maison. Voilà deux fois que j'écris à l'Administration pour être transféré ; mais je ne reçois pas de réponse : cependant ma vie a souvent été en danger, puisque tous les détenus voulaient se jeter sur moi... Par humanité, faites-moi transférer à la Bourbe ou ailleurs... » Et, s'adressant à Louis du Bas-Rhin, membre du Comité de Sûreté générale, il insiste : « Prends pitié de ma position, elle est terrible. » Pourtant il dénonce toujours : le 9 thermidor, il demandera encore à être entendu : « Il est peut-être très urgent que je le sois le plus tôt possible. »

Est-ce lui qui, dans ces derniers jours de la Terreur, désigna pour la mort le pauvre Loison et sa femme, tenanciers du théâtre des Marionnettes des Champs-Élysées. On vint, le 8, les prendre aux Carmes ; ils y étaient détenus depuis six mois. Qui aurait pensé à eux si quelqu'un ne les eût signalés ? Aucun témoignage à leur charge ; l'acte d'accusation mentionne seulement que « lors de l'inauguration de Marat (*sic*) la femme Loison avait traité ce grand citoyen de gueux et de scélérat ». Honteux de donner en pâture à la guillotine de si petites gens,

l'accusateur public les décora du titre d' « ex-nobles et parents d'émigrés » ! Avec eux on enleva des Carmes deux vieillards, Pierre-Louis Fancier, âgé de soixante-dix ans, et Jean-Christophe Larcher-Latouraille, qui en comptait soixante-quinze. Tous quatre périrent avec quarante et un autres, dont un ex-maitre des comptes, Puy de Vérine, septuagénaire, sourd, aveugle, paralytique et tombé en enfance depuis plusieurs années.

L'avant-veille, 7 thermidor, la prison des Carmes a reçu quarante-cinq détenus transférés de la Bourbe et destinés à combler les vides laissés par l'exécution du 5. Ils ne sont pas là depuis quarante-huit heures, quand des alarmes d'un nouveau genre surexcitent les détenus, rendus plus ombrageux par la récente décimation. Dans la journée du 9, le concierge Aubert se montre plus brutal encore que d'habitude ; il interdit la promenade au jardin ; il paraît inquiet et préoccupé et, de bonne heure, verrouille ses prisonniers dans leurs corridors. Ceux-ci, qui tout de suite redoutent le pire, supposent que la populace prépare un nouveau massacre des prisons. Quand, vers huit heures, la nuit s'étend sous un ciel ouaté de nuages, on entend au loin « beaucoup de bruit, battre le rappel, la générale, sonner le tocsin, des cris, des proclamations qui parviennent d'une manière confuse ». Tout à fait comme en septembre. Tard dans la nuit, un mouvement se produit dans les corridors : c'est Santerre, l'éphémère général du faubourg Antoine, qu'on vient chercher ; à l'aube du 10, on apprend que, sur un ordre du Comité de Sûreté générale, il est mis en liberté : sans doute a-t-on besoin de lui pour réprimer un mouvement populaire, et cette hypothèse ne rassure pas, car le bruit circule dans la prison qu'une horde de scélérats piétine devant la porte de la rue de Vaugirard, attendant « l'affreux signal du carnage ». Deux fois déjà cette porte s'est entr'ouverte, sur les instances du citoyen Crépin, l'un des administrateurs de police qui, dit-on, commande les massacreurs impatients.

Mais, à mesure que la matinée s'avance, le concierge se fait patelin ; il s'efforce même d'être gracieux et autorise la descente au jardin. Le terrible Crépin lui-même s'est faufilé dans la prison ; il se cache parmi les détenus qui le repoussent ; il implore, il pleure, proteste « qu'il n'est d'aucun complot,

qu'il ne veut que le bien », et c'est ainsi que circule et éclate enfin la merveilleuse, l'ineffable, la délirante nouvelle : Robespierre est abattu ! « l'humanité triomphe ». Quelle joie, quels transports ! Le 11, l'heureux événement se confirme : c'est bien fini ; l'ingrate guillotine immole maintenant ses courtisans de la veille. Toutes les prisons sont en fête : aux Carmes « on chante des hymnes dans les corridors, on ne réintègre les cellules qu'à dix heures du soir » ; on a des journaux, du papier ; on peut écrire à ceux qu'on aime ; les prisonnières ne sont plus confinées dans un quartier distinct ; elles se mêlent aux autres détenus et, par ces beaux jours du plein été, l'ombreux enclos du vieux couvent semble, lui aussi, renaître de son lugubre passé.

Des trente citoyennes qui furent internées aux Carmes, quatre, on l'a vu, sont mortes sur l'échafaud ; plusieurs pleurent les unes un mari, les autres un amant ou un père ; quelques-unes ont avec elles leurs enfants, telles la veuve du condamné Sourdeval, M^{me} de Voursac, M^{me} de Ferrary. Une nouvelle venue, écrouée le 7 thermidor, est une femme Dupont-Lamotte, aventurière émérite qui, naguère, a aidé sa cousine Jeanne de Lamotte à escroquer et à faire disparaître les diamants du collier de la Reine. Une autre encore, dont la présence est un sûr indice de la disgrâce irrévocable des terroristes, est la veuve de Lescot-Fleuriot, le maire de Paris qui vient de périr avec Robespierre. De toutes la plus entourée, la plus attachante est Joséphine de Beauharnais : on a vu l'aimable femme si torturée par la peur de l'échafaud, si obsédée par le cauchemar de l'affreuse mort, et, en même temps, si charitable et conciliante, qu'elle a conquis tous les cœurs. Elle a des amis parmi les triomphateurs du jour et, l'une des premières, elle quittera la prison. Quand, le 19 thermidor, elle fut mise en liberté, les prisonniers « applaudirent avec fureur » ; elle, de saisissement, s'évanouit ; bientôt, reprenant ses sens « avec cette grâce qui ne l'abandonna jamais », elle fit ses adieux à chacun « et sortit au milieu des vœux et des bénédictions de tous ».

Quant à Delphine de Custine que, vraisemblablement, aucun homme ne pouvait aborder sans être fêru de son charme, elle dut la fin de sa captivité à un sans-culotte obscur, le maître-maçon Gérome, de la section de Bondy. Cet homme, chargé

d'apposer les scellés chez la séduisante suspecte, sortit fou d'amour de cette première rencontre ; dès lors toutes ses pensées furent pour l'ensorceleuse aristocrate. Ou bien quelque chose nous demeure caché, ou bien l'histoire n'est pas si belle que l'a contée, quarante ans plus tard, Astolphe, le fils de Delphine. A l'en croire, Gérome, au péril de ses jours, sauva la vie de la prisonnière en pénétrant dans le cabinet de Fouquier-Tinville et en subtilisant le dossier de sa Dulcinée, prouesse d'autant plus inadmissible que Gérome, étant de la section de Bondy, ne put être mis en rapport avec la veuve de Custine, logée sur la section Fontaine-Grenelle, qu'après le 9 thermidor, quand, la Commune abolie, il fut nommé l'un des nouveaux administrateurs de police.

La conduite de ce brave homme n'en fut pas moins très méritoire : il aida de sa bourse la gouvernante d'Astolphe qui se trouvait dans la détresse, et quand Delphine, enfin libre, rentra chez elle après sept mois de captivité, trouvant son appartement dévasté, « n'ayant plus d'amis, plus de ressources, ne sachant comment subvenir à son existence et à celle de son enfant », c'est encore Gérome qui, avec l'abnégation la plus complète, se dévoua à celle qu'il aimait sans le dire, sachant bien que tout le séparait d'elle, qu'il n'avait rien à espérer, et qu'elle ignorerait toujours ses sentiments secrets. Elle les connut pourtant, puisqu'elle en fit confidence à son fils, auquel elle inspira une amicale reconnaissance envers ce protecteur aussi discret que fidèle.

LA PRISON VIDE

Pour les détenus qui avaient passé aux Carmes les mois rouges d'avant Thermidor, la maison devait paraître un lieu de délices : on leur fournissait largement lait, fruits, vins, toutes les « douceurs » désirables ; pleine liberté leur était laissée dans l'intérieur de l'enclos. On les voyait, « montés sur les croisées », adressant des signaux aux badauds attroupés aux portes pour acclamer ceux qui sortaient. Le méchant concierge Aubert se désintéressait de toute surveillance : il semble même qu'il négligeait de tenir au courant son livre d'érou. L'odieux Benoit, en dépit de ses supplications, n'avait pas été transféré ; il se terrait, conscient de l'horreur qu'il inspirait ; peut-être

ceux qui l'avaient employé à l'infâme besogne le laissaient-ils là, dans l'espoir d'une vengeance qui les débarrasserait de ce complice compromettant. Mais, soit qu'il se cachât bien, soit que les détenus le dédaignassent, on ne le tourmenta point. Après quinze jours seulement, il fut évacué sur la prison de Sainte-Pélagie. Là il se remit à espionner et demanda « d'être reçu au Comité de Sûreté générale auquel il rapportera des choses qu'il ne peut écrire ». En pluviôse an III, on le retrouve à la prison du Plessis, écrivant toujours des lettres éplorées : « Victime des circonstances, je n'ai personne qui intercède pour moi... » et rédigeant de longs mémoires où il détaillait « la manière dont ses complices s'y prenaient pour dresser les listes assassines d'après les registres d'écrou que lui communiquait le concierge à l'effet de choisir les victimes à immoler ». Il déclarait modestement « qu'il n'en avait dénoncé que vingt ou trente et se plaignait d'être abandonné après avoir rendu tant de services ». Évidemment il comprenait le péril de sa situation et cherchait à englober dans le mépris, dont il était couvert, quelque puissant personnage dont la protection lui assurerait l'impunité. Sans doute y parvint-il, car il fut mis en liberté le 23 pluviôse an III (11 février 1794).

Il put se croire sauvé ; mais sa dette n'était pas payée : elle le fut quand, trois mois plus tard, se déroula, devant le nouveau Tribunal révolutionnaire, le procès de Fouquier-Tinville et de ses acolytes. Cité comme témoin, Benoit essaya de prendre le ton du jour : ce fut un tollé d'anathèmes et de malédictions ; Fouquier lui-même, si écrasé fût-il par l'évocation de sa judicature, rencontrant plus infâme que lui, accabla de ses méprisantes révélations le dénonciateur qui, passé de la barre des témoins au banc des accusés, fut condamné à mort et périt sous les huées le 6 mai 1794.

Belavoine, Chavard et le concierge Aubert, qui avaient participé à son œuvre abjecte, surent se taire et échappèrent au châtimement, grâce à leur obscurité. Il serait précieux de connaître quelle fut la vie de ces gens dont la conscience était chargée de si lourds souvenirs : de Belavoine et d'Aubert on ne sait rien ; pour Chavard, emprisonné après thermidor, il fut bientôt mis en liberté et obtint un emploi de commis à la liquidation des émigrés. Il dut vivre longtemps, car il existe un portrait de lui, croquis au crayon, représentant de profil

un bon bourgeois, très âgé, visage grave, bouche amère; le menton est enfoncé dans un col profond qui date ce dessin des premières années du second Empire. On lit sur ce médaillon ces mots tracés en exergue : *Inconnu, j'ai fait plus d'empereurs et de rois que Warwick le faiseur de rois*, allusion, doit-on croire, à l'inscription, sur la liste des quarante-neuf, du nom de Beauharnais : le veuvage de Joséphine la fit impératrice, son fils devint vice-roi, sa fille fut reine de Hollande et celle-ci donna naissance à un prince qui fut Napoléon III.

La prison des Carmes se vida rapidement : deux mois après le 9 thermidor, elle ne renfermait plus que trente-quatre détenus ; au début d'octobre, on y amena une douzaine des soixante-treize députés qui, soupçonnés d'attaches avec les Girondins, avaient été décrétés d'arrestation le 4 octobre 1793 et trainés de prison en prison, de la Mairie à la Force, de la Force aux Madelonnettes, aux Bénédictins anglais, à l'hôtel des Fermes; enfin, après une pleine année de ces trimbalages, on les dispersa et plusieurs furent expédiés aux Carmes. Le concierge Berthémieux, successeur d'Aubert, les logea, non point dans le couvent même, mais dans le bâtiment annexe, appelé *la caserne*, celui-là même que, dans l'enthousiasme patriotique de 1789, les Pères Carmes avaient construit pour y loger la force armée du district. La caserne et son jardin, planté de marronniers, étant séparés du monastère par un mur de clôture, les Girondins devaient s'y trouver à l'aise; mais le dur régime qu'ils ont subi depuis un an a délabré leur santé. Il y a là Bailleul; Obelin d'Ille-et-Vilaine; Estadens et Rouzet, de la Haute-Garonne; Forest, du Rhône-et-Loire; Blanqui, des Alpes-Maritimes, et d'autres; plusieurs sont âgés; tous sont malades et Blanqui décrit ainsi le local où on les a confinés : « Nous sommes jetés tous les douze dans une chambre longue, placée sur un bassin d'eau dont l'évaporation est telle que tous les matins nos lits sont imbibés. »

Il se plaint aussi du concierge Berthémieux, « jacobin enragé », dit-il, ce qui étonne, car la correspondance de ce concierge avec les Comités le révèle très soucieux du bien-être de ses pensionnaires : même il observe que sa prison est bien vide; il en logerait volontiers « une soixantaine de plus; ils seraient moins mal que dans toute autre maison »; « mais il me faut des détenus de l'espèce que j'ai déjà, c'est-à-dire regar-

dés comme suspects et non criminels, car il n'y a ni guichets, ni verrous; alors on les entendra dire qu'ils peuvent supporter leur détention, car la maison est saine et ne présente pas l'aspect d'une prison ». Il réclame instamment « trois poêles, deux grands et un petit, attendu que les soirées et les matinées sont froides, ce dont se plaignent les députés à la Convention qui ont accepté, dans cette maison, un local, vaste et gai pour l'été, mais froid pour l'hiver, et ils s'y plairont s'ils peuvent s'y chauffer ». En attendant, ils souffrent de rhumatismes, d'asthme, de quintes inguérissables, de catarrhe, voire du scorbut et de cent autres misères qu'ils exposent à leurs anciens collègues en doléances incessantes.

Leurs seules consolations en ce triste séjour sont les visites d'une enfant de douze ans, dont la mère, la citoyenne Briouville, est « tailleuse » de profession. Cette fillette a suivi les députés dans toutes les prisons par lesquelles ils ont passé; la difficulté de pénétrer auprès d'eux ne la rebutait pas; « la patience, la docilité, la complaisance, les prières, le dépit, la ruse, tout était employé par elle »; elle venait quotidiennement aux Carmes où la visite de « cet ange consolateur » était attendue; parfois elle arrivait déguisée en garçon, sous une mince carmagnole et, « de sa voix enchanteresse », elle chantait des couplets tirés des opéras en vogue et qu'elle appliquait à la triste situation de ces « augustes victimes » :

Que votre âme en paix s'abandonne
Aux soins que nous prendrons de vous;
Pour vous servir nous aurons tous
Le zèle et le cœur d'Antigone.

Le décret du 18 frimaire (8 décembre 1794), qui leur rouvrit les portes de la Convention, mit fin à la captivité des derniers Girondins. La maison des Carmes fut définitivement évacuée; on dirigea les quelques détenus qui l'occupaient encore sur la prison du Luxembourg et on ferma les portes du couvent, non sans avoir apposé les scellés « sur les différentes pièces du rez-de-chaussée où étaient entassés la défroque et les objets de literie ou autres provenant des détenus suppliciés ».

En janvier de l'année suivante, les commissaires du domaine national, chargés de l'inventaire « du citoyen Soyecourt, tombé sous le glaive de la loi », apprirent que le dépôt des Carmes

renfermait divers meubles et effets appartenant à sa succession; il s'agissait d'en dresser la nomenclature et d'en évaluer l'importance, tous les biens des condamnés étant confisqués au profit de la République. On mobilisa donc les anciens concierges Aubert et Roblâtre : ce dernier, rentré dans son ancien domaine, y avait obtenu l'emploi de gardien des scellés; quant à Aubert, il était encore emprisonné au Luxembourg d'où l'amènèrent les commissaires de la section. Mais quand on pénétra dans le dépôt, la dépouille des suppliciés s'y trouvait en une confusion telle qu'il fut impossible d'y rien démêler. Au dire d'Aubert, on remisait, à mesure des condamnations, pêle-mêle, sans en prendre note, tout ce que les détenus appelés au Tribunal abandonnaient dans leur cellule. La perquisition fut donc ajournée jusqu'à information des gens de confiance de feu Soyecourt, et l'on reposa les scellés sur ce capharnaüm où tant de mères, d'épouses et de filles en deuil auraient recueilli de chères et précieuses reliques.

Dans l'été de 1793, la Commission des Musées nationaux convertissait la maison des ci-devant Carmes en un magasin d'approvisionnement: on y transporta les denrées entassées depuis quinze mois dans l'église Saint-Sulpice. En même temps la Commission des armes et travaux publics y faisait enlever le plomb des toitures, les fers des balcons, les cuivres des portes. Ainsi se poursuivait l'effrayante dilapidation des biens séquestrés : chacun y prélevait ce dont il avait besoin : en juin 1793, de la maison des Carmes et de deux autres maisons nationales beaucoup moins importantes, on parvint à extraire 43 093 livres de plomb, 22 277 livres de fer et 68 livres de cuivre.

Ce qui étonne, c'est la patience du locataire, ce jardinier nommé Francastel qui, on l'a sans doute oublié, prit à bail, en mars 1793, pour trois, six ou neuf ans, l'ensemble des constructions du couvent et tous les jardins. Or, réduit depuis le milieu de décembre de cette même année 93, à la jouissance d'une partie du potager et d'un local exigu dans l'ancienne buanderie des moines, Francastel n'a pas cependant réclamé la résiliation de son engagement. Il préférerait obtenir une indemnité, qu'il exigeait à hauts cris : les experts lui accordèrent en dédommagement une somme de 4 422 francs.

D'ailleurs les administrations en prennent à l'aise avec lui.

En avril 1797, le Directoire installe son imprimerie dans la caserne où ont séjourné les Girondins; la Commission des Arts concède dans le couvent même un local au peintre Topino-Lebrun pour y établir son atelier. Trois mois plus tard, le 8 août 1797, l'administration des Biens nationaux vend, pour un million quarante et un mille francs, tout l'ancien domaine des Carmes, — plus de trois hectares, — ainsi que les bâtiments, l'église et leurs dépendances au citoyen Foréson, entrepreneur de bâtiments, à charge pour lui de désintéresser le locataire et de livrer gratuitement le terrain nécessaire au percement de deux rues projetées : l'une d'elles, dont le tracé est déjà arrêté, — la rue de l'Ouest (actuellement d'Assas), — doit couper le jardin au nord et au sud : la caserne des Carmes va disparaître et une place sera ménagée à la rencontre de la voie nouvelle et de la rue de Vaugirard.

De ces murs, de ces arbres, décor de tant de drames, il ne restera rien; nul doute que le récent acquéreur ne projette de créer sur leur emplacement un nouveau quartier : les vieux tilleuls seront abattus; les pierres du monastère et de son église serviront à construire de lourds immeubles; bientôt, il ne subsistera plus trace de cette oasis de verdure et les grands souvenirs dont elle est chargée seront pour toujours abolis.

G. LENOTRE.

(*A suivre.*)

CONTRE UNE RÉFORME ILLUSOIRE DE LA LICENCE ÈS LETTRES

Les défenseurs des études classiques sont déçus. Ils avaient espéré qu'un ministre humaniste, soutenu par un vote quasi unanime du Sénat, allait enfin relever la licence ès lettres de sa décadence, et de nouveau permettre aux Facultés de former les professeurs dont l'Université a besoin. Mais l'administration, soutenue, elle, par le Grand État-major moderniste, a fait jusqu'ici reculer le ministre et tient le Sénat en échec.

La Haute Assemblée avait adopté intégralement le 13 mars 1931 les termes catégoriques de cette proposition présentée par M. Léon Bérard : « Le Sénat invite M. le ministre de l'Instruction publique à modifier le régime de la licence ès lettres selon des données telles que le grade et le titre de licencié ès lettres soient exclusivement conférés aux étudiants qui auront satisfait aux épreuves jugées nécessaires pour être admis à donner l'enseignement secondaire (*licentia docendi*); et que les nouveaux programmes comportent, pour tous les candidats au diplôme de licencié ès lettres, quelque spécialité qu'ils aient choisie, des épreuves qui attestent une culture fondamentale par les humanités classiques et françaises, afin que les futurs professeurs aient eu l'occasion d'apprendre tout ce que, en fait, ils pourront être chargés d'enseigner. » Ainsi elle entendait que tout licencié ès lettres eût des lettres et fût formé, quelque spécialité qu'il adoptât, par les disciplines grecque, latine et française, comme avant les désastreuses réformes de 1907 et de 1920. Aucune équivoque n'était possible. Les orateurs qui avaient parlé en faveur de ce texte, le rapporteur M. René Héry, M. de Saint-Maur, M. Victor

Bérard et M. Mario Roustan lui-même avaient bien spécifié que « les humanités classiques » comprenaient le grec comme le latin, que le grade et le titre de licencié ès lettres ne devaient être désormais accordés qu'à des candidats exercés à ces disciplines. Le ministre promettait de soumettre en juillet au Conseil supérieur un projet de décret dans ce sens. Or celui qui fut présenté semble tenir l'invitation du Sénat pour nulle et non avenue. Le grec demeure facultatif aux licences d'histoire, de philosophie et de langues vivantes, et la licence libre, qui ne comporte obligatoirement ni grec, ni latin, ni français, poursuit sa piteuse carrière.

Pour comprendre une opposition si audacieuse des bureaux à un vote parlementaire, il faut se rappeler que le régime actuel de la licence couronne les opérations patiemment conduites depuis 1902 par le G. Q. G. de la montagne Sainte-Genève pour consommer la ruine des études classiques. Après en avoir écarté les élèves des lycées, il voulut par la réforme de la licence en écarter les étudiants et supprimer les professeurs d'humanités. S'il n'y parvint pas absolument, son effort, après dix ans, a obtenu ce résultat que l'administration de l'enseignement secondaire ne trouve plus assez de maîtres qualifiés pour enseigner les lettres.

Avant de montrer la faiblesse des raisons et des prétextes qu'on objecte à la résolution du Sénat, il faut donc remonter aux causes de la situation inquiétante dont il s'est ému et démasquer les batteries soigneusement « camouflées ».

L'ABAISSEMENT PROGRESSIF DE LA LICENCE

Si préjudiciable que fût aux études classiques la réforme de 1902 qui ouvrait toutes les Facultés aux bacheliers de toutes les sections, la licence ès lettres assurait cependant une certaine clientèle à l'enseignement gréco-latin, qui conduisait seul aux grades des Facultés littéraires. Elle comportait, en effet, pour toutes les spécialités, des épreuves communes grecques et latines.

Cette barrière contre l'invasion des bacheliers demi-classiques et modernes fut bientôt renversée. Dès 1904, le grec cessa d'être obligatoire au concours de l'École normale. En même temps la Sorbonne préparait une réforme radicale de la

licence. Le grec, le latin devenaient des spécialités inutiles pour les études supérieures de philosophie, d'histoire et de langues vivantes. Ces disciplines ne seraient plus exigées des candidats inscrits pour ces matières. Pas de lettres françaises non plus : ne sait-on pas à dix-huit ans penser, composer, écrire ? L'administration adopta un tel projet, et le soumit au Conseil supérieur de l'Instruction publique. Il n'y obtint qu'un demi-succès : le grec seul disparut des licences spéciales. Le latin demeurait, l'intolérable latin, le latin clérical et réactionnaire de Lucrèce et du *Conciones* !... Pendant treize ans, la guerre ayant interrompu leurs opérations, nos stratèges durent le supporter encore.

Lorsque l'aimable M. Honnorat devint ministre, on exploita son généreux dessein d'amener du monde entier au quartier latin (qu'il faudra bientôt débaptiser) le plus d'étudiants possible. On lui présenta comme nécessaire de ravalier nos grades à la portée d'une jeunesse cosmopolite, qui, pour ignorer l'antiquité, se juge très moderne. Le latin supprimé pour complaire aux étrangers, les études classiques ou même secondaires deviendraient superflues aux jeunes Français pour accéder aux Facultés des lettres. Le primaire comme le moderne y conduirait. « La voie d'évitement » des lycées serait, pour les incapables et les paresseux, prolongée jusqu'à l'enseignement supérieur, et l'on pourrait épargner aux élèves du primaire des études où ils se fussent accoutumés à voir le monde sans œillères. La ténacité de M. Lapie, directeur de l'Enseignement primaire, qui s'était voué à cette entreprise, secondait les modernistes de la Sorbonne.

Accorder aux disciples du primaire les grades des Facultés littéraires après ceux des Facultés scientifiques, tel était le but auquel, depuis une vingtaine d'années, ils pensaient toujours sans en parler jamais ; telle était la raison cachée de leurs sophismes, et de leur acharnement à ruiner le rempart constitué par l'enseignement gréco-latin. D'autres trouvaient plus équitable d'élever l'élite des écoles élémentaires à la culture qui permet toutes les ambitions de l'esprit. Ces prétendus démocrates trouvaient plus expédient d'entretenir chez les meilleurs l'esprit primaire et de borner leur avenir intellectuel en avilissant pour eux les grades et les carrières qu'ils ouvrent.

L'enseignement supérieur fut bouleversé. La vraie, la seule

licence, la *licentia docendi* fut reléguée au second plan, obligatoire seulement pour les futurs professeurs. Elle faisait l'objet, le 20 septembre 1920, d'un deuxième décret, le premier instituant une espèce nouvelle de licence, qui devenait fondamentale. Le titre de licencié ès lettres est aujourd'hui décerné aux étudiants pourvus du baccalauréat ou dispensés de ce grade, qui ont obtenu, après deux ans au moins de scolarité, quatre certificats de leur choix parmi tous ceux que leur offrent les Facultés des lettres. L'un des certificats peut même porter sur un autre enseignement professé à l'Université (droit, médecine, sciences, etc.). Chacun exige un semestre d'études, après quoi l'étudiant s'attache à une autre matière. Aucune n'est obligatoire. On panache à son gré : on peut être licencié avec du droit civil, de la musicographie, de l'histoire contemporaine et de l'espagnol, sans culture grecque, ni latine, ni française. Ainsi les Facultés sont achalandées d'une cohue de non-valeurs (1) par l'attrait d'un titre recherché, d'un grade qui permet d'accéder à certains postes de l'administration, et même au doctorat. Et on espère assurer par ce moyen une clientèle à chacune des spécialités. Surtout on signifie qu'il n'y a pas de culture fondamentale, que tous les enseignements se valent pour la formation de l'esprit, et que chaque spécialité ou sous-spécialité se suffit à elle-même dès le début des études supérieures.

La licence d'enseignement n'est plus qu'une variété de la première, mais accessible seulement aux bacheliers. Elle suppose aussi quatre certificats, mais obligatoirement groupés suivant la discipline que le licencié se propose de professer. Là encore, la spécialité tyrannique, à deux licences sur quatre, celles d'histoire et de philosophie, n'admet pas d'épreuve qui contrôle la culture générale de l'étudiant. Point de compo-

(1) Noter qu'on peut prendre jusqu'à trois certificats sans justifier d'aucun grade ni d'aucun titre. Cf. Paul Laumonier, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : « Entrons maintenant plus avant dans le palais des monstruosités. Qu'y voit-on ? Un amalgame inouï d'étudiants français et d'étudiants étrangers de toutes nationalités, que sépare un abîme de mentalité ; des bacheliers complets, des pseudo-bacheliers par équivalences, des demi-bacheliers et des non-bacheliers ; des étudiants issus du secondaire et d'autres issus du primaire supérieur, d'une formation intellectuelle tout à fait différente ; des primaires tout court et des sous-primaires, car je connais des étudiantes qui, sans avoir aucun titre, même le brevet simple, ont pu décrocher trois certificats de langue étrangère, les trois quarts de la licence dite ès lettres »... *L'Ordre*, 10 janvier 1931.

tion littéraire. Après une ardente bataille au Conseil supérieur, une version de langue ancienne a été maintenue, mais latine ou grecque ; à l'oral, aucune explication de textes ni grecs, ni latins, ni français.

Ainsi un professeur de philosophie peut n'avoir jamais expliqué un dialogue de Platon, et un professeur d'histoire peut ignorer les plus beaux textes qui nous ont transmis la civilisation grecque. D'ailleurs, pour que la version n'empiète pas sur le domaine de la spécialité jalouse, le texte doit en être tiré d'un historien ou d'un philosophe, suivant le certificat recherché ; et pour qu'elle ne paraisse pas un vain exercice littéraire qui attesterait seulement, avec la connaissance du latin, de la précision, de la finesse, et une pratique assez souple du français, elle est accompagnée d'un commentaire qui, aux yeux du correcteur philosophe ou historien, est souvent l'essentiel de l'épreuve (1). Pour la licence de langues vivantes, à la version latine ou grecque est ajoutée une composition française et, à l'oral, l'explication de deux textes français et une interrogation sur la littérature française ; le grec, ici non plus, n'est pas obligatoire et aucune explication de textes anciens, aucune interrogation ni sur la littérature latine, ni sur la grecque, ne figure au programme. Ces épreuves insuffisantes constituent le « certificat d'études littéraires classiques ». Seule la « licence classique » suppose, outre les connaissances spéciales de philologie, une culture par les humanités intégrales.

Licence fondamentale incohérente à l'usage des amateurs et des non-bacheliers, licence accessoire trop spécialisée pour les futurs professeurs, voilà ce qu'est devenu, par les décrets du 20 septembre 1920, un grade jusque-là estimé, qui suffisait aux besoins de l'Université, à l'initiation des futurs érudits, et au perfectionnement d'une élite désintéressée qui cherchait à la Faculté un complément de culture. Cette réforme achevait l'œuvre moderniste. On avait supprimé l'obstacle opposé par la nature des choses à l'invasion des Facultés littéraires par les élèves de demi-humanités et par toutes les non-valeurs

(1) Un doyen écrit, en décembre 1930 : « J'ai vu il y a quelques années une historienne, incapable de traduire son texte et notée 1/2, remettre un commentaire coté 8 (sur 10) et passer sans la moindre difficulté une épreuve qui eût dû l'arrêter jusqu'au moment où elle aurait appris le latin. Expérience toute récente : en juillet un philosophe a pris le certificat d'histoire de la philosophie avec un zéro de version latine. »

de l'enseignement secondaire. Les plus médiocres bacheliers, et bientôt, grâce aux dispenses, une foule de non-bacheliers purent devenir licenciés ès lettres et aspirer au doctorat. La section gréco-latine des lycées était condamnée à mort, puisque trois licences sur quatre dispensaient même les futurs professeurs d'études grecques, dont on proclamait ainsi la superfluité.

La nouvelle licence était fondée sur une conception de l'enseignement supérieur où apparaît la doctrine moderniste dans toute sa pureté. Dès sa première inscription, l'étudiant ne connaît que la spécialité choisie par lui. La culture générale est un préjugé; toutes les connaissances ont la même valeur éducative, comme les réformateurs de 1902 l'ont reconnu pour les lycées. Si même on persiste à tenir pour nécessaire une prétendue culture fondamentale, elle est acquise à la sortie du lycée, et si, par aventure, elle ne l'est pas, cette affaire ne regarde pas les Facultés. L'enseignement supérieur n'a cure de ce qu'on appelle formation. La science, la recherche ont une vertu suffisante pour muer en chercheurs éclairés et en savants les bacheliers de toute espèce.

Surtout, qu'on ne prolonge pas dans le sanctuaire de la Science et du Fait cette regrettable « éducation formelle » que l'enseignement classique survivant s'opiniâtre à donner. Ni l'histoire, ni la philosophie, ni les lettres françaises ou étrangères n'ont que faire de la forme. A quoi bon préciser et affiner sa pensée par le travail de la phrase? Et à quoi bon penser? A quoi bon chercher à se faire lire des profanes? L'ennui qu'elle répand est le critérium d'une saine érudition. Les lettres classiques ne produisent que des rhéteurs. La Sorbonne germanisée ne se soucie pas de couvrir des Michelet, des Renan, des Fustel de Coulanges, des Lavissee, des Gaston Paris, des frères Croiset, des Gaston Boissier, des Gebhart, des Taine, des Boutroux, des Bergson, des Faguet. Le divorce est prononcé entre l'érudition et le talent, que le génie français, fécondé par les lettres antiques, avait malencontreusement associés.

LE RÉGIME DES CERTIFICATS

La licence libre, qui réalisait une telle conception, ayant triomphé en 1920 de la *licentia docendi* devenue accessoire, il était difficile de conserver la forme antérieure de l'examen

pour des étudiants amateurs. A des études incohérentes devaient correspondre des examens incohérents, et distincts pour chacune des quatre matières choisies par le candidat. On ne peut en effet réunir un jury pour chacun, les combinaisons d'études hétérogènes étant infinies. La licence d'enseignement, humble suivante de l'autre, dut se soumettre au régime des certificats, qu'il était facile de lui épargner, puisque toutes les études y sont nettement déterminées, se complètent et se renforcent. Mais les modernistes obtenaient par là un double avantage : maintenir la suppression des études littéraires communes aux diverses licences (1), et mêler, dans les mêmes cours, pour les mêmes certificats, les étudiants de toutes origines et de formations inégales. On inaugura ainsi « l'amalgame » dans l'enseignement supérieur, avant que M. François Albert, en 1925, ne l'imposât au secondaire (2).

Il est juste d'ajouter que beaucoup de spécialistes, même partisans de la culture gréco-latine, ont accueilli avec faveur la licence par certificats. Plus sensibles à l'intérêt mal entendu de leur spécialité qu'à l'avantage d'avoir des étudiants mieux cultivés, ils ont vu surtout dans cette réforme celui de tenir le candidat sûrement assidu à leur cours, sans espoir d'une note compensatrice pour une sous-spécialité voisine.

D'autres comprennent mieux l'intérêt de l'étudiant et le leur. Ils déplorent un régime sous lequel leur influence est médiocre sur l'esprit de jeunes gens qui disparaissent après avoir pendant six mois absorbé le plus de matières possible ; ils sentent qu'ils préparent des fournées de candidats sans former de disciples. Ils regrettent aussi de voir de bons esprits, jugés sur une seule composition et condamnés pour avoir mal connu un sujet, qui, par d'autres épreuves écrites, eussent montré leur mérite. Ils critiquent les cloisons établies entre des enseignements qui gagneraient à se pénétrer. Enfin ils ne se résignent pas à l'absurdité de confier les postes des collèges à des licenciés qui, depuis deux ou trois ans et davantage, ont oublié les matières et abandonné les disciplines de leurs premiers certificats. Sont-ils ou non la majorité ? Peu

(1) Suppression obtenue par eux en 1907.

(2) Avec un moindre succès : le Sénat devait trois ans plus tard (juillet 1928) obliger M. Herriot à y renoncer.

importe : il ne s'agit pas de compter des voix, mais de peser des raisons (1).

On attend toujours depuis six ans les merveilleux résultats de la licence libre divisée en compartiments et affranchie de la servitude classique. Pour la licence d'enseignement, les conséquences de l'examen spécialisé à outrance sont plus graves, car il ne s'agit plus d'amateurs, mais de futurs maîtres. On peut imaginer avec quelle compétence parlent de Platon et d'Aristote des philosophes qui n'en ont jamais expliqué une ligne; de la civilisation grecque et même de la civilisation tout court, des historiens qui n'ont jamais lu un texte grec; de la Renaissance anglaise ou des poètes allemands de la grande époque, des esprits dépourvus de toute initiation à l'hellénisme; avec quel agrément, quel ordre, quelle clarté, quelle correction s'exprime le professeur moyen qui, depuis le baccalauréat, cloîtré dans sa spécialité, ne s'est plus exercé à la composition française, quels horizons enfin cette claustration a ouverts à son intelligence!

Encore s'il enseignait seulement les matières qu'on lui a enseignées! Mais comme la licence classique, beaucoup plus difficile que les autres, n'attire pas assez de candidats, il faut utiliser en très grand nombre pour les classes de grammaire et de lettres les licenciés d'histoire, de philosophie et de langues vivantes qui sont en surnombre. Dans quelques collèges, où on n'a pas trouvé plus simple de supprimer le grec, il est confié à un licencié qui ne l'a jamais appris. Dans une cinquantaine d'établissements, on ne trouve pas un seul professeur qualifié pour enseigner le latin et le français; il n'y a sans doute pas un collège ni un petit lycée où tous les professeurs de ces disciplines y soient compétents.

On note d'ailleurs des degrés dans l'incompétence en lettres des licenciés prématurément spécialisés. Les historiens et les philosophes, qui ont abandonné les études françaises depuis le baccalauréat et bâclé, sans souci littéraire ni grammatical, quelques versions latines documentaires, sont les moins propres à un tel enseignement, que l'administration est obligée pourtant de leur confier. Elle leur préfère, quand elle

(1) Voir l'Enquête sur la licence dans la *Revue universitaire* (numéros de juin à novembre 1929). On y trouvera les réponses de nombreux professeurs hostiles au régime actuel.

peut, des licenciés de langues vivantes pourvus du pauvre « certificat d'études littéraires classiques » mutilées, ou qui le préparent. On imagine ce que peut être pour le latin, — car il n'est plus question du grec, — l'enseignement des moins inaptes. Il est regrettable que les rapports des inspecteurs généraux ne soient pas publiés; ils doivent être édifiants. Le ministre du moins peut être éclairé sur la misère des études de grammaire et de lettres dirigées par des licenciés dont la culture fondamentale est à peu près nulle, ou, dans les cas les plus favorables, très médiocre. On se prend à taxer d'optimisme l'ironie d'Anatole France, pour qui « le professeur est toujours en avance d'une page sur son élève ».

L'OPPOSITION A LA RÉFORME

On connaît les mesures réclamées par le Sénat. Quelle suite l'administration donna-t-elle à son vote? Elle décida de l'ignorer. Avant les débats, elle avait arrêté et proposé au ministre une légère retouche au décret sur la licence d'enseignement; elle s'en tint à son projet. Le Sénat exigeait de tous les candidats à la licence des épreuves grecques aussi bien que latines et françaises; elle ne s'en soucia pas. Il n'accordait qu'aux étudiants formés par les humanités intégrales le grade et le titre de licencié; elle ne craignit pas de poursuivre par une voie oblique la consécration officielle d'une « licence d'enseignement primaire ».

Vers le temps où M. Léon Bérard préparait sa proposition de résolution, le directeur de l'enseignement secondaire négociait avec son collègue de l'enseignement supérieur pour améliorer le régime de la licence, moins alarmé de voir périr les études gréco-latines, sacrifiées par lui en toute occasion, que gêné par la pénurie de personnel. On consulta les Facultés des lettres sur une réforme timide. Pour que les licenciés de philosophie et d'histoire fussent moins incapables d'enseigner, à l'occasion, la grammaire et les lettres, on proposait de leur demander le quatrième certificat imposé à la licence de langues vivantes, celui d'études littéraires classiques, reconnu, on vient de le voir, d'une lamentable insuffisance. Mais il fallait alors répartir en trois certificats les matières des quatre exigés actuellement.

Les Facultés étaient très divisées. L'administration, renonçant à son propre projet, adopta la solution de la Sorbonne repoussée par onze Facultés sur dix-sept. Elle proposa au Conseil supérieur d'ajouter le certificat d'études littéraires classiques aux quatre certificats exigés des philosophes et des historiens. Du grec obligatoire demandé par le Sénat il n'était pas question. Mais, dans l'exposé des motifs, on feignait de lui témoigner de la déférence, tout en négligeant son invitation. N'avait-il pas voulu, pour chacune des spécialités, des épreuves attestant une culture fondamentale « par les humanités classiques et françaises » ? Ce certificat sans grec obligatoire et sans explications de textes anciens n'est-il pas la sanction « d'études littéraires classiques », comme son nom l'indique ? On pensa que des mots suffiraient au Sénat.

Ainsi la licence qui pouvait s'obtenir naguère après un an d'études supérieures, après deux ans depuis 1920, en exigera désormais trois au minimum pour l'histoire et la philosophie, tandis que la licence classique et celle de langues vivantes, avec leurs quatre certificats, retiendront un an de moins les étudiants.

Il eût été plus logique de rétablir l'égalité des programmes que de prolonger la scolarité pour une partie des candidats par une injustice contraire. Avant 1907, des épreuves communes attestaient la culture fondamentale de tous les aspirants à la licence, et des épreuves spéciales leur culture dans la spécialité choisie. Voilà qui était juste et, par surcroît, permettait, tout en relevant le niveau des spécialistes, d'assurer l'enseignement littéraire des collèges.

On est surpris que des professeurs d'histoire et de philosophie aient non pas accepté, mais préconisé une solution qui risque d'écarter d'eux une partie de leurs étudiants. Ceux de la Sorbonne ont vu le péril. Pour y parer, ils n'ont pas reculé devant une proposition si insoutenable que l'administration elle-même a refusé de les suivre. Le cinquième certificat ne serait pas obligatoire pour être licencié d'histoire ou de philosophie, mais exigible des seuls aspirants à un poste de collègue. Les candidats à l'agrégation en seraient dispensés ; les admissibles à ce concours ne seraient pas tenus de le présenter pour exercer dans les collèges. Ainsi le trop modeste supplément de culture générale reconnu nécessaire pour un professeur de

collège paraît à la Sorbonne superflu pour enseigner l'histoire ou la philosophie dans un lycée ou dans une Faculté! Ainsi, l'aspirant malheureux à l'agrégation, spécialisé depuis cinq ou six ans et davantage, serait obligé de se remettre à des études oubliées, pour préparer le certificat d'études littéraires classiques!

Ce projet mort-né (1) décèle un état d'esprit qu'il est utile de mettre en lumière pour expliquer les résistances rencontrées par le ministre et montrer la fragilité des raisons qui les inspirent. Les spécialistes qui l'ont imaginé ou voté refusent de faire une place à des enseignements qui sont aussi des disciplines. Le principe est sacré de la spécialisation stricte depuis le début des études supérieures. Le nouveau régime est fondé sur ce postulat que les bacheliers de toute espèce sont formés suffisamment par le lycée; il ne s'agit plus pour eux désormais que d'ingérer les matières de chaque spécialité. Il est vrai qu'avant la décadence des études secondaires les meilleurs élèves, après un an ou deux pour le moins de rhétorique supérieure, poursuivaient encore à la Faculté leurs études littéraires, tout en commençant à se spécialiser. Et même ceux de l'École normale ne se spécialisaient qu'après la licence. Mais, si on reconnaissait l'erreur grossière du postulat de base, tout l'édifice de 1920 s'écroulerait. Les certificats sont les piliers du modernisme (2). Il faut les défendre de la moindre atteinte, même contre le bon sens. « Si l'enseignement secondaire a besoin, pour ses collèves, que les licenciés d'histoire et de philosophie soient quelque peu humanistes, cette affaire ne regarde pas les Facultés; elles ne sauraient descendre des

(1) Écarté par l'administration, il a cependant été présenté comme amendement par M. Delacroix, doyen de la Sorbonne littéraire, au Conseil supérieur qui l'a repoussé. Le Conseil a malheureusement adopté sur la proposition du même doyen un autre amendement qui dispense du cinquième certificat non seulement, ce qui serait acceptable, les étudiants admis au concours de l'École normale et des bourses de licence, mais encore les admissibles, dont la valeur est insuffisamment éprouvée, dont la liste d'ailleurs peut être arbitrairement allongée.

(2) Des historiens et des philosophes partisans de la culture classique ont pourtant combattu la fusion proposée de deux certificats en un seul pour laisser une place à la culture générale. Ils l'ont évidemment le jeu des modernistes, mais ils ont cru que leur spécialité serait menacée. L'enseignement secondaire vient de montrer la même conjuration des spécialistes lorsque, dans l'intérêt des études, on a voulu diminuer les horaires. L'Olympe, comme on sait, partage les passions humaines.

régions supérieures où la culture générale ne doit pas aduler la spécialité. Il est libre de demander, s'il lui plaît, à ses professeurs de collège un cinquième certificat ; c'est une *exigence administrative* qui ne saurait modifier en rien les matières des quatre autres... »

A cette argumentation étonnante, les partisans de la spécialisation intégrale à dix-huit ans ajoutent une raison qui du moins est spécieuse. « Si l'enseignement secondaire, disent-ils, manque à sa mission, les Facultés n'en doivent pas porter la responsabilité. La culture fondamentale qu'on réclame incombe aux lycées ; qu'on commence par en réformer les programmes ; qu'ils nous envoient de bons bacheliers ; nos licenciés seront moins médiocres. »

Certes il faut réformer les études secondaires. Les défenseurs des humanités qui, depuis dix ans, s'y acharnent, sentent bien que, pour relever la licence, il est nécessaire de fournir aux Facultés de meilleurs étudiants. L'un des plus dévoués à cette cause, M. Marcel Plaisant, propose même au Sénat, pour renforcer l'effectif des élèves puis des étudiants humanistes, de supprimer la section A' des lycées. Mais cette mesure n'exclut pas une réforme immédiate de la licence. Jamais, au temps même où les études classiques florissaient, nul n'a considéré comme suffisamment formés les élèves issus des rhétoriques supérieures, même reçus à l'École normale. Aujourd'hui, sous prétexte que le régime néfaste inauguré en 1902 amène dans les Facultés des étudiants presque incultes, on prétend les priver des études complémentaires jugées jadis indispensables aux plus brillants. Quand cette erreur n'est inspirée à d'éminents professeurs que par la passion de leur spécialité, on la regrette. Mais lorsque certains adversaires militants des humanités, après avoir contribué à la ruine de l'enseignement secondaire, conseillent de le réformer avant de toucher à la sacro-sainte licence de 1920, on se méfie : la manœuvre est trop claire.

Ce n'est pas pour les calendes grecques, c'est pour tout de suite que les collèges et les lycées réclament des professeurs d'histoire, de philosophie et de langues vivantes mieux cultivés, capables de mieux s'acquitter de leur tâche spéciale, et d'être utilisés au besoin, comme ils l'ont toujours été, dans les classes de grammaire et de lettres. Le cinquième certificat

proposé ne les leur fournira pas. Outre qu'il impose à la moitié des licenciés, sans raison valable, une prolongation d'études injustifiée, d'une inefficacité notoire sur les licenciés de langues vivantes, il n'acquerra pas demain les vertus qui lui manquent pour être obtenu par des historiens ou des philosophes. Malgré son nom avantageux, le certificat d'études littéraires classiques, dans sa constitution actuelle, n'offre pas les garanties demandées par le Sénat, dont l'administration, sur ce premier point, a voulu ignorer le vote.

Elle a fait mieux. La Haute-Assemblée entend que le grade et le titre de licencié ès lettres ne soient plus usurpés par des étudiants dépourvus de culture gréco-latine. Le ministre s'était engagé à trouver pour la licence libre un nom loyal. Ici l'administration ne se contente pas d'ignorer cette promesse et cette volonté; elle y oppose, sans s'émouvoir, et poursuit, selon le plan moderniste, la création officielle d'une licence primaire.

Il est probable que le ministre lui-même ne s'en est pas aperçu d'abord, tant l'opération fut habilement dissimulée. Pour la comprendre, il faut savoir que, depuis le statut de 1920, les modernistes de l'enseignement supérieur, d'accord avec l'administration du primaire, ont résolu de greffer sur la licence libre une seconde licence d'enseignement destinée, celle-là, aux non-bacheliers. C'était, pour eux, comme le corollaire du statut. Mais il fallait cheminer prudemment, créer peu à peu une situation de fait qui serait ensuite légalisée. On ne toucha donc pas aux décrets constitutifs, mais l'administration demanda aux candidats à certains postes du primaire, une licence libre, qui cessait de l'être, les quatre certificats exigibles étant spécialement désignés pour les besoins du service. La réunion de ces quatre certificats prit, dans le vocabulaire de l'administration, le titre de « licence d'enseignement primaire » qu'elle ne manqua pas une occasion de glisser dans l'exposé des motifs qui précède les arrêtés. A l'avant-dernière session du Conseil supérieur, un membre ayant fait observer que ce terme ne s'autorise d'aucun décret, le directeur de l'enseignement primaire répondit qu'il s'en servait pour la commodité du langage.

Même après le vote du Sénat, nos tacticiens poussèrent tranquillement leur sape. On soumit au Conseil supérieur un

projet d'arrêté inutile qui oblige les candidats à l'agrégation de présenter la licence d'enseignement. Depuis 1920, le besoin n'en était pas apparu; jamais nul n'avait tenté de participer au concours sans être pourvu de cette licence. Pourquoi cet arrêté, qui veut sembler tutélaire? Le texte des motifs et celui de l'article unique laissent apparaître le piège. On nous dit : « D'autres formes de licence ont d'ailleurs été créées, et l'on connaît aujourd'hui, à côté de la licence d'enseignement secondaire, une licence d'enseignement primaire et des licences ès lettres libres. » Donc, pour éviter une confusion entre la *licentia docendi* et la licence libre ou la licence primaire qui n'existe pas, le ministre arrête : « Dans l'article 2 de l'arrêté du 18 juin 1904 (1) le terme de licence ès lettres, partout où il est employé, est remplacé par celui de licence ès lettres d'enseignement secondaire. » Ce nom donné pour la première fois à la *licentia docendi* nous acheminait vers la licence d'enseignement des non-bacheliers.

Le Conseil supérieur alerté repoussa ce texte insidieux. Battue à une forte majorité, malgré une défense opiniâtre, l'administration dut accepter la suppression du mot *secondaire*, et attendre une autre occasion de légitimer la licence primaire (2).

Son dessein est plus manifeste encore dans un autre détail remarquable. Tandis qu'à la même session le projet relatif au baccalauréat était, comme il convient pour un grade conféré par les Facultés, présenté par la direction de l'Enseignement supérieur, le projet sur la licence émanait de l'Enseignement secondaire (3) et fut défendu par son directeur. Par là on nous notifiait non seulement que la thèse fantaisiste de la Sorbonne devenait officielle, que les besoins des collèges ne regardent pas les Facultés et que le cinquième certificat proposé est une simple exigence administrative, mais encore que la licence d'enseignement « secondaire » était mise sur le même plan que la « licence d'enseignement primaire », vocable administratif. La vraie licence, la seule qui ressortit à l'enseignement supé-

(1) Cet arrêté organise le concours aux diverses agrégations.

(2) On s'explique mal son acharnement si on ne replace pas cette opération dans le plan général. Il s'agit d'amalgamer dans un type absurde d'école unique tous les enseignements dits du deuxième degré, où les professeurs du primaire et du secondaire, grâce à un titre équivoque, deviendraient interchangeables.

(3) Le projet de décret, comme celui de l'arrêté, porte cet en-tête : Direction de l'enseignement secondaire, premier bureau.

rieur, était désormais la licence libre à l'usage des amateurs, des bacheliers modernes et des non-bacheliers.

Ainsi se poursuit, contre le vote du Sénat, l'entreprise moderniste suivant les directives anciennes.

LE PRÉTEXTE INVOQUÉ

L'opposition cache ses raisons secrètes de sauver à tout prix la licence libre derrière un prétexte qu'elle croit impressionnant. Il y a, d'après elle, un intérêt national à rabaisser les études supérieures et les grades pour attirer la clientèle étrangère dans nos Facultés. Lors des débats sur la proposition de M. Léon Bérard, elle déléguait à la tribune, pour soutenir cette thèse ingrate, M. André Honnorat, le seul sénateur sans doute qui la prit encore au sérieux. Uniquement voué à sa belle œuvre de la Cité universitaire, il avait l'excuse de planer au-dessus des questions d'enseignement. Signataire d'ailleurs des décrets de 1920, il en était le défenseur désigné. Il lut un discours qui parut attrister ses amis. Dédaigneux des idées, il s'en tint à l'éloquence des chiffres. Depuis sa réforme de la licence, l'effectif des étrangers inscrits aux Facultés des lettres était passé de 1368 à 4613. Cette merveilleuse progression était due à la nouvelle licence...

Par malheur, il produisit imprudemment une lettre écrite pour la circonstance par le doyen de la Sorbonne littéraire, qui faisait honneur au régime actuel de 60 licenciés étrangers pour l'année 1929-1930, dans les dix-sept Facultés des lettres. Les chiffres étaient éloquentes, mais contre la réforme. Ainsi l'on avait avili l'enseignement supérieur des lettres pour obtenir ce piètre résultat : 60 licenciés étrangers sur 4613 étudiants ! Rien ne prouve d'ailleurs que ces quelques dizaines d'amateurs n'eussent pas aussi bien pris la vraie licence, si on ne leur en avait pas offert une au rabais.

Comme l'a fait éloquentement remarquer M. Victor Bérard, c'est la victoire de la France, non la licence dégradée de 1920, qui nous vaut cet afflux de clientèle étrangère. « Si nous leur refusons le titre de licencié, disait-on au Sénat, les étrangers iront le demander à des universités étrangères (1). »

(1) Lettre du doyen de la Faculté des lettres de Paris lue à la tribune par M. Honnorat.

Nul ne le leur refuse, pas plus qu'avant 1920, à condition qu'ils fassent l'effort nécessaire pour l'acquérir. Mais ils n'iront certainement pas le demander à l'étranger, où il n'existe pas. Ils n'y trouveraient que des doctorats à foison. L'Allemagne, qui ne néglige aucun moyen d'attirer les étudiants étrangers, ne leur délivre pas d'autre diplôme. Nous au contraire, à notre doctorat d'Université spécialement créé pour eux, nous avons ajouté en 1907 un diplôme d'études supérieures, puis un diplôme d'études universitaires, l'un et l'autre accessibles à tous sans aucun grade. De plus, les Facultés offrent à leur gré des certificats pour tous les enseignements. La Sorbonne par exemple a institué, outre tous les autres, un certificat d'études françaises et un de phonétique. Aucun pays au monde n'est plus prodigue de diplômes à la portée des étrangers; nos Facultés sont devenues des foires aux parchemins. Faut-il par surcroît ruiner notre enseignement supérieur pour quelques poignées de jeunes gens qui rapporteront chez eux une contrefaçon de licence?

Permettons-nous qu'à la faveur d'une équivoque des licenciés amateurs, dans une chaire de chez eux, discréditent notre enseignement? L'Université favorisera-t-elle plus longtemps cet abus de confiance? « Devons-nous, demandait M. Victor Bérard aux applaudissements du Sénat, avoir des diplômes pour attirer chez nous la clientèle étrangère, ou au contraire avoir des cours pour faire de cette clientèle étrangère des hommes qui, dans le monde, servent l'humanité, mais qui servent aussi le prestige de la France? Toute l'affaire est là. »

M. Mario Roustau, convaincu, a déclaré qu'il chercherait un autre nom pour la licence libre. Est-il bien utile de multiplier les titres déjà trop nombreux? Si on y tient, il faut du moins en trouver un qui ne trompe pas. Qu'on appelle par exemple « certifiés d'études supérieures » ceux qui ont obtenu quatre certificats, comme on appelle « diplômés d'études supérieures » les titulaires du diplôme. On a pensé à ce nom plus décoratif : « licence d'Université ». Il perpétuerait l'équivoque et la supercherie. Parce que les universités étrangères délivrent plus ou moins facilement leur doctorat, nous avons été obligés d'en créer un à l'usage des étrangers à côté de notre doctorat d'État. La confusion du titre est pénible pour nos docteurs en lettres qui, ayant consacré de longues années, une vie entière

parfois, à faire œuvre de savants, voient pulluler les « docteurs ès lettres de l'Université de Paris » et d'ailleurs, français ou non, éclos après deux ans de scolarité. Mais le titre de licencié, à peu près inconnu du public étranger, ne se porte nulle part. La concurrence ne nous oblige pas à tenir plus longtemps un *ersatz* de licence composé surtout pour introduire dans les Facultés, avec l'enseignement moderne prolongé, nos bacheliers sans lettres et les purs disciples du primaire, préservés des dangereuses humanités qui ouvrent l'esprit.

QUE VA FAIRE LE MINISTRE ?

Nous ne perdrons aucun étudiant étranger si nous songeons aux besoins des nôtres et à ceux de notre enseignement ; si, pour restaurer à la fois les études secondaires et les supérieures, nous ne conférons le grade et le titre de licencié ès lettres, dans toutes les spécialités, qu'à des candidats suffisamment formés par les lettres grecques, latines et françaises. D'autre part, la retouche qu'on a soumise au Conseil supérieur est impuissante à relever la culture de nos licenciés d'histoire, de philosophie et même de langues vivantes, trop étroitement spécialisés au lendemain du baccalauréat, à conjurer la décadence qui, de ce fait, atteint l'agrégation elle-même, à réparer enfin le désastre du grec supprimé faute de maîtres dans un grand nombre d'établissements, du latin et du français confiés dans les collèges à des professeurs qui les ignorent, de notre clientèle scolaire obligée trop souvent de chercher ailleurs que dans l'Université un véritable enseignement secondaire.

On ne voit pas comment le régime des certificats, inventé pour expulser des spécialités la culture fondamentale, pourrait être amendé pour l'y réintégrer. Si d'aventure on trouve le secret de corriger les vices inhérents au système et, en le conservant, de concilier deux conceptions contradictoires, que du moins le certificat d'études littéraires classiques soit renforcé par une épreuve grecque et par des explications de textes anciens ; qu'on renonce à brimer les philosophes et les historiens par l'inique « anomalie » d'un cinquième certificat !

Que décidera M. Mario Rouston ? Ses idées connues et ses déclarations au Sénat rassureraient. La réforme illusoire et l'arrêté tendancieux soumis au Conseil supérieur inquiètent

singulièrement. De même certaines paroles embarrassées du ministre et de son administration. Dans son discours, à l'ouverture de la session, peu satisfait sans doute des mesures vaines qu'il apportait, il a laissé entendre que cet avortement de la réforme n'était qu'un début. De son côté, le directeur de l'enseignement secondaire, mieux placé que personne pour savoir l'inefficacité du certificat d'études littéraires classiques, a déclaré que si ce remède dérisoire n'apparaissait pas assez radical, il en chercherait un plus énergique. C'était prescrire une tisane à un grand malade avec promesse de le soigner sérieusement dans quelques années, s'il n'est pas mort.

Heureusement, le ministre responsable d'une glorieuse culture semble vouloir, sans plus tarder, tenir ses promesses après avoir laissé le champ libre à l'opposition administrative. Le Sénat sans doute l'y aidera. MM. René Héry et Marcel Plaisant ont déposé une demande d'interpellation qui va fournir à M. Mario Rouston l'occasion de s'expliquer et de décider. Nous saurons bientôt si la dictature moderniste, qui depuis trente ans ruine l'enseignement des lettres dans les lycées et les Facultés, l'emporte définitivement sur le ministre de l'Instruction publique et sur le Sénat.

L. BLUM.

HENRI HEINE

II ⁽¹⁾

LES ANNÉES DE SOUFFRANCE

LE MARIAGE

Dans l'été de 1840, Heine publiait une brochure *Sur L. Börne*, consacrée à retracer la carrière et l'action du révolutionnaire allemand, mort en 1837, et avec qui il avait jadis entretenu des relations d'amitié entrecoupées de brouilles. Parfois dur pour Börne, il s'exprimait de façon injurieuse pour ce qu'il appelait « le sale entourage » du tribun et s'attaquait en particulier à une de ses amies, M^{me} Wohl. Or celle-ci s'était remariée avec un juif de Francfort, Salomon Strauss, qui, pour venger l'honneur de son épouse, insulta en pleine rue Heine, qui lui tendit sa carte et partit pour Caunterets, remettant à son retour les explications nécessaires. Il souffrait toujours beaucoup des yeux et comptait sur les eaux des Pyrénées pour améliorer son état. Pendant son absence, Strauss raconta dans les journaux allemands que son ennemi, gillé par lui, avait pris la fuite, mensonge impudent qui détermina Heine à regagner Paris et à provoquer en duel celui qu'il appelait la fleur du ghetto de Francfort. Il y eut d'assez longues négociations, car Strauss, mis au pied du mur, semblait se dérober et proposait comme arme le sabre de préférence au pistolet ; mais, finalement, la rencontre fut décidée et eut lieu dans la vallée de Saint-Germain le 7 septembre 1841.

Le poète avait comme témoins Théophile Gautier et Alphonse Royer. Strauss tira le premier ; sa balle traversa le porte-mon-

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} octobre.

naie de son adversaire et lui fit à la hanche une contusion douloureuse, mais sans gravité. Heine tira en l'air. Avant le combat, Heine, redoutant une issue fatale et ne voulant pas laisser Mathilde sans ressources, l'avait épousée. Le mariage avait eu lieu le 31 août à dix heures et demie à la mairie du XI^e arrondissement (1) par devant l'adjoint Vaillant, puis à Saint-Sulpice où il fut béni par l'abbé Béraude, car sans l'église Crescence-Mathilde ne se serait pas crue mariée. Il plut beaucoup ce jour-là, il faisait très chaud, les rues étaient boueuses. « Les chemins du mariage sont bien fangeux, murmurait le marié en s'essuyant le front ; je me marie par quarante degrés de canicule. Puissé-je demeurer éternellement à cette température ! » et il ajoutait qu'en sortant de l'église, il avait fait son testament et légué tous ses biens à sa femme, à condition qu'elle se remariât tout de suite après sa mort. Ainsi serait-il sûr qu'au moins un homme sur la terre le regretterait chaque jour.

Il plaisantait encore lorsque, le 13 septembre suivant, il écrivait à sa sœur Charlotte Embden : « Chère sœur très aimée, aujourd'hui seulement je puis t'annoncer officiellement mon mariage. Le 31 août, j'ai épousé Mathilde Crescentia Mirat, avec qui je me dispute journellement depuis plus de six ans... Elle a pourtant le cœur le plus noble et le plus pur, la bonté d'un ange et, pendant les nombreuses années de notre vie en commun, sa conduite a été tellement irréprochable qu'elle est considérée comme un modèle de convenance par tous mes amis et connaissances. »

Il alla s'installer avec elle 46 faubourg Poissonnière dans un appartement qu'il trouvait très joli et au printemps suivant, il écrivait à sa mère :

« Ma femme se conduit heureusement très bien. C'est une tout à fait brave, honnête et bonne créature, ni fausse, ni méchante. Elle a malheureusement un caractère très violent, très inégal et elle m'irrite quelquefois plus qu'il ne faudrait. Je lui suis encore attaché du fond de l'âme ; elle est toujours ce qui est le plus intimement nécessaire à ma vie... mais cela finira pourtant comme tous les sentiments humains et je pense avec horreur à ce moment fatal. Je n'aurai plus alors que le

(1) Le XI^e arrondissement était alors formé des quartiers du Luxembourg, de la Sorbonne, de l'École de Médecine et du Palais de Justice.

fardeau de ses caprices, sans la sympathie qui les allège. »

En dépit de ce fâcheux mariage, Heine conservait un prestige extraordinaire dans la société la plus intellectuelle de Paris; il possédait le sortilège du génie et ceux qui, dans la littérature d'alors, occupaient le premier rang le traitaient comme un de leurs pairs, à commencer par Balzac. George Sand, en buvant le café que lui préparait Chopin, et en se roulant des cigarettes au milieu d'une cour nombreuse, accueillait affectueusement le poète allemand et lui passait la main dans les cheveux. Elle écrit de lui, dans le journal de Piffoël, à la date du 7 janvier 1840 : « Heine a des mots diablement plaisants. Il disait ce soir en parlant d'Alfred de Musset : « C'est un jeune homme de beaucoup de passé. » Heine dit des choses très mordantes, et ses saillies emportent le morceau. On le croit foncièrement méchant, mais rien n'est plus faux; son cœur est aussi bon que sa langue est mauvaise. Il est tendre, affectueux, dévoué, romanesque en amour, faible même et capable de subir la domination illimitée d'une femme; avec cela, il est cynique, railleur, positif, matérialiste en paroles à effrayer, à scandaliser quiconque ne sait pas sa vie intérieure et le secret de son ménage. Il est comme ses poésies, un mélange de sentimentalité des plus élevées, et de la moquerie la plus bouffonne. »

Chez Rothschild, où il fréquentait « famillionièrement », comme il se plaisait à dire, il se permettait des saillies osées aux dépens du maître de maison. Celui-ci lui demandait un jour à table d'où venait le nom du *Lacryma Christi*.

— Vous n'avez qu'à traduire, répondit-il : le Christ pleure quand de riches Juifs boivent de ce vin, tandis que tant de pauvres gens souffrent de la faim et de la soif.

A l'automne de 1843, Heine, après avoir placé Mathilde dans la pension où, au début de leur liaison, il lui avait fait donner un semblant d'éducation, se rendait en Allemagne. L'année suivante, il refusait le voyage, mais accompagné cette fois de Mathilde qui ne voulait pas se séparer d'un perroquet dont elle raffolait. Le 20 juillet il s'embarquait, au Havre, pour Hambourg, où il débarquait quelques jours après, par un bel après-midi ensoleillé. Sa sœur, son beau-frère Embden, ses neveux l'attendaient sur le quai avec une impatience fiévreuse, brûlant de connaître cette fameuse tante de Paris dont on leur avait tellement parlé. Elle leur parut grande, un peu forte, mais très

imposante et très belle dans son simple costume de voyage gris, appuyée au bras de son époux qui semblait gras et bien portant. Ils admirèrent son charmant visage encadré de cheveux châtons, ses larges yeux expressifs et brillants, les belles dents blanches qui luisaient entre ses lèvres épaisses et rouges, et M. von Embden se précipita pour l'aider à monter en voiture et la débarrasser d'une petite caisse en bois blanc qu'elle portait soigneusement; presque aussitôt, il jetait la boîte en secouant son doigt ensanglanté, tandis que Mathilde poussait des cris perçants : « Quelle maladresse ! La pauvre Cocotte qui a déjà tant souffert du mal de mer ! » Par bonheur, le perroquet, qui venait de passer sa tête entre les planchettes de sa prison et de pincer d'un bec indigné la main du galant beau-frère, n'avait aucun mal, et M^{me} Heine daigna sourire. Son mari riait; il s'était résigné à subir dans son ménage le babil et la présence de la perruche que sa parenté de Hambourg jugea aussi méchante que mal élevée. En somme, la partie masculine de la famille fut favorablement impressionnée par l'opulente beauté de Mathilde, et disposée à trouver ses enfantillages piquants sinon aimables, mais les femmes se tinrent sur la réserve.

D'abord tout se passa bien; Heine et sa femme prenaient presque tous leurs repas à la table des Embden où chacun parlait français. Mathilde se montrait pleine d'entrain et de gaieté, ses saillies amusaient ses hôtes. Mais il fallait la présenter à l'oncle Salomon, chose très importante, car il s'agissait d'obtenir que, si elle devenait veuve, la pension faite par le financier à son neveu lui fût entièrement continuée.

La première impression fut bonne; Heine, en parlant tout le temps pendant leur visite de cérémonie, parvint à dissimuler l'ignorance de sa femme, et cette belle créature silencieuse plut au potentat. Celui-ci recevait deux fois par semaine sa famille dans sa superbe villa d'Ottensen, et le dimanche suivant, un de ses équipages lui amena M. et M^{me} Henri Heine gracieusement invités à dîner. Ce fut alors que les choses se gâtèrent. Salomon ne tolérait chez lui l'emploi d'aucune langue étrangère; il était de très mauvaise humeur et, deux heures durant, Mathilde dut se taire, ne comprenant rien de ce qui se disait autour d'elle. Au dessert, elle se ranima un peu quand on lui présenta une magnifique grappe de raisin aux grains gros comme des prunes. Elle s'empressa de s'en saisir et de s'en régaler, et ce

geste faillit déclainer une révolution. Le raisin, produit des serres du banquier, n'était qu'un objet de vitrine, un article d'exposition fait pour être admiré, non consommé. Le poète sauva la situation en s'écriant : « Cher oncle, vos raisins étaient une merveille qui tenait du prodige, mais un prodige non moins étonnant s'est accompli : un ange les a emportés », ce qui fit rire Salomon.

Au retour, Mathilde déclara qu'elle ne remettrait plus les pieds chez l'oncle Salomon, qu'elle s'y ennuyait trop. Heine, ne pouvant pas la faire céder et ne voulant pas se brouiller avec son oncle, prit le parti de la laisser retourner seule à Paris. Le prétexte donné fut une maladie de sa mère et elle s'en alla soulagée, son perroquet à la main et les larmes aux yeux.

LA RUINE ET LA MALADIE

Heine revint à Paris à l'automne de 1844 ; quelques semaines plus tard, il apprenait la mort de son oncle Salomon survenue le 23 décembre. Il fut sincèrement affligé par cette perte. Bien qu'avant son départ de Hambourg il se fût querellé avec son oncle et eût même reçu de lui un coup de canne, il s'attendait soit à un legs important, soit à une rente viagère lui procurant enfin, vis-à-vis de sa famille, l'indépendance à laquelle il aspirait. N'avait-il pas écrit sur l'album de Salomon : « Cher oncle, donnez-moi cent mille marks, et oubliez ensuite pour toujours votre neveu qui vous aime (1) ? »

Le réveil fut terrible ; le 30 décembre, Heine recevait une lettre de son cousin Karl, fils de Salomon, écrite probablement le jour même de l'enterrement ; son oncle lui laissait en tout et pour tout une somme de huit mille marks. Aucune pension, mais Karl lui verserait dorénavant deux mille francs par an, à condition que le poète, qui projetait une biographie de son oncle, communiquât le manuscrit à son cousin avant de le publier. A la lecture de cette épître, Henri Heine tomba comme assommé ; il fallut le porter sur son lit où il ne reprit connaissance que pour verser un flot de larmes.

Non seulement Salomon Heine laissait une très grosse fortune, une trentaine de millions, mais il comblait de libé-

(1) *Souvenirs intimes de Henri Heine* recueillis par sa nièce, la princesse della Rocca ; Paris, 1861.

ralités les établissements de bienfaisance de la communauté israélite hambourgeoise, n'oubliant pas ceux des autres confessions religieuses.

La fureur de Heine ne connut pas de bornes dès qu'il retrouva ses esprits, et alors commença ce qu'il appelait lui-même la guerre de succession. Ce fut une triste, une vilaine histoire qui lui porta un coup fatal et dont il ne se consola jamais. Si elle n'est pas encore aujourd'hui tout à fait élucidée, les détails inédits importent peu au public comme aux psychologues et aux historiens littéraires; ce qu'on sait suffit pour les éclairer.

Heine songea d'abord à faire un procès où il aurait montré les lettres de Salomon et les engagements pris par celui-ci à son égard. Il songeait à partir pour Hambourg et mobilisait tous ses amis, tant en France qu'en Allemagne. Il voulait amener la presse et l'opinion publique, toujours disposée à prendre le parti des poètes contre les millionnaires; il était fou de douleur et de rage. Mais, en même temps, pressé et maté par la nécessité, il tentait de recourir à des arrangements. Qu'on lui rendit sa pension, et il s'engageait d'honneur à ne rien écrire contre sa famille; mais ses cousins restaient méfiants, non sans raison peut-être. Les manuscrits devaient d'abord leur être soumis, et cela, le poète n'y consentirait jamais; lui qui avait préféré l'exil et la misère au contrôle de la censure germanique, il n'allait pas accepter la censure de ses parents, humilier le génie devant la finance! Karl exaspéré menaçait de ne pas payer même le pauvre legs de huit mille marks. La lutte dura près de deux ans, sordide et douloureuse, et le mal qui paralysait le poète faisait de terribles progrès.

« Mon état physique est horrible, écrivait Heine à Lassalle le 27 février 1846. J'embrasse, mais je ne sens rien, tant mes lèvres sont paralysées; le palais aussi et une partie de la langue sont pris, et tout ce que je mange a une saveur terreuse. Ces jours-ci, j'ai essayé des bains russes impériaux sous la forme la plus rigoureuse; le courage ne me manque pas. »

Il avait essayé vainement, pendant l'été de 1846, d'améliorer son état par une cure à Barèges d'où il écrivait à son médecin d'alors, le docteur Wertheim, qu'il allait très mal: « Ma bonne humeur ne me délaisse pas, grâce peut-être à l'inaltérable et riante gaieté de ma femme, pourtant un peu souffrante. Mais

le perroquet va très bien, Dieu merci, et vous envoie ses compliments. »

Deux mois après, le 1^{er} septembre, il disait à son éditeur que la paralysie gagnant de plus en plus et des syncopes persistantes s'y joignant, il se considérait comme perdu, ayant peut-être encore un ou deux ans à vivre dans une lamentable agonie. Et l'année suivante, Théophile Gautier le trouva si changé qu'il ne le reconnut qu'au bout de quelques minutes à un trait d'esprit qui le fit s'écrier : « C'est le diable ou c'est Heine ! » Au lieu de l'Apollon germanique qu'il admirait, il voyait devant lui un étranger très maigre, au masque rappelant celui de Géricault, terminé par une barbe pointue et fauve mêlée de beaucoup de fils d'argent.

Gautier avait pour Heine une sincère amitié qu'il lui conserva toujours.

— C'était, voyez-vous, disait-il chez les Goncourt, un Apollon mélangé de Méphistophélès.

— Vraiment, dit avec colère Sainte-Beuve, je m'étonne de vous entendre parler de cet homme-là ! Un misérable qui prenait tout ce qu'il savait de vous, pour le mettre dans les gazettes... qui a déchiré tous ses amis !

— Pardon, lui dit tranquillement Gautier, moi, j'ai été son ami intime et j'ai toujours eu à m'en louer. Il n'a jamais dit de mal que des gens dont il n'estimait pas le talent (1).

Dans l'été de 1847, il s'installa à Montmorency où il avait déjà fait un séjour en 1843 ; mais sa maladie triplait ses dépenses et, sous les beaux arbres où chantaient les rossignols et où sa femme jouait à la jardinière, arrosant, plantant, cueillant des fruits, il dut connaître des heures d'angoisse. Il ne pouvait plus lire et presque plus écrire. Il resta à Montmorency de juin à octobre 1847 et, à la fin de septembre, la paralysie gagnait les jambes, lui rendant la marche très difficile.

Au retour de cette villégiature, plus malade que jamais, il changea plusieurs fois d'appartement, allant de la rue Poissonnière à la rue de la Victoire, puis à la rue de Berlin, en quête d'un repos qui le fuyait et il finissait par échouer 84, rue de Lourcine, dans la maison de santé du docteur Faultrier avec sa femme, sa bonne et son perroquet. C'est là qu'il assista avec

(1) *Journal des Goncourt*, tome II, p. 240 ; juin 1864.

désespoir à la révolution de Février, lui, le révolutionnaire de jadis! « Vous savez, écrit-il à son ami Alfred Meissner, le 12 mars 1848, que je n'étais pas républicain et vous ne vous étonnerez pas que je ne le sois pas devenu. Ce qu'à présent le monde fait et espère est étranger à mon cœur; je m'incline devant le destin parce que je suis trop faible pour m'y opposer... Que j'aie été à un moment si terriblement ému qu'une sueur froide me courait dans le dos et le long des bras comme de piquantes aiguilles, cela ne vous surprendra pas. Maintenant c'est passé... J'aimerais m'enfuir loin du tumulte angoissant de la vie publique dans le printemps immortel de la poésie et des choses immortelles, si je marchais plus facilement. Mais les maux que je dois traîner avec moi m'écrasent presque et je crois qu'il faut vous hâter, cher ami, si vous voulez me voir encore. »

Au mois de janvier 1848, il avait fait à M^{me} Jaubert sa dernière visite dont elle garda un souvenir attendri et terrifié. Il avait fallu le porter chez elle et, à peine arrivé, il s'écroulait sur un canapé en proie à ces crampes atroces qui ne cessèrent plus guère de le torturer et dont la violence faisait parfois craindre une fin subite.

Devant la consternation de celle qu'il appelait « la petite fée », il eut le courage de plaisanter dès que la parole lui revint : « Si j'étais mort là, de quel charmant roman posthume je fusse devenu le héros! Faites-moi une nouvelle là-dessus, aurait commandé Baloz à un de ses lieutenants. » Et en même temps que ces folies, il déclarait : « Mon mal est incurable. Je vais me coucher et je ne me relèverai plus. Aussi, suis-je ici, ma chère amie, pour vous arracher la promesse avec serment que vous viendrez me voir chez moi et ne me délaisserez jamais. Si vous ne le jurez pas, je me fais rapporter ici et vous cause de nouveau la belle peur de tout à l'heure (1). » M^{me} Jaubert affolée promit tout ce qu'on voulut et elle tint parole.

Le printemps suivant, le poète, grâce aux soins reçus chez le docteur Faultrier, allait un peu moins mal et il profita de ce bref répit pour faire une autre visite d'adieu. Il se traîna péniblement au Louvre, jusqu'à la statue de la Vénus de Milo,

(1) *Souvenirs de M^{me} Jaubert.*

et, devant la noble image de la beauté grecque, il évoqua les temps heureux de sa vie, ceux où, avec une magnifique insouciance, il courait les aventures.

Dès que revint la belle saison, le 24 mai, il se laissa transporter à Passy, rustique à cette époque. Il parlait à sa mère du bosquet de verdure où il lui écrivait, où le soleil dansant sur son papier lui fatiguait les yeux, mais où, toujours gourmand, il venait de savourer avec sa femme des asperges et des fraises.

Le billet que reçut M^{me} Jaubert était moins optimiste :

« Citoyenne !

« Si vous êtes à Paris et que vous vous promeniez un jour au bois de Boulogne, je vous prie de vous arrêter quelques moments à Passy, 64, Grande Rue, où, dans le fond du jardin, demeure un pauvre poète allemand, qui est à présent complètement paralysé. Mes jambes sont devenues tout à fait inertes et on me porte et on me nourrit comme un enfant. Salut et fraternité ! (1) »

Quelques jours auparavant, le 10 juin, il se résignait à mettre M^{me} Embden au courant de sa situation :

« Ma chère sœur, ma femme désire que je ne te laisse plus sur l'état de ma santé les trop grandes illusions nécessaires à cause de maman, afin que, si je mourais, tu ne sois pas trop effrayée. Mais ceci, ma chère enfant, n'arrivera pas de sitôt, espérons-le, et je puis encore trainer une douzaine d'années comme je suis, s'il plaît à Dieu.

« Depuis quinze jours, je suis tellement paralysé qu'il faut me porter comme un enfant. Mes jambes sont comme du coton, mes yeux horriblement malades. Mon cœur va bien, mon cerveau et mon estomac restent sains. Je suis bien soigné et il ne me manque rien pour subvenir aux frais considérables de ma maladie. Ma femme se conduit bien et nous vivons en très bonne intelligence. Si je meurs ainsi, ma fin sera encore plus douce que celle de milliers d'autres... Irai-je mieux un jour ? Dieu le sait qui mène tout pour le mieux... »

Une affreuse terreur le hantait toujours, celle que, la paralysie gagnant le cerveau, il ne devint fou. Presque aucun genre de tourment ne lui était épargné ; une jalousie mala-

(1) *Souvenirs de M^{me} Jaubert.*

dive, que la conduite de sa femme ne justifiait pas, le dévorait et la révolution ayant fait baisser brusquement les actions de la banque Gouin où il avait placé ses petites économies, il avait dû les vendre à perte.

Le premier médecin qui le soigna, Sichel, qui prétendait guérir sans remèdes, ne lui servit de rien. Depuis longtemps le hongrois Gruby avait, d'après des symptômes caractéristiques, comme l'inégalité des pupilles, diagnostiqué le terrible mal dont souffrait le poète et annoncé des troubles graves de la moelle épinière. Ce Gruby et l'Allemand Wertheim, hydropathe ami de Heine qui lui témoignait une certaine confiance, voulurent, au début d'octobre 1818, avoir sur l'état de leur patient une consultation avec deux sommités médicales de l'époque, Chaumel et Ruston. Il fut vite reconnu qu'il s'agissait d'une maladie incurable à échéance relativement longue et à laquelle on ne pouvait opposer que des palliatifs insuffisants même à soulager beaucoup le condamné. On lui mit, sur la nuque et au bas de l'épine dorsale, des cautères qui rendirent les crampes moins cruelles et on ne lui prescrivit comme drogue que de l'iode ferrugineé.

Il avait quitté sa villégiature de Passy qu'il appelait la villa *Dolorosa* pour s'installer dans un petit appartement, 50 rue d'Amsterdam. Les docteurs lui conseillaient le séjour de Nice, mais il ne voulait pas entendre parler de quitter Paris malgré les visites ennuyeuses que son renom lui attirait et dont les plus désagréables étaient celles de ses compatriotes.

Le 13 novembre 1831, constatant que sa maladie faisait des progrès terribles, il fit son troisième et définitif testament. Il instituait pour sa légataire universelle Mathilde-Crescence Heine, née Mirat, « mon épouse légitime avec laquelle j'ai passé depuis de longues années mes bons et mauvais jours et qui m'a soigné pendant la longue et cruelle durée de ma maladie ».

Il la recommandait à la libéralité de son cousin Karl Heine et priait ce dernier de servir à Mathilde après sa mort, la totalité et non la moitié, comme c'était convenu, de la pension qu'il touchait pendant la vie de son oncle. Il ajoutait qu'il était persuadé que Karl oublierait « tous ces vilains griefs que j'ai tant regrettés et expiés par une longue agonie. Il ne se souviendra certainement que de la bonne

amitié d'autrefois, de cette affinité et conformité de sentiments qui nous unissait dès notre jeunesse et il vouera une protection toute fraternelle à la veuve de son ami, mais il n'est pas inutile pour le repos des uns et des autres que les vivants sachent ce que leur demandent les morts ».

UNE LENTE ET LONGUE AGONIE

« Je meurs avec une maudite lenteur, disait Heine...

« Oh! comme lentement se traîne — le temps, limace abominable. — Mais moi, tout à fait immobile, — je reste ici, toujours au même endroit.

« Dans ma noire cellule n'entre — nul rayon de soleil, nulle lueur d'espoir; — je ne quitterai plus cette chambre fatale, — je le sais bien, que pour la crypte funéraire (1). »

L'année 1853, que Mathilde avait inaugurée en mettant des rideaux blancs aux fenêtres de l'appartement de la rue d'Amsterdam, fut très cruelle. Heine eut en avril une consolation, le grand succès des *Dieux en exil* dans la *Revue* (2). Le malade soupirait après sa famille absente. « Aussi longtemps que l'homme vit, il doit faire son travail et dans mon isolement je n'ai personne pour m'aider », écrit-il à sa mère. Il se loue de sa femme, mais avec un mélancolique sourire : « Nous vivons très unis, c'est-à-dire que je lui cède en tout. » C'est ainsi qu'il disait : « Ma dépensière s'est achetée une robe verte que j'appelle la robe de Vitzli-Putzli; je compte en effet que cette robe me coûte juste ce que me rapporte la pièce de *Vitzli-Putzli* contenue dans le *Romancero*. Nous vivons dans la plus grande paix, la plus belle, la plus coûteuse harmonie! Je suis très content de ma femme; c'est l'âme la meilleure qui se puisse imaginer. A vrai dire, je crois pourtant que la seule personne au monde en qui un homme puisse avoir entière confiance est sa mère. »

« Rien ne m'a réussi en ce monde, soupire-t-il, mais j'aurais pu être encore plus malheureux. Ainsi se consolent les chiens qui ne furent assommés qu'à moitié. »

Ces lignes douloureuses datent de décembre 1853, époque de terribles souffrances aggravées par une inflammation du

(1) *Lazare*, deuxième partie.

(2) Livraison du 1^{er} avril 1853.

larynx et un abcès dans le dos. Au printemps de 1854, il recut la visite de sa nièce, la princesse della Rocca, fille de sa sœur; elle raconte elle-même dans ses *Souvenirs* qu'assistant à une crise de spasmes, elle crut voir le poète prêt à mourir devant elle et s'enfuit en sanglotant.

Une fois de plus, Heine s'était décidé à déménager et à se transporter aux Batignolles, 51, Grande-Rue, car il venait de courir, dans son appartement de la rue d'Amsterdam, un grand danger par l'incendie de la maison voisine; le mur où s'appuyait son lit commençait à brûler quand le feu fut éteint; ensuite les démolitions et les réparations exaspéraient ses migraines nerveuses; il ne pouvait supporter le bruit, et les coups de marteau l'affolaient. Il se réjouissait de retrouver aux Batignolles des parfums de verdure et de fleurs.

Mais il n'était pas installé depuis quatre jours qu'il envisageait un nouveau déménagement, la maison où il s'installait à grands frais ne convenant guère pour l'hiver à un malade. Heureusement que, depuis la publication de ses œuvres en français, sa situation pécuniaire avait complètement changé; il payait ses anciennes dettes, il faisait des cadeaux à sa mère, sa sœur, ses nièces, il était bien soigné, bien nourri; il ne refusait rien à Mathilde, mais se tourmentait toujours à son sujet:

« La mort m'appelle... O chère, je voudrais — t'abandonner au sein d'une forêt — où nichent les vautours, où rugissent les loups!

« La mort m'appelle... Il vaudrait mieux encore — que je te laisse en pleine mer, — ma femme, mon enfant, — même si l'ouragan qui vient du pôle nord — en fustigeait les flots!... »

Dans le cruel et injuste tableau qu'au lendemain de la mort de Heine, Veuillot trace de sa longue et terrible agonie, il dit : « Heine n'a désormais que des colères, des sarcasmes et du désespoir, un désespoir vif et furieux de ne pouvoir ressaisir les ivresses grossières de la vie. Il se moque de toute idée, de tout culte, de toute croyance, même de toute gloire. Il hait, il veut jouir et il meurt... Je ne sais si l'histoire des lettres renferme un épisode qui passe l'horreur du spectacle qu'offre ce malheureux. Durant huit années, Dieu appesantissant sa main sur sa chair et ses os, le tient suspendu au-dessus de l'abîme et lui laisse toute son intelligence pour le considérer et se sauver. La douleur lui arrache des rugissements et des blas-

phèmes, pas un mot de repentir, pas un appel à la clémence; son intelligence fourvoyée ne reçoit pas un rayon de la lumière d'en haut, mais, comme imprégné déjà des vapeurs qui montent du gouffre, il se tourne avec rage contre ce Dieu qui lui offre la vie et qui lui laisse le temps (1). » Ces lignes éloquentes et passionnées sont loin d'être équitables ou même exactes: l'erreur s'y mêle dangereusement à la vérité, et la pitié, à défaut de la charité, y manque presque totalement.

Certes, dans le livre de *Lazare* dont la seconde partie, la plus intime, ne fut publiée qu'après le mort de l'auteur, comme dans les derniers écrits et les dernières lettres du poète, la colère, les sarcasmes, la haine, une certaine ironie inconvenante et presque blasphématoire, apparaissent trop souvent. C'est ce que les Allemands appellent le *Galgenshumor*, mot qu'on pourrait traduire par le « rictus du pendu » et c'est aussi l'âpre humour juif, mais il ne faut pas oublier qu'alors Heine écrivait à Camille Selden dans un billet intime : « Je ris de douleur, j'ai des grincements de dents, je deviens fou. »

La patience échappe parfois à ce misérable: il connaît les sautes d'humeur des paralytiques, les cauchemars et les idées fixes qui, si pénibles déjà aux nuits blanches des êtres sains, deviennent des hallucinations épouvantables pour les malades toujours alités et bourrés de drogues dangereuses. Il est aigri par les souffrances et les humiliations d'une laborieuse existence dont les pérégrinations douloureuses aboutirent à un naufrage. Il ne peut ni oublier, ni pardonner les offenses qu'il s'exagère, ni se détacher de la vie terrestre dont il convoite encore les jouissances. L'éternité l'effraie, l'anéantissement lui fait horreur, mais survivre comme esprit ne lui sourit pas beaucoup plus et il ne plaisante qu'à moitié quand il dit redouter les flammes éternelles. Si son repentir ne fut pas complet, il se repentit pourtant, puisqu'il tint à effacer de ses livres beaucoup de passages impies, puisque dans son testament il demande pardon à Dieu et aux hommes des offenses commises.

Le froid et l'humidité avaient chassé le poète de la maison campagnarde des Batignolles; sa femme lui avait trouvé, 3, avenue Matignon, ce qu'il appelait son nouveau lieu de

(1) *Les Odeurs de Paris*.

souffrance, et, le 6 novembre 1854, il s'y installait après un déplacement assez pénible, content de sa nouvelle demeure située à un étage supérieur, en plein soleil et agrémentée d'un petit balcon donnant sur l'avenue des Champs-Élysées, vraiment champêtre à cette époque.

Cependant, tout l'hiver, son état s'aggrava. Il ne pouvait plus risquer le moindre mouvement sur ses matelas sans être pris de crampes atroces et ces crampes gagnaient à présent la poitrine et la gorge, provoquant de terribles accès de suffocation. Une lettre remplie d'assez lamentables plaisanteries qu'il envoya le 8 février 1855 à son ami Alexandre Dumas (car il mettait toujours son orgueil à souffrir le sourire aux lèvres) se termine ainsi : « Il faut que je cesse ma dictée, j'étouffe. »

Il lui restait à peine une année à vivre ; pourtant, il n'abandonnait pas son héroïque labeur. La première partie de *Lazare*, traduit par Saint-René Taillandier, venait de paraître à la *Recue* (1). Il s'occupait d'une édition française de *Lutétia*, et, le 30 mai 1855, constatant le succès extraordinaire de ce livre, il écrivait à son éditeur Campe : « Mais quel travail ! Mortellement malade, malgré mes crampes, je travaille chaque jour cinq ou six heures à cette *Lutétia* française sans arriver à lui donner le style poli de l'original. »

MOUCHE

Peu de temps après que Heine se fut installé rue Matignon, une jeune femme qui arrivait d'Allemagne lui apporta, de la part d'un admirateur, quelques feuillets de musique. Il l'entendit parler et voulut s'entretenir lui-même avec quelqu'un qui venait de là-bas. Il lui demanda de revenir. Elle s'offrit à remplacer un secrétaire congédié. C'était une Allemande, née dans les environs de Dresde vers 1830 et de naissance irrégulière.

Fille adoptive d'un ménage saxon, les Krinitz, tombés de la fortune dans la gêne, elle avait été élevée tendrement par sa mère putative. De caractère original et peu commode, ayant de bonne heure perdu la foi religieuse, elle paraît avoir mené une existence assez vagabonde et mouvementée. Elle se donnait

(1) 1^{er} novembre 1854.

comme l'intéressante victime d'un barbare époux français qui, après l'avoir dépouillée de tous ses biens, se serait débarrassé d'elle en l'enfermant comme folle dans un asile de Londres. Mais il est vraisemblable qu'elle n'eut jamais ni fortune, ni mari. Elle connaissait Heine non seulement de réputation, mais pour avoir été l'amie d'un de ses familiers et historio-graphes, le poète autrichien Alfred Meissner. Elle était gracieuse et gaie, avec un visage agréable et fin, encadré de boucles brunes, et des yeux malicieux. Dans la première lettre que Heine lui griffonna lui-même, n'ayant pas, dit-il, de secrétaire confidentiel, se trouvent ces mots :

« J'ignore pourquoi votre affectueuse sympathie m'a fait tant de bien, être superstitieux que je suis ! Je m'imagine qu'une bonne fée m'a visité à l'heure de l'affliction. Non, si la fée est bonne, l'heure est heureuse. Ou bien seriez-vous une mauvaise fée ? Il faut que je sache cela bientôt. »

Ce fut le début d'une tendre liaison qui dura jusqu'à la mort du poète et fut le principal titre de gloire de celle qu'il baptisa Mouche à cause d'une mouche gravée sur le cachet dont elle se servait. Elle sut plaire aussi pourtant dans la suite à l'un de nos plus illustres historiens philosophes. Heine d'ailleurs, tout épris qu'il fût d'elle, ne semble pas l'avoir admirée avec la confiance de son savant successeur. Ne lui dit-il pas dans une de ses poésies, avec la franchise crue qui perçait toujours à travers ses fictions : « Je n'ai pas besoin de t'aimer, je t'aime » ?

Elle signa du pseudonyme de Camille Selden, sous lequel elle avait conquis une certaine notoriété littéraire, les souvenirs sur Heine qu'elle publia un quart de siècle après sa mort et elle termina sa carrière à Rouen en 1896, respectable professeur d'allemand dans un lycée de filles.

Elle fut la dernière passion du poète, dont on peut dire, comme de beaucoup d'autres, que le châtement de celui qui a aimé les femmes est de les aimer toujours. Incorrigible ou poussé par un pauvre vestige de vanité, il prétendait parfois la plaindre de n'avoir en lui qu'un très platonique amoureux.

Elle conservait les billets qu'il lui envoyait pour décommander ou donner un rendez-vous et qui sont, avec les quelques poésies médiocres qu'il lui dédia, les pâles témoins de cette suprême illusion. Le poète retrouvait en elle ses vieilles amours allemandes, rêves ou réalités ; il la comparait à un

lotus, mais plus familièrement il l'appelait une chatte musquée, une chatte angora. Se servant d'une expression un peu précieuse qu'elle avait employée, il souhaite souvent mettre une « empreinte vivante » sur son visage de jaune petite pensée souabe, ou bien il baise les pattes de « Mouche », sobriquet qu'il employait de préférence.

Ses courtes lettres sont familières, railleuses, tendres et d'assez mauvais ton. Il lui arrive de traiter sa correspondante de petite oie en signant « ton jars » et de lui écrire : « Tu n'es pas aussi bête que tu en as l'air », mais il lui échappe plus souvent des mots singulièrement expressifs et poignants :

« Un mort ayant soif de toutes les jouissances les plus ardentes que la vie peut offrir, cela est affreux », s'écrie-t-il le 20 juillet 1835.

Il signe aussi : « Ton pauvre ami Nabuchodonosor II » et ajoute cette explication : « Je suis aussi fou que le roi de Babylone et ne mange que de l'herbe hachée, nourriture que ma cuisinière baptise épinards.

« Ma bonne, toute gracieuse fine Mouche, gémit-il, venez bourdonner autour de mon nez avec vos petites ailes...

« J'ai un grand désir de te revoir, dernière fleur de mon larmoyant automne, folle aimée !

« Je suis toujours très malade, faible et inquiet, affecté parfois jusqu'aux larmes par la plus petite taquinerie du sort. Tout malade est une ganache. Je ne me laisse pas voir volontiers dans un si misérable état, mais il faut pourtant que j'entende bourdonner ma Mouche. Viens bientôt ; — aussitôt que vous le voudrez, madame, sitôt que possible viens, mon cher, mon bien-aimé visage souabe ! » C'est signé : « Le fou à une folle ! »

Il le dit, mais quelle lucidité il conserve, quelle conscience de sa misère et quel cri d'amour que celui-ci : « Je vous aime avec toute la tendresse d'un mourant, c'est-à-dire plus tendrement que personne au monde ! »

Mathilde tolérait cette Mouche dont le bourdonnement lui était naturellement insupportable et se contentait de quitter la chambre quand la séduisante secrétaire y entra.

Celle qui fut la dernière fée a laissé un malicieux croquis de cet intérieur et de certains de ses hôtes. D'une baguette impitoyable, elle déchire le voile diapré d'illusions que la fantaisie du poète tissait autour de ce qu'il aimait et nous

montre la froide réalité. Le cadre d'abord : un petit appartement de quatre pièces, un étroit balcon décoré d'une tente de coutil rayé, une chambre de malade meublée d'une couche très basse abritée derrière un paravent recouvert de papier peint, quelques chaises, un secrétaire en bois de noyer, deux gravures, *les Moissonneurs* et *les Pêcheurs* d'après Léopold Robert. Là trônaient Catherine, servante infirmière coiffée d'un serre-tête, et Pauline, sorte d'amie boiteuse à la fois demoiselle de compagnie et femme de chambre.

Camille Selden se représentait d'avance M^{me} Heine comme une femme fatale, fine, élégante, langoureuse, pâle et ardente figure aux grands yeux veloutés et perfides. Au lieu de cette Dulcinée, elle vit une bonne grosse dame brune au teint coloré et au visage jovial. Elle se moque de son salon, velours brun et fausses guipures posées sur des transparents de cotonnade jaune et du portrait en pied de Mathilde qui en était le plus bel ornement et où M^{me} Heine apparaissait vêtue à la mode de son jeune temps, robe noire décolletée et longs bandeaux collants comme on devait les porter en 1840.

Avec l'arrogance de la jeunesse et une certaine jalousie féminine, elle ne considéra pas d'un regard plus indulgent la princesse Belgiojoso qui, revenue de Brousse, se plaignait de son estomac, ne pouvant plus se nourrir qu'à minuit d'aliments glacés. Mouche ne craint pas de qualifier l'illustre Italienne de ruine, ainsi qu'une autre grande dame, princesse allemande celle-là, qui arrivait de Weimar et sentait la pipe. Ces nobles visiteuses et quelques naufragés de la politique et de l'amour constituaient la société un peu interlope que Heine nommait : « le demi-monde princier ». Même l'autre fée, la fameuse marraine de l'Enfant du siècle, la toute petite M^{me} Joubert, proprette, bien gantée, ne trouve pas grâce devant l'impitoyable Souabe qui l'appelle un diminutif de femme et déclare qu'avec son petit parapluie, elle ressemble à la figure de la Comédie-Française sous Louis-Philippe. Le portrait du poète est plus flatteur. Camille Selden compare son visage à celui d'un Christ qui aurait le sourire d'un Méphistophélès.

Il commençait à sentir autour de lui, malgré son labeur littéraire et ses succès, malgré la gloire, les approches de la solitude suprême : « Ce n'était pas, dit le bon Théophile Gautier qui lui resta fidèle jusqu'au delà du tombeau, qu'on l'aimât

et qu'on l'admirât moins; mais la vie emporte malgré eux les cœurs les plus fidèles; il n'y a que la mère ou l'épouse qui puissent ne pas abandonner une si persistante agonie. Les yeux humains ne sauraient sans se détourner contempler trop longtemps le spectacle de la douleur. Les déesses même s'en lassent et les trois mille Océanides qui vinrent consoler Prométhée sur sa croix du Caucase, s'en retournèrent le soir. »

Aussi Heine était-il reconnaissant à ceux qu'il aimait et qui ne l'abandonnaient pas. Une visite de Béranger, qui était monté chez lui malgré ses soixante-quinze ans et un mauvais temps d'hiver, l'enchantait. Il accueillit Berlioz par ces mots : « Vous venez me voir, vous, toujours original ! » Il avait bien égratigné quelquefois le grand musicien, mais sans le blesser à vif comme Liszt, et puis, les Français ont l'oubli et le pardon plus faciles que les Hongrois !

Heine eut toujours aussi de l'amitié pour Alexandre Dumas, dont Mathilde lui lisait les romans quand la souffrance l'empêchait de travailler. Le 2 août 1855, à propos d'un appel en faveur de M^{me} Dorval qui venait de mourir dans la misère, il lui écrivait ces lignes, cette confession émouvante :

« Mon cher Dumas, je ne saurais vous dire combien m'ont ému vos articles sur Dorval ; ces pages, plutôt sanglotées qu'écrites et remplies d'une pitié presque cruelle, m'ont fait verser des larmes.

« Merci pour ces larmes ou, pour mieux dire, pour ce prétexte de pleurer, car le cœur humain, cet orgueilleux chien de cœur, est ainsi fait que, quelque oppressé qu'il se sente, parfois il voudrait crever plutôt que chercher à se soulager par des larmes; ce chien de cœur orgueilleux doit être très content chaque fois qu'il lui est permis de se désaltérer de ses propres douleurs par des larmes, tout en ayant l'air de ne pleurer que sur les infortunes des autres. »

Tandis que son dernier été s'achevait, il attendait non sans impatience la visite de sa sœur Charlotte qui ne devait arriver qu'en novembre. Il écrivait le 7 octobre à un de ses amis, Adolf Stahr, qui avait été surpris de le retrouver encore vivant : « Je suis malade comme un chien, et je lutte contre la mort comme un chat; on dit que les chats ont la vie très dure. »

Il s'occupait encore de ses affaires et disait à Campe, dans une dernière lettre datée du 1^{er} novembre 1855, que ses poésies

avaient en français un succès fabuleux. A vrai dire, il aspirait à l'immortalité sous toutes ses formes, et l'une des tragiques pièces de *Lazare* exprime l'horreur du néant et de l'oubli :

« Être effacé de la mémoire — des hommes ici-bas sur terre, — ô malédiction suprême!... — Que nul ne pense plus à lui!... »

« Que nul ne pense plus à lui, — ni dans les chants, ni dans les livres!... — Chien obscur, dans ta tombe obscure, — tu pourras avec ma malédiction! »

« Même à la résurrection, — quand, réveillés par les fanfares — des trompettes, les morts iront — en chancelant au jugement. »

« Et quand tous les noms des élus, — devant les auditeurs divins, — là-haut seront lus par un ange... — que nul ne pense plus à lui! »

LA FIN

Avant que sa sœur eût franchi le seuil de sa maison, Heine disait à sa femme : « Je sens que Lotte arrive; tu n'as pas besoin de me préparer à cette joie; dès qu'elle sera venue, amène-la moi; il me tarde de la voir. »

Leur entrevue fut des plus touchantes; le poète serra longuement M^{me} Embden dans ses bras et, la tête appuyée sur son épaule, tendit la main à leur frère Gustave qui l'accompagnait. La joie était profonde et transfigurait son visage de martyr qui parut à la visiteuse d'une étonnante beauté. Elle ne fut affligée que plus tard, en constatant les ravages de la maladie sur le corps émacié et à demi paralysé, et lorsqu'elle assista, pour la première fois, à l'une des crises de spasmes et de névralgies qui se reproduisaient presque chaque nuit.

Elle couchait dans la chambre voisine; elle accourait et passait les doigts sur la tête du malheureux qui se sentait soulagé, devinait sa présence dès qu'elle entra et lui assurait qu'elle possédait une force magnétique extraordinaire. Il aimait aussi à mettre sa main droite, la seule dont il pût se servir, dans celle de sa sœur et il ne se lassait pas de l'avoir près de lui et de causer avec elle dans leur langue maternelle.

M^{me} Embden se montrait aussi gracieuse que possible avec l'entourage du malade. Elle trouvait d'ailleurs Mouche origi-

nale et charmante, heureuse qu'elle embellit l'isolement de son frère et elle faisait bon ménage avec sa belle-sœur, quoiqu'elle la jugeât peu commode et d'une jalousie fatigante. Gustave Heine, qui ne savait pas plus de français que Mathilde d'allemand, ne s'entendait pas avec elle et la regardait comme un fléau, cause de tous les embarras et même de tous les maux du mourant. Par bonheur, il retourna bientôt à Vienne, laissant Lotte à Paris; mais au commencement de décembre, elle dut repartir à son tour, inquiète d'un de ses enfants, et rassurée sur l'état de son frère par le docteur Gruby qui donnait encore à son patient deux ou trois ans de vie.

Elle ne devait pas le revoir.

« Je suis très souffrant, mais je supporte ma misère en me résignant à l'insondable volonté de Dieu », écrivait Heine en novembre 1855. Ce sont les derniers mots de la dernière lettre du recueil qui ne contient plus ensuite que les billets griffonnés à Mouche. Camille Selden rapporte (1) qu'alors il lui parlait souvent d'une sorte d'élan subit qui, tout à coup, l'obligeait à tendre les bras vers le ciel et à demander grâce.

Elle était épouvantée quelquefois par le spectacle de cette agonie, rêveries sombres, assoupissements dont le malade sortait en poussant un long gémissement désespéré, ressouvenir des vils amusements d'autrefois, plaisanterie cynique, anecdote libertine, puis tout à coup la poésie jaillissait de cette fange sous la forme d'un mot tendre et charmant.

Heine allongeait son bras vers celui de la lectrice et le serrant avec force : « Pardon, disait-il. Mais cela va bientôt finir. Vois-tu, c'est la faute de la mort qui arrive. Elle approche à grands pas et quand je la sens ainsi tout près de moi comme à présent, j'ai besoin de me cramponner à la vie, fût-ce par une planche pourrie ! »

La princesse Belgiojoso lui envoya un prêtre : il le reçut poliment, mais ne voulut pas l'entendre. Il ne s'arrachait pas aux griffes des passions ardentes qui l'avaient asservi et torturé; dans ce corps presque anéanti, l'amour sensuel gémissait encore et la haine brûlait toujours. Il repassait en lui-même la grande déception de sa vie, l'attitude méprisante et méfiante de son opulente famille, les insultes de ses ennemis,

(1) *Derniers jours de Heine.*

tant d'humiliations et de déboires, tant d'incompréhension, d'indifférence, d'hostilité secrète ou avouée ! Les bienfaits lui étaient dus : on ne lui avait même pas donné son compte ; mais les offenses, quelles proportions gigantesques elles prenaient dans cet esprit halluciné !

Le 1^{er} janvier 1836, Heine envoyait à Mouche, avec une lettre de vœux affectueux, une boîte de satin rose pleine de chocolat : « cadeau, lui écrivait-il, qui serait au moins de bon goût », et presque en même temps il signait un autre billet : « Détresse la plus profonde, ton nom est Heine » ! Il y griffonnait : « Je suis très souffrant et maussade à mourir. La paupière de mon œil droit tombe aussi et je ne puis presque plus écrire. Mais je t'aime beaucoup et je pense à toi, toi la plus douce. »

M^{me} Jaubert, qui vint lui rendre visite au début de février et l'aperçut par hasard au moment où, après avoir fait son lit composé de matelas étendus à terre, on l'y reportait, fut effrayée ; son corps enroulé de flanelle, réduit par l'atrophie, paraissait être celui d'un enfant de dix ans ; ses pieds pendaient inertes, ballottants, tordus de façon que les talons se trouvaient placés devant, là où devait être le cou de pied.

Elle le revit une dernière fois le 13 février, quatre jours avant sa mort. « Il causa, dit-elle, avec sa liberté d'esprit accoutumée ; seulement, le ton était grave et lorsque, en me séparant de lui, je mis, selon ma coutume, ma main dans la sienne en manière d'adieu, il la garda quelque temps, puis murmura : « Ne tardez pas, mon amie ; ce sera prudent ! »

A Camille Selden qui vint le lendemain, il reprocha son retard, la fit pleurer, tenta de la consoler et quand elle partit, d'une voix nette, angoissée, il lui cria : « A demain, entends-tu, ne manque pas ! »

Et elle avoua tristement : « Je manquai au dernier appel. » Plus tard, elle essaya de faire comprendre aux autres cette défaillance. Au fond elle avait peur, peur de l'ensorcellement intellectuel de ce mourant qui se vantait de l'enchaîner à lui par une sorte de magnétisme, peur de ce cauchemar lugubre, bien romantique, bien allemand et qui pourtant a une sorte de terrible réalité, le mort amoureux poursuivant la jeune vivante et cherchant à l'entraîner avec lui dans le gouffre béant.

Heine consolait Mathilde qui gémissait parce que sa bourse était vide : « Sois sans inquiétude, murmurait-il de sa voix balbutiante et brisée, le petit Zacharie viendra avec son sac plein d'écus. » Elle crut qu'il délirait, mais le petit Zacharie était le commis de Michel Lévy et les écus promis arrivèrent le lendemain.

Il passait les nuits assis dans son lit. Le 13 février, il avait encore travaillé six heures pleines, se sentant moins faible et il répondait à sa garde, Catherine Bourlois, qui le suppliait de se reposer : « Je n'ai plus que pour quatre jours de travail et mon œuvre sera achevée. »

Le vendredi 15, l'état empirant toujours, le docteur Gruby essaya sans succès durable d'applications de glace sur l'estomac pour faire cesser les vomissements qui épuisaient le malade. Le samedi 16, étant de plus en plus faible, il demanda s'il allait mourir. Gruby ne crut pas devoir lui cacher la vérité et lui répondit affirmativement; il accueillit cette réponse avec un calme parfait.

Dans l'après-midi du 15, entre quatre et cinq heures, comme la nuit tombait, il murmura trois fois : « Écrire », puis il cria : « Du papier, un crayon ! » Mais ce crayon lui tombait de la main et douze heures plus tard, avant que le pâle jour d'hiver fût revenu, la longue agonie était achevée.

Catherine Bourlois qui, avec une autre garde, veillait Henri Heine, a laissé dans une lettre adressée à M^{me} Embden, le seul récit que nous ayons de ses derniers instants. Aucun remède ne soulageait le moribond qui avait encore toute sa connaissance un quart d'heure avant d'expirer et répétait : « Je suis perdu ! » Catherine, ne voulant pas que la fin de son malade fût troublée, laissa dormir Mathilde et réveilla seulement Pauline à l'approche du moment suprême. Quand M^{me} Heine, appelée à son tour, arriva, le poète avait exhalé son dernier souffle. C'était le dimanche 17 février 1836, à quatre heures trois quarts du matin.

Son visage tourmenté prit la sérénité mortuaire, et lorsque Camille Selden, arrivée enfin dans la matinée suivante, et frappée de stupeur par la tragique nouvelle, demanda à le voir, elle reconnut à peine ce masque antique figé dans le repos définitif, cette pâle et hautaine figure de marbre qui lui semblait divinisée, pareille aux chefs-d'œuvre de l'art grec.

La surprise et l'admiration l'empêchaient de pleurer, dit-elle, mais quand ses lèvres sentirent le froid humide de sa main, prise d'une répulsion instinctive, elle se hâta de sortir de la chambre.

Le 20 février, à onze heures, par une glaciale et brumeuse matinée, la dépouille du poète fut portée suivant sa volonté, sans cérémonial et sans discours, au cimetière Montmartre. Julia, conseiller judiciaire de M^{me} Heine, et un rédacteur du *Pays*, Joseph Cohen, qui représentaient la famille, conduisaient le deuil. Une centaine de personnes, allemandes pour la plupart, composaient le convoi. Parmi les Français, on remarquait Mignet et Théophile Gautier; Alexandre Dumas les rejoignit en cours de route; et, dans un profond silence, sous le brouillard qui couvrait de ses crêpes gris les ormes nus de la nécropole, le cercueil fut descendu dans la tombe. Mathilde n'était pas là; elle avait quitté la maison un peu avant le corps de son mari.

L'auteur des *Dernières poésies* avait écrit pour lui-même ces vers de douloureuse résignation :

« Où sera pour celui qu'ont lassé les voyages — le lieu du suprême repos? — Sous les palmiers dans le Midi, — sous les tilleuls au bord du Rhin? — Serai-je dans quelque désert — enfoui par des étrangers? — Reposerai-je dans le sable — sur le rivage de la mer?

« Qu'importe? Là-bas comme ici, — le ciel de Dieu m'entourera, — et la nuit, lampes funéraires, — les astres planeront sur moi. »

VÉGA.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

LES BANQUES ET LA CRISE

Il y a quelques années, — années si proches et si lointaines pourtant où régnait la prospérité, — les comptes rendus annuels des grands établissements de crédit des deux parties du monde, rédigés sur un ton circonspect et détaché, ne renfermaient que des allusions lointaines et générales aux événements financiers et économiques auxquels ces établissements avaient été étroitement mêlés. La sérénité y régnait. Ce temps n'est plus. Depuis quelques années, en effet, les banques conviennent loyalement qu'elles souffrent des maux dont souffre le pays où elles exercent leur activité. C'est que la tempête, — et quelle tempête ! — déferlant sur le monde les a emportées dans son tourbillon. Elles ne jouissaient point, hélas ! de ce privilège dont bénéficiaient naguère les médecins dans la bonne ville de Genève : en cas d'épidémie, on les enfermait chez eux, on les protégeait de force contre tous les miasmes pestilentiels, et ils ne devaient donner leurs consultations que par la fenêtre.

Sans réussir toujours à se dégager des préjugés et de l'ambiance de leur pays, les banques s'efforcent donc de réagir, de voir clair, d'éclairer chacun, et elles révèlent à cette occasion qu'elles possèdent, grâce à leur service d'informations, une documentation de premier ordre et souvent remarquablement à jour sur les événements économiques actuels.

Elles ne se bornent pas d'ailleurs à exprimer leur opinion et à faire part de leurs vues dans leurs rapports annuels. Plusieurs publient des bulletins, voire des revues, traduits en plusieurs langues, auxquels elles donnent la plus large diffu-

sion. Citons notamment la *Revue économique et financière* de l'Amsterdamsche Bank d'Amsterdam, le *Bulletin économique* de la Banque de Crédit hongrois, l'*Année économique 1930 dans la République tchécoslovaque*, éditée par la Banque Pelschek et C^{ie} de Prague, les *Forces économiques du monde* publiées par la Dresdner Bank, et plus particulièrement, chez nous, le *Bulletin mensuel de la Banque nationale française pour le commerce extérieur*, remarquable par l'étendue et la précision de ses informations.

Nous nous proposons ici de faire un rapide tour d'horizon économique et financier, guidés par les établissements de crédit, puisque leurs opinions divergentes et souvent contradictoires prennent maintenant une forme particulièrement vivante et parfois même l'allure d'un plaidoyer ou d'un réquisitoire.

Mais, avant de prêter l'oreille aux plaintes et aux réclamations, signalons un point de vue nettement optimiste, véritable profession de foi dans l'avenir, affirmée avec la force d'un dogme. Elle rappelle ce magnifique élan de Lamartine déclarant que si, par hasard, le monde entier tombait en ruines, faisant douter et de la Providence et même de Dieu, seul, debout sur les ruines, il continuerait à croire et à espérer...

M. C. E. Mitchell, qui a présidé le 13 janvier 1931 l'assemblée générale de la National City Bank de New-York, s'il ne s'exprime point en alexandrins, donne, par le ton de ses allocutions, l'impression d'une confiance inébranlable dans l'avenir. On y retrouve ce lyrisme bancaire propre à quelques-uns des grands financiers d'outre-Atlantique. Déjà son rapport pour l'exercice 1929, quand d'autres pays formulaient quelques doutes, se terminait ainsi : « La force physique du pays est intacte; un sentiment général de confiance existe. Dans ces conditions, il ne paraît pas probable que les affaires demeurent en dessous de la cadence normale pour une période de quelque durée. » Ce qui donne à un tel langage toute sa valeur, c'est qu'il était tenu au lendemain du krach de New-York, avant-coureur des tristes temps qui durent encore.

En 1931, après une année d'épreuves, M. Mitchell constate que la situation de la banque en Amérique demeure forte, que « l'organisation des affaires est prête à fonctionner plus vite et avec plus d'efficacité qu'après n'importe quelle autre

crise ». 1930 aura été une année où l'on paie ses dettes, une année de *clearing* : « Un nouvel état d'esprit va se développer, plus sain et plus constructif que celui qui a régné pendant la période de *boom*. Ainsi, un réveil général de l'activité va peu à peu s'affirmer. » Et il conclut : « A l'homme d'affaires qui a une claire vision des difficultés de la situation présente et qui adapte sa ligne de conduite aux réalités, l'avenir offrira certainement des occasions plus grandes qu'il n'en a jamais eu dans le passé. Sans aucun doute, notre pays va de l'avant. »

Après cette belle déclaration de confiance, venant d'un pays où l'on porte en ce moment à la boutonnière un insigne sur lequel est écrit *business is good*, pour conjurer, semble-t-il, le mauvais sort en le flattant, passons aux vues moins optimistes, qui s'accompagnent parfois de récriminations.



La crise est envisagée par les banques sous trois aspects différents, que M. Germain Martin a bien fait ressortir dans son compte rendu de la Conférence parlementaire internationale de Prague, cette conférence qui a eu la primeur de son très remarquable travail sur *la Circulation internationale des capitaux*.

M Germain Martin a constaté que lorsque les Anglais ont pris la parole, ils ont toujours considéré que la question de l'or, de sa répartition défectueuse dans le monde, constituait l'une des causes « essentielles » de la crise. Pour eux, le problème monétaire, lisez : le prestige de la livre sterling, domine tout. Les Allemands ont prétendu qu'à l'origine de la crise mondiale il fallait rechercher avant tout, bien entendu, les réparations et les dettes, ces fameuses réparations qui n'ont représenté en 1930 que 7 pour cent des charges budgétaires de l'Allemagne ! Enfin d'autres, formant la majorité, ont estimé que la crise provenait surtout de causes économiques proprement dites.

Dans leurs avis sur la crise, les banques peuvent se grouper de la même façon. Donnons de la thèse économique quelques exemples caractéristiques.

Les Hollandais, à ce sujet, se montrent particulièrement loquaces et militants. Nous avons parlé plus haut de la *Revue*

économique et financière de l'Amsterdamsche Bank. Les renseignements qu'elle publie sur la situation générale, et dans chaque numéro sur une branche spéciale de l'activité hollandaise, reposent sur des informations bien à jour, liées solidement d'une publication à l'autre. Ce qui caractérise sa façon de voir, c'est-à-dire la thèse hollandaise, c'est sa campagne persistante en faveur du libre échangeisme, strictement fidèle aux traditions des Pays-Bas. Il est émouvant de voir la Hollande aussi conséquente avec elle-même à travers les âges et de retrouver, peut-être à l'insu de leurs auteurs, dans les comptes rendus dont nous parlons, non seulement les doctrines, mais les termes mêmes employés par le génial Jean de Witt en 1664. Relisez l'un des plus remarquables traités de géographie économique et humaine qui ait jamais été écrit : les *Mémoires* du Grand pensionnaire, et vous serez frappés par cette persistance littérale d'un même point de vue. Il n'est pas beaucoup de peuples qui puissent se vanter d'avoir dit pendant trois cents ans la même chose et d'avoir fait ce qu'ils disaient.

Dans ces conditions, comment cette Banque ne s'élèverait-elle pas contre l'absurdité d'une Europe divisée en compartiments par des cloisons étanches, qui compte maintenant trente-six États, vingt-sept systèmes douaniers et 6000 kilomètres de frontières de plus qu'avant la guerre ?

Fait plus frappant : non seulement les banques hollandaises se déclarent opposées à tout droit de douane qui n'ait pas simplement un caractère fiscal, mais elles estiment que la lutte doit s'établir entre les pays producteurs par élimination brutale des plus faibles. Elles se montrent donc réfractaires aux ententes ou cartels entre producteurs, qui permettraient, par un certain nivellement international des cours, de préparer les unions douanières.

On trouve la preuve de cette conception dans l'abstention des Hollandais, lorsque les Anglais avaient établi le plan de restriction Stevenson pour le caoutchouc, dans le fait que maintenant ils s'attaquent aux projets nouveaux, en dépit de l'effondrement des cours de ce produit. Par ailleurs, on connaît leur répulsion, eux qui sont gros producteurs de sucre, à l'adoption du plan Chadbourne qui a rallié aisément les autres pays, plan qu'ils n'observent d'ailleurs que de manière fort relâchée. L'Amsterdamsche Bank déclare : « L'expérience acquise par

les restrictions dans presque tous les domaines a démontré la valeur très relative de leur application. Aucun de ces efforts n'a donné jusqu'ici de brillants résultats... »

L'homme d'affaires hollandais estime, en somme, que, grâce aux méthodes de travail, à l'organisation des services scientifiques de son pays, il produira les meilleures qualités aux meilleurs prix. Comme, au surplus, il se sait commerçant avisé, il compte que, si ses prévisions se trouvaient démenties, il saurait réaliser quelque opération commerciale lui permettant de s'en tirer mieux que les autres et de tenir un quart d'heure de plus.

Écoutons maintenant un autre pays, sans accès vers la mer, qui ne peut exporter qu'un seul produit, le blé, qui se considère comme dépouillé, où le régime de la propriété vient d'être bouleversé : nous voulons parler de la Hongrie.

La Hongrie demande une aide à cor et à cri ; elle a besoin d'argent, de débouchés, et sollicite un secours, un régime de faveur. On sait que la France a spécialement étudié la situation de l'Europe centrale, avec un esprit de compréhension d'autant plus notable, qu'il n'est peut-être pas au monde de pays qui lui soit plus hostile que la Hongrie. La Banque générale de Crédit hongrois s'exprime sur nos tentatives de la façon suivante :

« Nul doute que la désillusion et l'abattement ne soient en partie compréhensibles, car les Conférences de Genève et de Londres n'aboutirent à aucun résultat pratique... Il est extrêmement regrettable qu'on ne fasse que rôder autour des problèmes dont on ajourne toujours la solution décisive... Le monde a dû passer par une nouvelle désillusion, étant donné que la Conférence de Londres se termina sans résultat. »

La Hongrie, nation courageuse et ayant fait preuve d'initiative, n'a pas hésité, dans de telles circonstances, à s'adresser à des moyens « politico-commerciaux » pour réagir, et nous voyons ainsi apparaître, — fait nouveau actuellement, tout au moins sur cette échelle, — de véritables opérations de troc auxquelles on a recours, faute de mieux. L'Allemagne et la Roumanie en avaient donné un exemple. La Hongrie livre du blé à l'Autriche et à l'Italie, et contracte, comme contre-partie, l'obligation de se pourvoir dans ces pays d'une quantité fixée d'avance de produits industriels et autres. C'est là, pour les

nations à régime monétaire déséquilibré, une solution intéressante dont l'emploi paraît avoir des tendances à se généraliser.

* * *

Abordons les pays qui attribuent les origines de la crise actuelle à des causes politiques.

Bien entendu, il s'agit d'abord et avant tout de l'Allemagne. Le discours caractéristique prononcé par M. Oscar Wassermann à l'assemblée générale du 17 avril 1931 de la Deutsche Bank und Disconto Gesellschaft est typique. Il débute par un exposé d'ensemble, où il combat la superstition de l'or. « On n'est pas plus avancé lorsqu'on prétend expliquer une évolution d'une telle véhémence et sa soudaineté par des imperfections techniques du système international des paiements ou par la répartition peu rationnelle des réserves d'or. Ce sont là des symptômes de la maladie et non ses causes. »

Non ! cette cause unique, — et là le discours commence à se préciser, — réside dans le fait que « douze ans après la guerre, nous n'avons pas encore réussi à établir la paix, au moins en Europe ; nous en semblons même plus éloignés qu'il y a trois ou quatre ans ». Et pourquoi ? Parce que certains pays souffrent et ne peuvent pas réaliser leur programme. « Les pays vainqueurs, riches, ou en partie enrichis par la guerre, ne manquent pas de capitaux, mais ce qui fait défaut, c'est la confiance dans le nouvel ordre de choses et par conséquent le goût des placements à long terme. » Lisez : l'Allemagne a besoin d'argent, elle le paie trop cher et on ne lui prête pas assez largement ni pour assez longtemps.

Mais arrivons au passage capital de ce discours : « Étant donné qu'en fin de compte cette crise est née de la tension politique en Europe et tout particulièrement des relations peu satisfaisantes entre la France et l'Allemagne, elle serait naturellement liquidée le plus rapidement et de la façon la plus sûre si l'on arrivait à s'entendre avec la France sur le terrain politique... Nous mettons toute notre bonne volonté pour arriver à cette entente, mais nos poches sont vides. Il faudrait donc que la France mit la paix définitive, *irréalisable sans la satisfaction de nos demandes*, à prix assez haut pour consentir les concessions que cette paix implique. Ce serait, — et goûtez bien l'audace de ce qui va suivre, — commettre une erreur

grave que de croire *que le temps affaiblit nos prétentions, qu'il nous rend plus accommodants*, car il s'agit là de questions d'honneur. On nous a pris plus que ne peut supporter une nation qui a repris conscience d'elle-même. Aujourd'hui, le peuple allemand tout entier proteste et se cabre... Dans ces conditions, nous devons *nous borner à attendre que la France prenne l'initiative de la pacification de l'Europe*, ou qu'un honnête courtier se trouve qui soit tenté par l'intérêt de cette tâche. »

Voilà les injonctions que nous adresse, traduites dans notre langue et répandues à profusion, un pays dont la gestion financière a été folle, qui ne cesse de se dérober à ses engagements, au moment où il nous demande du secours!

* * *

Allons-nous trouver, chez nos alliés, une plus équitable compréhension de la situation et du rôle que joue la France?

M. F. C. Goodenough, qui préside de manière particulièrement brillante les assemblées annuelles de la Barclays Bank, nous donne les opinions du financier anglais moyen.

Constatons d'abord que ses exposés, pour complets et approfondis qu'ils soient sur certains points, passent à peu près complètement sous silence l'attitude des Dominions qui n'ont pas voulu accueillir un seul chômeur, les imprudences budgétaires du gouvernement travailliste, l'insuffisance de l'équipement de l'industrie anglaise, toutes ces plaies profondes dont souffre notre alliée. Il s'agit d'abord et avant tout du prestige de la livre.

Pour l'Angleterre, la question de l'or prime tout. Elle est de l'école de l'alchimiste Cassel et de la fameuse Délégation de l'or, si critiquée en dépit de ses efforts, et qui conclut : « N'y touchez pas pour ne pas l'user, ayez recours à tous les expédients, faites de l'inflation, des pièces divisionnaires d'argent, tout ce que vous voudrez pour qu'il ne sorte point et qu'on ne le voie jamais. » D'aucuns ripostent en s'appropriant la formule de M. Jean Labadié : « Un dieu qu'il faut cacher est un dieu bien malade, la domination lui échappe ».

M. Goodenough aborde dans ses rapports les questions économiques sous de multiples aspects. Lui reprocherons-nous d'avoir changé dans ses appréciations d'une année à l'autre?

Voici comment le président de la Barclays Bank s'exprimait en 1930 : « Nous pouvons nous considérer comme satisfaits quand nous constatons que notre système monétaire, dont l'excellence a été révélée dans le passé, s'est montré encore tout à fait efficace, et il n'y a pas de doute que le prestige de Londres a été grandement accru par les opérations de rajustement du crédit réalisées par la Banque d'Angleterre. » Le rapport ajoutait incidemment : « Il semble que Paris a une tendance à réduire le prix des facilités financières, afin d'accroître l'importance de cette place comme centre européen de change et d'autres opérations financières, ce qui la mettrait en compétition plus accusée avec le marché de Londres. »

En 1931, le ton change : les allusions à la France deviennent plus précises : « La difficulté actuellement est que ni la France, ni les États-Unis ne veulent accepter le paiement de leurs excédents d'exportation en marchandises ou en valeurs à l'étranger. En conséquence, ils ont accumulé d'importantes balances en leur faveur et ils ont une tendance à les convertir en or. »

Ainsi, notre politique financière tendrait volontairement à accumuler chez nous les stocks d'or, et, pour pallier à cet inconvénient, nous ne voulons pas développer nos prêts à l'étranger et notamment lui consentir des crédits à long terme. C'est là exactement, sous une forme différente, la thèse allemande, soutenue d'ailleurs avec vigueur par la presse anglaise et même par certains articles que publient nos revues.

* * *

Comment répond notre Banque de France à ces diverses attaques ?

On connaît ses rapports, si clairs, qui disent tout sobrement, sans ostentation ni amertume. Dans les exposés de MM. Moreau et Moret se manifeste pourtant la volonté de se justifier. Sans doute les banques françaises ont-elles rapatrié une partie de leurs avoirs à l'étranger, mais, disent-ils, « les contingents d'or que le marché national a reçus en 1930 ne proviennent pas uniquement de ces rapatriements. Ils représentent, en partie, un apport de capitaux étrangers désireux de profiter de la stabilité et de la sécurité que le franc offre désormais. Ils sont, pourquoi hésiterions-nous à le recon-

naitre ? un témoignage rendu à l'effort de redressement financier accompli par notre pays, dont la monnaie est maintenant l'une des plus solidement gagées du monde entier. »

Comment prétendre que la France a voulu drainer l'or, alors que sa politique, depuis deux ans, est toute différente ? « Loin de chercher à attirer l'or dans ses caisses, ou même à l'y retenir, elle s'est efforcée, en abaissant à deux reprises le taux de l'escompte, soit de ralentir le rythme des entrées de métal, soit d'en encourager l'exportation. »

Pour faciliter les placements à l'étranger, les droits de timbre ont été ramenés de 4 à 1 pour 100. L'impôt sur le revenu a été réduit, le droit de timbre acquitté sur les effets de commerce également. La Banque de France a créé une Banque française d'acceptations, accueillant largement les opérations de crédit à court terme engagées avec l'étranger.

« Nous estimons, dit le rapport, qu'en s'entourant de toutes les garanties désirables, c'est à la fois le devoir et l'intérêt de la place de Paris de répondre aux demandes de capitaux qui lui seraient adressées par des pays étrangers, pour le développement de leur production et de leurs échanges. Nous restons convaincus, en particulier, qu'il importe de faciliter actuellement les prêts extérieurs à long terme, qui constituent, comme avant la guerre, le débouché normal de l'excédent des capitaux français. »

Il se trouve, en apparence, dans l'exposé de la Banque de France, un seul point faible : c'est la diminution de nos avoirs à l'étranger. Mais on ne peut tout de même pas nous reprocher de conserver le souvenir des emprunts russes qui ont causé de si fortes pertes à nos petits épargnants, de ne pas avoir financé les Soviets, alors qu'ils reniaient les dettes de la Russie, de ne pas prêter plus largement des fonds à l'Allemagne au moment où elle discute ses engagements et se livre à des extravagances financières, de nous rappeler enfin les trop nombreux procès que nos porteurs d'actions ou d'obligations étrangères ont dû soutenir pour recevoir les intérêts de leurs titres dans la monnaie où ils les avaient payés et sans que de scandaleux bénéfices de change fussent réalisés à leurs dépens !

Il y a lieu de nous arrêter sur un passage du rapport du Crédit lyonnais, qui renferme un avertissement de grande portée : « On peut redouter les conséquences pour notre

économie nationale du mouvement de reflux qui se produira sans doute au moment où les pays atteints les premiers par la crise commenceront à retrouver leur activité : les capitaux venus chercher chez nous un refuge temporaire étant alors rapatriés, un certain resserrement monétaire pourrait s'en suivre et créer des difficultés sur notre marché. » Combien cette remarque est judicieuse ! Nous sommes pour le moment moins malades que les autres, mais gare à la fièvre quand d'autres commenceront à entrer en convalescence !

Enfin, le passage suivant doit être noté : « Certains économistes ont voulu attribuer aux phénomènes financiers une importance capitale dans le développement de la crise. On ne saurait évidemment méconnaître l'importance du rôle de l'or dans l'évolution à long terme du mouvement des prix, mais, pour ce qui est de la crise actuelle, il ne semble pas que l'élément monétaire ait pu exercer une action bien sensible. » C'est là en somme le fond de la thèse française à opposer à la thèse anglaise.

« Quel rôle, dans l'ensemble de causes multiples du phénomène mondial qu'est la crise, l'or a-t-il joué ? »

« Aucun », répond M. Charles Rist.

M. Nogaro est du même avis : « L'or, dit-il, n'a d'autres fonctions que d'assurer la stabilité des changes internationaux, et encore dans la mesure où des ouvertures de crédits réciproques ne permettent pas d'assurer la convertibilité directe d'une monnaie fiduciaire dans d'autres monnaies fiduciaires. »

A côté des théories « statiques » de la monnaie, nous voyons se concrétiser peu à peu, surtout en France, une conception « dynamique », faisant ressortir que l'équilibre de la monnaie doit être avant tout recherché dans le mouvement, que ce qui importe, ce n'est pas tant de se garder de l'inflation ou de la déflation que d'éviter qu'un lingot d'or et un sac de blé demeurent inemployés l'un à côté de l'autre. On se préoccupe justement chez nous d'évaluer l'importance totale des moyens de paiement en circulation, la proportion qui existe entre eux, leurs relations vis-à-vis des stocks de marchandises, et ce que nous appellerons « la vitesse de rotation et la fréquence des courants monétaires ».

C'est là toute une physique économique nouvelle que l'on aborde peu à peu en recherchant ses lois, ses coefficients, ses

constantes, ses variables, et, comme l'on dit en mécanique, ses « moments ». Nous n'avons pas ici à nous étendre sur cette captivante question. Ce qu'il faut noter, c'est que la franchise des explications données par notre Banque d'État, la valeur des conceptions de nos financiers français et de certains de nos parlementaires, nous autorisent à riposter avec vigueur aux attaques dont nous sommes l'objet. Il ne faut pas que nous répondions au bluff des uns et à l'optimisme de commande des autres par une humilité confuse. Nous devons ressentir une légitime fierté de notre surprenante force de résistance, mesurer, par les critiques mêmes dont nous sommes l'objet, la force qu'elle nous assure dans certaines conversations. N'oublions pas que c'est par le libre jeu de notre activité, qui ne doit rien à la contrainte et aux excitants artificiels, que nous avons mené à bien le splendide redressement que le monde entier nous envie. Si Paris doit devenir l'une des premières places financières du monde, nous n'allons tout de même pas nous en excuser.

* * *

Et puisque l'on n'a jamais tant formulé de vœux que cette année, — nous en sommes au soixante-seizième Congrès de l'Exposition coloniale, — formons-en un pour terminer. Il a d'ailleurs été exprimé par la Banque de France dans son dernier rapport.

« Dans le domaine qui nous est plus spécialement réservé, dit-elle, nous nous proposons de maintenir et de resserrer encore, s'il est possible, les relations cordiales que nous n'avons cessé d'entretenir avec les autres Banques d'émission. Nous souhaitons multiplier avec chacun de ces Instituts les échanges de vues, plus importants que jamais dans la crise économique que le monde traverse actuellement, et nous nous félicitons que l'existence de la Banque des règlements internationaux fournisse aux gouverneurs des Banques d'émission l'occasion de rencontres régulières et fructueuses. »

Que nos leaders financiers prennent l'habitude de se voir, non point avec un programme d'études trop étiqué, mais librement, ayant devant eux de l'espace et du temps. Souhaitons que ce soient les mêmes personnalités qui se rencontrent, afin qu'elles arrivent à bien se connaître. On peut dire, à ce

point de vue, que le rapport de la Conférence de Bâle pose la première pierre de tout un édifice qui doit être continué et qui ne peut être construit que par des techniciens de large envergure, dans une atmosphère de bonne foi et de confiance. Il fournit une preuve remarquable, décisive, des résultats auxquels de telles conférences peuvent aboutir en peu de temps. Il a réussi, en effet, à arrêter en quelques jours une méthode de travail qui peut s'appliquer à d'autres cas qu'à celui de l'Allemagne; le tableau économique et financier qu'il a vigoureusement dessiné déborde constamment le sujet, si large et si complexe qu'ait été celui-ci.

Nos financiers, par leur documentation d'ordre général, par celle qu'ils possèdent sur les fluctuations du crédit, sur les tendances des grands courants mondiaux, peuvent contribuer puissamment à éclairer les routes obscures de l'avenir et à prévenir les mauvais tournants.

Ne peut-on pas penser que certaines opérations de stabilisation, — nous ne parlons pas de la nôtre, — dont l'équilibre du monde souffre encore, eussent été mieux faites si elles avaient été précédées d'échanges de vues entre techniciens? N'aurait-on pas évité ainsi la création de foyers de dépression ou de trop forte pression qui viennent troubler les courants économiques et créer dans certains pays un mécontentement dangereux? De nombreux problèmes de ce genre, qui se posent en ce moment, seraient étudiés utilement par une conférence d'experts ayant voix consultative, qui se réunirait facilement et fréquemment.

Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, l'Angleterre, renonçant au prestige de la livre, au contrôle du marché des matières premières et du fret, abandonne le *gold exchange standard*. Les conséquences économiques pour plusieurs pays, — avant tout pour nous, — sont d'une gravité que l'on ne saurait exagérer.

Nous parlions plus haut de stabilisation. Souhaitons que la monnaie, qui était naguère la plus fixe du monde, ne soit pas trop longtemps livrée aux caprices d'une atmosphère financière qui n'a jamais été aussi troublée. De telles ruptures d'équilibre, étant donné la solidarité économique qui s'affirme dans le monde, sont dangereuses pour tous.

R. BOUVIER.

A LONDRES

LA CÉRÉMONIE POUR LE CENTENAIRE DE FARADAY

Le génie d'un peuple se retrouve aussi bien dans ses fondations particulières et ses institutions privées que dans ses organismes officiels. La *Royal Institution* de Londres, à la fois cercle, laboratoire, bibliothèque et société de conférences, tient une place à part et ne peut être comparée à aucun autre établissement du même genre; elle est aujourd'hui à l'honneur, car il y a juste cent ans que le physicien Faraday, qui en était l'âme, découvrit les phénomènes d'induction magnétique dont on peut dire que toutes les applications de l'électricité sont sorties, sans oublier toutefois ce qu'elles doivent aux travaux d'Ampère. Mais si Faraday professait là, c'est qu'il succédait à sir Humphry Davy, choisi lui-même par le comte de Rumford.

Ce dernier était un bien pittoresque personnage; Américain d'origine, sujet anglais, membre de la Société royale de Londres depuis 1779, il allait entrer au service de l'Autriche comme colonel pour combattre les Turcs, quand les hasards d'un voyage à travers l'Alsace l'amènèrent à rencontrer l'électeur de Bavière qui en fit son ministre de la guerre et son préfet de police; si bien que, six ans plus tard, il quittait son nom patronymique de Thompson pour devenir comte du Saint-Empire en prenant le nom d'une petite ville de la nouvelle Angleterre, Rumford, que les Américains appellent aujourd'hui Concord.

Mais cet homme étonnant trouvait le temps d'être aussi un grand physicien et même plus tard d'épouser la veuve de Lavoisier. Il nous intéresse aujourd'hui parce qu'un beau jour, dans

la dernière année du dix-huitième siècle, il fonda cette *Institution Royale* dont les destinées allaient se montrer si brillantes; un acte du parlement donna une solide assise à cet établissement créé « pour perfectionner les sciences physiques et chimiques au moyen d'expériences et de conférences, de façon à étendre et à diffuser l'ensemble des connaissances utiles ».

Ce vaste programme était placé sous la garde et la tutelle d'un certain nombre de *proprietors* et de membres qui contribuaient financièrement à le soutenir. Sa réalisation, confiée à un petit nombre de professeurs et de conférenciers, fut tout de suite illustrée par le célèbre physicien et chimiste Davy. Les noms de ses successeurs, Faraday, Tyndall, Lord Rayleigh, sir Joseph Thomson, Dewar et actuellement Lord Rutherford et Sir William Bragg, disent d'une façon éloquente avec quel éclat cette impulsion s'est continuée depuis cent trente ans.

Davy enseignait donc vers 1812 la philosophie naturelle et les grands progrès que les sciences venaient d'accomplir, quand il reçut d'un certain Michael Faraday, âgé de vingt et un ans, apprenti relieur et auditeur de ses cours, une lettre où celui-ci sollicitait un emploi auprès de lui. « Donnez-lui vos flacons à laver », répondit au célèbre chimiste un membre de son conseil d'administration; s'il refuse, c'est qu'il n'est bon à rien. Faraday accepta, bien que Davy ne lui eût pas masqué les avantages qu'offrait la tranquille et sûre existence d'un relieur par rapport à celle d'un laveur de vaisselle de laboratoire. Cependant le métier de Faraday se compliqua vite du fait que son patron se proposait d'accomplir avec Lady Davy un voyage à travers l'Europe; justement son valet de chambre venait de le quitter; le futur professeur de la *Royal Institution* accepta de le remplacer, ce qui était admissible peut-être vis-à-vis de Davy, homme accommodant et après tout conscient de la valeur de son aide; mais Lady Davy était là pour faire sentir au malheureux Faraday les inconvénients de sa situation. La France et l'Italie furent le théâtre de scènes domestiques qui se terminèrent à l'avantage du jeune homme; quand il revint en Angleterre, le ménage Davy avait pris des « lacquais de place » et considérait désormais Faraday comme un ami.

De la France, Faraday garde le souvenir d'un pays tracassier par ses douaniers et pourvu d'appartements où le souci de l'ornementation primait celui du confort et même de la propreté;

mais ce n'est pas la géographie comparée qu'il voulait étudier et son esprit maintenant appartenait tout entier à la science.

Je n'ai pas l'intention de retracer ici la magnifique carrière du savant et les admirables travaux qui en marquèrent les étapes ; mais peut-être trouvera-t-on intéressant de se représenter comment vient d'être célébrée la commémoration de ses plus grandes découvertes.

Les peuples étrangers savent mieux que nous mettre en valeur leurs gloires nationales, surtout quand il s'agit de savants. Il y a quelques années, les Italiens ont célébré à Come l'anniversaire de Volta avec une ampleur qui laisse loin derrière elle les hommages que la France a rendus à Ampère ou à Fresnel. Aujourd'hui, malgré ses angoisses financières, l'Angleterre n'oublie pas Faraday et un supplément spécial du *Times*, abondant, illustré et gratuit, lui est entièrement consacré. Et le premier ministre s'est dérangé pour venir en personne parler à la cérémonie du 21 septembre qui a été radiodiffusée sur toute la planète.

L'immense salle du Queen's Hall était pleine ; elle retentit d'applaudissements quand M. Ramsay Macdonald, chef du gouvernement national, s'avance sur l'estrade. Le président du Conseil parle ; sa figure calme, sous ses cheveux argentés, ne paraît pas trahir la fatigue et les préoccupations des heures qu'il vient de traverser. Dans une digression certainement voulue, il insiste, à propos de Faraday, sur les qualités de l'homme et sur la loyale probité nécessaire au savant, comme à tout autre, pour proclamer ce qu'il croit vrai et juste, même quand on pourrait y voir une contradiction avec ses opinions antérieures, — et l'auditoire réagit par un long frémissement.

Cependant les discours continuent ; on me passe pour quelques minutes le microphone ; puis c'est le tour du sénateur Marconi (1). Il n'a pas de peine à faire comprendre comment les veillées solitaires de l'homme de laboratoire, conduisent plus tard à des merveilles qui transforment le monde. D'autres savants viennent ensuite, Zeeman, Debye, Elihu Thomson, lord Rutherford. Le célèbre orchestre du Queen's Hall se fait entendre et prolonge un peu ses morceaux de musique, — il faut en effet rendre libre la

(1) Guglielmo Marconi, sénateur du royaume d'Italie, l'illustre initiateur de la télégraphie sans fil comme moyen de communication.

T. S. F. pour transmettre les communiqués officiels du gouvernement anglais sur la crise de la livre sterling. Enfin le digne successeur de Faraday, Sir William Bragg, termine la cérémonie, close comme toujours par le *God save the King*. écouté debout, avec une émotion qui rappelle les fins de représentations pendant la guerre.

Dans la course aux découvertes, les diverses nations ont apporté chacune leur contribution ; la clarté française a surtout brillé du côté des sciences mathématiques ; les Allemands nombreux, organisés, studieux, ont sans cesse travaillé et souvent avec gloire à leurs patientes constructions. Chez les petits peuples du Nord le nombre des savants illustres a toujours été remarquablement élevé, tandis qu'en Italie jaillissent plus espacés les éclairs du génie latin. Les Américains sont en train de montrer ce que peuvent l'audace et la fougue de leur curiosité, quand elle s'appuie sur une culture constamment croissante et sur de puissants moyens matériels. Et les peuples de l'Asie, Chinois, Japonais, — Hindous, comme le professeur Raman de Calcutta, titulaire du dernier prix Nobel de physique, — prennent peu à peu une place qui n'est pas négligeable.

Mais on ne sait peut-être pas assez combien le génie britannique s'est montré remarquablement adapté à l'étude de la « philosophie naturelle » ; le mélange de hardiesse et d'objectivité, d'obstination et de souplesse qui fait partie du caractère anglais, la faculté qu'il a de se mouvoir sans embarras au milieu de conceptions contradictoires qui découragent les logiciens trop difficiles, a convenu d'une admirable façon depuis trois siècles aux objets qu'étudiaient les savants d'outre Manche. Là il n'y a pas de crise : les successeurs actuels des Faraday et des Maxwell n'ont pas démenti la glorieuse tradition qu'ils représentent.

BROGLIE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES IMAGES QUI CHANTENT

Faire chanter, parler, gémir, faire crier, bruire, tonner une image photographique, moduler en sons ses tons lumineux, tel est le problème à résoudre dans la projection du film sonore.

Celui-ci, je le rappelle, a été obtenu, dans le même temps qu'on « filmait » les images cinématographiques, par l'impression sur un autre film des vibrations sonores correspondantes. Ces vibrations, recueillies par un microphone intercalé dans un circuit électrique, y font vibrer, selon leur propre modulation, le miroir d'un galvanomètre spécial. Et ce sont les variations d'intensité ou de position du *spot* lumineux projeté par ce miroir mobile qui s'enregistrent en une mince bande latérale sur le film qui défile. Si ce sont les variations d'intensité de ce *spot* qu'on photographie, on obtient une image photographique de largeur uniforme et d'intensité variable (procédé d'enregistrement dit à *densité variable*). Si ce sont au contraire les variations de position du *spot*, on obtient une image photographique d'intensité, de noircissement uniforme et de largeur variable et qui est limitée par une sorte de dentelure, d'ondulation traduisant celle du son (procédé dit à *densité constante*). Le film cinématographique original et le film sonore original, qui sont donc distincts, encore que pris simultanément, doivent être d'abord reproduits tous deux sur un seul film-copie destiné à la projection dans les salles. L'instrument de projection qui y pourvoira est muni d'une part d'un objectif et d'une source lumineuse, et d'autre part, un peu au-dessus ou un peu au-dessous dans le sens du couloir de défilement, de l'appareil qui traduira, qui transposera en sons

audibles la petite bande photographique qui n'est plus qu'une image visuelle des sons enregistrés.

Il faut naturellement que les sons soient entendus en même temps que sont vues les images correspondantes. Il faut donc que l'image sonore latérale, — je devrais dire plutôt l'image des sons, — correspondant à une image cinématographique donnée soit, sur le film-copie, un peu au-dessus ou un peu au-dessous de l'image cinématographique correspondante. C'est pourquoi, lorsqu'on copie sur un même film l'original cinématographique et l'original de la bande de sons, on les « décale » l'un par rapport à l'autre de la quantité voulue. Rien n'est plus aisé.

Et maintenant nous allons voir comment la petite bande photographique, qui se trouve juxtaposée latéralement aux images cinématographiques, peut être à nouveau transformée en sons et repasser du domaine de l'œil à celui de l'oreille. C'est là le point le plus intéressant non seulement pour la pratique, mais aussi pour la science elle-même. Or je sais qu'il y a des originaux, c'est-à-dire non pas des films originaux, mais des esprits singuliers, qui s'obstinent, dans les réalisations stupéfiantes de la technique moderne, à chercher surtout le *pourquoi* et à admirer surtout le *comment* derrière le fait brut. Ils ont la tête ainsi faite que, s'ils sont charmés d'entendre par T. S. F. les tziganes de Budapest, c'est moins pour la qualité, souvent variable, de l'émission, c'est moins pour le *langoroso* de leur coup d'archet, que parce que l'imagination s'exalte à penser que cette musique nous arrive de deux mille kilomètres, à la seconde même qu'elle y est jouée, et qu'aucun lien matériel n'est nécessaire à cette sorcellerie qui transporte dans notre chambre isolée et close Budapest et ses tziganes, et aussi, — car le son fait jaillir le geyser des images, — ses femmes aux yeux bleus et aux roses pommettes mongoles, et ses tours mirées dans le vaste Danube.

Pour les esprits singuliers de cette sorte, la projection du film sonore est un problème tout particulièrement fascinant, car il nous oblige, comme on va voir, à évoquer quelques-unes des propriétés les plus mystérieuses de la matière, quelques-unes des découvertes les plus profondes de la physique moderne.

* * *

Il y a dans la nature, et aussi dans nos laboratoires et nos usines, des machines, des systèmes, — pour employer un terme

plus général, — qui sont *réversibles*. C'est-à-dire qu'ils peuvent marcher indifféremment dans les deux sens, et que l'effet et la cause, l'antécédent et le conséquent peuvent, si j'ose dire, s'y interchanger, s'y substituer l'un à l'autre. Par exemple, les dispositifs qui transmettent l'énergie électrique à distance sont dans ce cas: on y voit une dynamo génératrice qui, par le moyen d'un câble où elle débite son courant, fait marcher une dynamo réceptrice à l'autre extrémité du câble; si, au contraire, on met directement en route la dynamo-réceptrice, elle jouera à son tour le rôle de génératrice, et son courant, sans qu'on ait rien changé au dispositif, fera à distance tourner la première dynamo.

Si les dispositifs utilisés dans l'enregistrement des films sonores entraient dans cette catégorie, s'ils étaient *réversibles*, rien ne serait plus simple que de projeter un film sonore. Il suffirait pour obtenir cette projection de procéder, en sens inverse, aux opérations qui ont eu lieu à la prise de vue: un faisceau lumineux serait projeté à travers la bande photographique des sons et tomberait sur le miroir d'un galvanomètre qu'il ferait tourner plus ou moins selon son intensité variable; ce galvanomètre produirait des variations du courant électrique de son circuit, lesquelles seraient traduites en vibrations sonores par un microphone. Malheureusement, ce n'est pas possible pour une foule de raisons, dont la première, — et qui se suffit à elle-même, — est qu'un faisceau lumineux variable tombant sur un miroir ne fait pas tourner celui-ci.

Les dispositifs d'enregistrement photographique des sons ne sont donc pas réversibles. Ils ne le sont pas plus que la fameuse machine de Chicago qui, si on y introduit un porc, vous présente à son autre extrémité, du moins on le dit, du saucisson, mais qui ne saurait en aucun cas nous restituer un porc vivant lorsque, la faisant tourner en sens inverse, on y introduit du saucisson.

Comment donc traduire en sensations sonores les variations d'une image photographique? Il suffira pour cela de les traduire en variations d'un courant électrique lesquelles, grâce à un microphone, seront changées, comme dans le téléphone, en vibrations acoustiques. Voilà qui serre déjà notre problème de plus près.

Mais comment traduire en variations d'un courant électrique celles d'une image photographique, c'est-à-dire les variations d'intensité d'un faisceau lumineux projeté à travers cette photographie?

Pour résoudre ce problème, les physiciens ont fait ce qu'ils font toujours en pareil cas : ils ont regardé leurs fiches et leurs manuels, ou, pour mieux dire, — soyons respectueux ! — ils ont passé en revue dans le vaste champ de leur érudite mémoire les expériences faites par leurs aînés et les phénomènes divers observés par ceux-ci et où la lumière avait manifesté quelque action électrique.

Parmi ces phénomènes déjà connus ils en ont rapidement trouvé deux, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, qui répondent fort bien à la question posée.

Il y a d'abord le sélénium. Le sélénium est un élément chimique qui fut découvert en 1817 par Berzélius et qu'on trouve dans certains minerais de fer. Son nom emprunté à la blanche Séléné pourrait laisser croire qu'il a quelque rapport avec la lune. Il n'en est rien. Ce nom lui fut donné assez bizarrement parce qu'il avait une certaine parenté avec un autre élément découvert peu auparavant et appelé alors tellure, en l'honneur de la planète Terre.

Le sélénium, qui se présente dans certaines conditions comme une sorte de métal fusible de couleur rougeâtre, ressemble surtout par ses propriétés au soufre. Mais il se distingue et du soufre et de tous les autres éléments chimiques par le phénomène suivant, observé il y a bien longtemps et dès le siècle dernier : la lumière agit sur la conductibilité électrique du sélénium, et l'intensité de cette action est sensiblement proportionnelle à l'intensité même de la lumière agissante.

La conductibilité électrique est, — je le rappelle aux oublieux, — cette propriété inégalement développée dans les diverses substances, qui fait qu'elles se laissent plus ou moins aisément traverser par le courant électrique : celle du cuivre est très grande, celle du fer l'est moins, — c'est pourquoi on préfère le cuivre, cependant plus coûteux, au fer, dans les canalisations électriques ; celle du caoutchouc, du bois, de la porcelaine est à peu près nulle, c'est pourquoi on utilise ces substances, qui ne se laissent pas traverser par l'électricité, comme isolants de celle-ci.

Bref, si on intercale un fragment de sélénium dans le circuit d'un courant électrique alimenté, par exemple, par des piles, ce courant aura une certaine intensité dans des conditions données ; si on fait tomber sur le fragment de sélénium un faisceau lumineux d'intensité variable, l'intensité du courant passant dans le

circuit subira elle-même des variations qui épouseront fidèlement celle de la lumière. Et si, par surcroît, on intercale dans ledit circuit électrique un microphone, celui-ci transformera aussitôt en sons, en vibrations sonores, les variations du faisceau lumineux reçu par le fragment de sélénium et que celui-ci a muées en variations du courant électrique.

Par où l'on voit que le sélénium se trouvait en quelque sorte prédestiné à fournir une solution toute faite au problème de la projection sonore des films.

Le petit fragment de sélénium utilisé à cet effet et qu'on place dans le circuit du microphone qui doit restituer le son du film parlant, constitue ce qu'on appelle une *cellule photoélectrique*. Ce dernier mot dit assez bien ce qu'il a à dire puisqu'il s'agit d'une action de la lumière sur l'électricité. Les techniciens se contentent de parler abrégativement d'une *cellule*. Ils ont tort, parce que la cellule des « cinéastes » n'a rien de commun ni avec celle des biologistes, ni avec celle des apiculteurs, ni avec celle des gardiens de prison. Ils ont tort, mais c'est l'usage, et s'ils ont tort, l'usage a toujours raison. Et c'est pourquoi, nous serons, nous aussi bon gré mal gré, ses serviteurs.

A la lumière de ce qui précède, on voit maintenant quel va être, ou plutôt quel peut être le cycle des opérations qui se déroulent dans la projection du film sonore. Le film défile à une vitesse donnée dans le couloir de déroulement et ses images cinématographiques passent successivement devant le système optique de projection. (Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur les problèmes fort curieux que soulève l'optique de la projection cinématographique.) Ce même déroulement du film a pour effet de faire passer sa bande de son marginale devant une petite fente soigneusement étudiée, sur laquelle tombe un faisceau lumineux qui traverse la bande photographique des sons. L'intensité de ce faisceau lumineux est donc à chaque instant réglée par l'opacité ou la forme d'une zone extrêmement étroite de l'image des sons. Ce faisceau ainsi modelé, — les techniciens disent *modulé*, — tombe sur une *cellule* placée de l'autre côté de la petite fente ou sur celle-ci, et est instantanément traduit en sons par le ou les microphones situés sur le circuit électrique de la cellule. Il ne reste plus qu'à amplifier ces sons au moyen d'appareils appropriés sur lesquels la musique mécanique nous donnera l'occasion de revenir. Il ne reste plus en outre qu'à répartir convenablement le

son dans la salle où l'on projette et à y éviter les échos fâcheux et les réverbérations vicieuses, et à *finita la comedia*, ou du moins elle peut commencer.

La façon dont est choisi et taillé le fragment de sélénium de la cellule, et dont est réglée sa sensibilité, la façon dont est constitué le courant électrique microphonique, et dont sont choisis, réglés et amplifiés les microphones eux-mêmes, soulèvent une foule de problèmes délicats très importants pour les spécialistes. Mais ils ne sauraient être traités à cette place où l'on se flatte à juste titre d'aimer en tout seulement les vues claires et compréhensives, et de planer toujours assez haut pour ne se point noyer dans le marécage confus des petites contingences purement matérielles.

* * *

Nous avons dit qu'il y avait deux solutions jusqu'ici pratiquement appliquées au problème de la transformation de la lumière en sons. La première est fournie par la cellule au sélénium. La seconde, dont il nous reste à parler, par une autre espèce de cellules photoélectriques. C'est à dessein que j'ai expliqué ci-dessus que la cellule au sélénium constitue une cellule photoélectrique. C'est en effet un phénomène nettement photo-électrique qui la caractérise. Cependant, — et nous voyons ici une fois de plus l'usage triompher du bon sens dans le champ clos de la langue, — les physiciens ont l'habitude de réserver exclusivement le nom de *cellules photoélectriques* à celles dont nous allons parler maintenant. De sorte que pratiquement on distingue d'une part, les *cellules au sélénium*, d'autre part, les *cellules photoélectriques*... et bien que celles-là soient elles aussi photoélectriques... mais il ne faut pas le dire.

Les *cellules photoélectriques* proprement dites, ou plutôt improprement dites, qui fournissent au film sonore sa deuxième solution et de beaucoup la plus répandue aujourd'hui, utilisent un phénomène tout à fait singulier. Ce phénomène est, par les conséquences pratiques et surtout théoriques qu'il a entraînées, un des plus importants de toute la physique. Et pourtant il ne paraissait guère tel, lorsqu'il fut découvert, c'est-à-dire observé pour la première fois en 1887 par le physicien Hertz, celui-là même dont les géniales expériences ont réalisé les ondes hertziennes et déclenché l'essor prodigieux de la T. S. F.

Done, Hertz remarqua que lorsque l'on fait éclater une étincelle électrique entre les tiges d'un « excitateur » relié à une bobine de Ruhmkorff, cette étincelle se produit plus facilement si l'on éclaire vivement les tiges de l'excitateur. La lumière a donc en ce cas pour effet de rendre plus aisée, de faciliter, de favoriser la production d'une décharge électrique.

Il nous faut passer non point au déluge, mais sur le déluge des innombrables expériences, travaux et publications qui, dans les années qui suivirent cette mémorable observation, furent réalisés en ce qui concerne l'« effet Hertz ».

A l'heure qu'il est, on peut faire le point à cet égard assez facilement et synthétiser comme suit, pour l'essentiel, ce qu'on en sait... c'est-à-dire ce que l'on en croit provisoirement.

Voici : on admet généralement aujourd'hui, sur la foi de beaucoup d'expériences en vérité fort concordantes, que les atomes de tous les corps matériels sont constitués, comme des sortes de systèmes solaires en miniature, par un minuscule soleil central autour duquel tournent des planètes infimes par leur taille et vertigineuses par leur vitesse. Cependant, tandis que, dans le système solaire, c'est la gravitation, — mais qu'est-ce que la gravitation ? — qui fait tourner et maintient les planètes autour de l'astre central, dans les atomes c'est l'électricité. L'astre central, le noyau atomique est en effet chargé d'électricité positive qui tient en équilibre et attire les planètes atomiques, chargées, elles, d'électricité négative. Ces planètes atomiques, on les appelle des *électrons*.

Sous des influences perturbatrices diverses, chocs violents d'atomes entre eux, décharge électrique, réactions chimiques, bombardement par les rayons X, température élevée, une partie des électrons planétaires des atomes peuvent leur être arrachés, de même que l'approche d'une étoile lointaine pourrait arracher à notre soleil quelque une de ses planètes extérieures. Les « électrons » ainsi arrachés peuvent, soit être annexés par un autre atome, soit se mettre à circuler librement entre les atomes. Dans tous les corps il y a, en plus ou moins grande quantité, de ces « électrons libres ». Une partie des rayons du radium sont formés de tels « électrons libres ». Les rayons cathodiques ne sont pas autre chose que des séries d'électrons libres que l'on fait jaillir d'un métal comme des geysers minuscules, par exemple par le choc violent que produisent des rayons X tombant sur ce métal.

Bref, il est démontré maintenant que l'effet photoélectrique de Hertz est dû à ce que la lumière tombant sur une surface métallique polie en arrache un certain nombre d'électrons libres qui sont projetés violemment à l'extérieur. Or on sait aussi aujourd'hui que ce que nous appelons un courant électrique, une décharge électrique, n'est pas autre chose qu'une circulation d'électrons libres, se déplaçant dans une même direction. Les tiges de l'excitateur entre lesquelles éclate une étincelle électrique, une décharge électrique, c'est-à-dire un courant électrique très bref, constituent ce qu'on appelle les deux *électrodes* de l'excitateur, et on appelle électrode négative celle d'où coule le courant d'électrons libres, et électrode positive, l'autre électrode, celle vers laquelle ce courant se dirige.

Or Hertz a remarqué que c'est seulement lorsque la lumière éclaire l'électrode négative, que la décharge électrique est facilitée. Il est facile maintenant de comprendre pourquoi : la lumière, arrachant au métal de cette électrode une quantité accrue d'électrons libres, augmente d'autant l'intensité du courant électrique qui en émane.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette action de la lumière, c'est ceci : on a remarqué que la vitesse des électrons libres ainsi arrachés par elle à la surface du métal (vitesse qui est de plusieurs kilomètres par seconde pour le moins) ne dépend nullement de l'intensité de la lumière incidente, mais seulement de la nature de cette lumière. La vitesse des électrons arrachés par les rayons rouges est moins grande que celle des électrons arrachés par les rayons verts, qui l'est moins que celle des électrons arrachés par les rayons violets, quelles que soient d'ailleurs les intensités de ces rayons.

Ce fait, qui laissa longtemps perplexes les physiciens, est, pour une large part, ce qui a donné naissance à deux des conceptions les plus révolutionnaires de la récente physique, conceptions d'ailleurs apparentées : la *théorie des quanta* où Planck, Einstein et Bohr ont marqué leur empreinte puissante, et la *mécanique ondulatoire* dont M. Louis de Broglie fut le premier pionnier.

Malgré leurs noms rébarbatifs et un peu monstrueux, ces nouvelles idées sont pleines de charme philosophique et elles ont quelque chose de si grandiose, de si simple et de si suggestif à la fois, que j'ai formé le projet d'en entretenir quelque jour mes

lecteurs de la *Revue*. Mais aujourd'hui, ce qu'il importait seulement c'était d'indiquer en passant que, par une rencontre qui mérite réflexion, les phénomènes physiques utilisés dans la projection sonore des petits cinémas de quartier sont les mêmes qui ont, par leur érosion, changé la forme même des plus hauts sommets de la science.

Après cela on voit, sans qu'il soit besoin d'y insister longuement, comment le phénomène de Hertz peut être et est effectivement utilisé pour la projection des films sonores, je veux dire pour la projection sonore des films. Sur le circuit des microphones traducteurs, on intercale une cellule constituée par un tube contenant un gaz convenablement raréfié; ce tube est muni à ses deux extrémités d'une électrode métallique; l'une de ces électrodes, la négative, est constituée par un métal particulièrement sensible à l'effet Hertz, — c'est-à-dire généralement par une mince couche de sodium ou de potassium. La cellule est placée dans l'appareil de projection de telle sorte que le faisceau lumineux, tamisé et modulé dans son intensité par la bande photographique des sons, tombe sur la surface du sodium et du potassium. Le courant électrique circulant dans la cellule va suivre ces modulations et le microphone qu'il traverse va se mettre à les faire vibrer fidèlement. Il ne reste plus qu'à prêter une oreille plus ou moins indulgente, selon le degré de réussite, de la réalisation pratique.

Une femme peut être séduisante ou non. Mais, — même si elle ne l'est point, — quelle merveille que le mystérieux enchaînement qui fait battre cent mille fois par jour son cœur pendant tant d'années!

C'est ainsi que le film sonore, s'il n'est pas toujours un enchantement pour qui ne juge que ses « productions », en est toujours un à qui se préoccupe surtout de ce qu'il y a au delà et en deçà. Car un enchantement, c'est une chose qui ravit; mais c'est aussi, dans un autre sens du mot, l'effet d'une sorte de magie, de sorcellerie, de féerie.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

A mesure que déclinent les jours d'un été qui fut sombre, au propre comme au figuré, et que s'annonce un hiver tout chargé de calamités, les gouvernements s'alarment et cherchent à prémunir leurs peuples et à les préserver de souffrances que la folie de certains dirigeants a si largement contribué à préparer. Le Pape s'élève et fait appel à la charité universelle pour apaiser les différends et secourir les misères. Les partis révolutionnaires ont beau jeu pour leur propagande, comme si les remèdes qu'ils préconisent ne seraient pas les pires des maux. Dans les pays de civilisation européenne, le régime économique et financier qui a si longtemps fait leur prospérité et qui a transformé la face de la terre par le travail de l'homme, a sans doute laissé s'acclimater et se développer certains abus graves; ce n'est pas lui cependant qu'il convient d'accuser du désordre actuel et du déséquilibre. Après la formidable déperdition des richesses accumulées qui a été la conséquence de la grande guerre, après l'énorme déplacement des richesses au profit des peuples restés neutres dans l'universel embrasement, une vie modeste et sage s'imposait pour la reconstitution des trésors anéantis et la liquidation des dettes.

Au contraire, tous les peuples et, en première ligne, l'Allemagne et l'Angleterre adoptèrent un niveau de vie supérieur à leurs moyens. Les États-Unis virent reflourir chez eux l'illusion, qui avait été naguère celle des Anglais, qu'il n'y aurait pas de limite à leur prospérité ni de borne au progrès humain. Tous aujourd'hui déchantent et les exagérations de leur pessimisme

ébranlent la résistance morale des peuples. Il s'agit, en réalité, non d'une faillite du capitalisme, comme se hâtent trop de le proclamer les communistes, mais d'un rétablissement de l'équilibre et d'un retour aux principes éprouvés d'une saine économie. L'accident définitif survenu à la livre sterling n'est que la manifestation d'un état de choses déjà ancien, mais que l'Angleterre ne voulait pas voir. La stabilisation, dès 1926, du franc français à un cinquième environ de sa valeur ancienne correspond assez exactement à la déperdition de richesses consécutive à la guerre, et c'est pourquoi l'économie française, bien qu'elle ne soit pas sans embarras et sans inquiétudes pour l'avenir, est cependant la plus stable et la moins compromise. Aussi se demande-t-on jusqu'où peut aller la passion aveugle des partis quand on lit, dans la *République* : « Les élections prochaines seules peuvent déterminer le redressement de la politique française dans l'ordre économique et dans les relations internationales. » Pour tout homme sensé, la vérité est que des élections socialistes auraient vite fait d'emporter toutes les digues, de compromettre irrémédiablement notre sécurité financière et notre relative aisance économique. L'Angleterre est toujours en pleine crise et se prépare dans la confusion à d'inévitables élections. Les finances allemandes paraissent à la veille d'une nouvelle catastrophe. Le Président des États-Unis, ne sachant plus de quel bois faire flèche pour obtenir un succès et rétablir sa popularité, invite le Président du Conseil français à conférer avec lui à Washington.

Parmi tant de symptômes alarmants, peut-on voir dans le voyage de M. Laval et de M. Briand à Berlin, les 27 et 28 septembre, un indice de détente, un espoir d'apaisement ? À peine, dans les circonstances critiques que traverse l'Europe, cette visite peut-elle passer pour un événement. Il ne convient donc ni d'en exagérer ni d'en diminuer l'importance. Elle est d'abord, de part et d'autre, une preuve de bonne volonté. Depuis la guerre de 1870, aucun ministre français, en qualité officielle, n'avait été reçu à Berlin, ni un ministre allemand à Paris jusqu'à la récente visite de M. Brüning et de M. Curtius. L'accueil a été parfaitement correct et même quelque chose de plus ; aucun incident n'est venu troubler le programme prévu ; de la part de M. Brüning et même de M. Curtius, dont le récent discours à Genève n'était pas une bonne préface aux entretiens de Berlin, aucune revendication déplacée ne s'est fait jour, ni, de la part

de M. Briand, aucune de ces paroles généreusement vagues que l'esprit germanique s'ingénie à interpréter comme des promesses. La visite des ministres français au Président Hindenburg a produit sur l'opinion allemande une favorable impression que la presse a traduite. Bref, toute la mise en scène extérieure a été réussie.

Quant au résultat positif, il est double. L'un est d'ordre moral et, par conséquent, échappe à l'analyse. Malgré toutes les excitations nationalistes de la presse et des hommes politiques de tous les partis, il existe, en Allemagne, un courant d'opinion raisonnable et pacifique; il est douteux qu'il soit en progrès, et les élections de Hambourg qui ont eu lieu le jour même de l'arrivée en Allemagne de MM. Laval et Briand, semblent prouver le contraire, mais s'il y a quelques chances de le renforcer, c'est sans doute par des manifestations de confiance réciproques telles que ces échanges de visites et de courtoisies, ces paroles de concorde et d'apaisement. Ce sont là quelques-uns de ces « impondérables » qui, peu à peu, agissent sur l'imagination des hommes et modifient insensiblement leur pensée, comme ces myriades d'infusoires qui, lentement, dressent dans l'Océan pacifique d'énormes récifs de coraux.

Le second résultat est d'ordre économique. Les ministres ont, de part et d'autre, évité toute allusion aux différends d'ordre politique qui séparent les deux nations et aigrissent leurs rapports; mais M. Laval et M. Briand ont voulu cependant apporter un programme de réalisation, modeste sans doute mais précis; ils ont proposé et fait accepter par leurs collègues allemands la création d'un comité qui devra rechercher et étudier les occasions et les possibilités de collaboration économique entre les deux nations. Aussi bien, les circonstances sont-elles particulièrement favorables à une telle initiative. La chute de la livre anglaise a provoqué, chez les Allemands capables d'une certaine objectivité, certaines réflexions amères. Les espoirs revisionnistes de la politique allemande n'ont pas cessé, depuis le traité de Versailles, d'être encouragés, directement ou indirectement, par les Anglais et même par le gouvernement britannique; personne n'a oublié la politique de M. Lloyd George et de lord d'Abernon, ni les habiletés trop subtiles de lord Balfour. Les dirigeants de Londres, quels qu'ils soient, auront désormais d'autres soucis et d'autres intérêts. D'autre part, le mark affaibli n'a plus de secours à attendre

de la livre malade. Pour nos voisins, la santé du franc devient le commencement de la sagesse. Il n'y a pas d'amélioration financière à espérer, pas de stabilisation monétaire, pas de renouveau économique si, d'abord, la renonciation à un programme périlleux de revendications territoriales et politiques ne venait rassurer les intérêts et calmer les inquiétudes. Le problème financier, en Europe, est, avant tout, d'ordre psychologique et moral; il serait temps qu'on le comprit enfin non seulement à Berlin, mais aussi à Londres et aux États-Unis.

Le comité économique franco-allemand, dont la création est imminente et qui comprendra surtout des représentants de l'industrie et du travail des deux pays, n'aura pas une tâche facile et il faut craindre la nouvelle déception que serait, pour les peuples, sa stérilité ou son échec. Des cartels industriels existent déjà, par exemple pour les aciers, les produits chimiques, la potasse; mais est-il possible ou souhaitable de les multiplier sans aboutir à une sorte d'union économique qui ne saurait manquer de porter ombrage à tous nos voisins? Il est probable encore que les Allemands, dans leur détresse financière, ont espéré que le comité économique faciliterait la conclusion d'emprunts de l'Allemagne en France; or, il serait imprudent, de notre part, d'imiter les Anglais et les Américains et de prêter en Allemagne d'importants capitaux qui pourraient se trouver pris dans la banquise où sont gelés les milliards des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Il reste que, dans les circonstances pénibles que traverse l'économie européenne, le nouveau comité, qui travaillera en toute sincérité et confiance en vue de l'intérêt général, pourra rendre des services, prévenir des difficultés, préparer l'avenir; mais il ne pourra, lui non plus, rien faire d'utile si d'abord la presse et l'opinion, en Allemagne, continuent à réclamer le bouleversement de l'Europe par la destruction du traité de Versailles. Confiance d'abord : il appartient à l'Allemagne de la mériter et à son gouvernement de ne pas la tromper sur les moyens d'y réussir.

Les conjonctures politiques ne paraissent malheureusement pas favorables et ne présagent pas un avenir sans nuages. Quelques jours avant la visite de nos ministres, le parti nationaliste allemand tenait son congrès à Stettin du 18 au 20 septembre; le président, M. Hugenberg, y développait son programme extérieur et intérieur. La paix, certes, mais pourvu qu'elle apporte les

mêmes résultats qu'une guerre victorieuse, la paix, mais avec « la place au soleil » pour le peuple germanique et avec « l'égalité des droits », ce qui veut dire, dans le langage du nationalisme allemand, la destruction du traité de Versailles et de l'Europe de 1919 et la colonisation allemande à l'Est, aux dépens de la Pologne : de quoi provoquer plusieurs guerres ! Au point de vue économique, M. Hugenberg préconise « l'autarchie », c'est-à-dire la libération de tout « tribut », la protection de l'industrie et de l'agriculture allemandes par des droits de douane et l'abondante exportation des produits fabriqués : c'est-à-dire la suprématie économique de l'Allemagne. Si chimériques que puissent paraître ces projets, ils séduisent les masses mécontentes et ils sont peut-être sur le point de devenir un programme de gouvernement.

A l'intérieur, en effet, M. Hugenberg pose la candidature de son parti au gouvernement dans le Reich et en Prusse, en alliance avec les Hitlériens et le Casque d'acier, et la sienne propre à la Chancellerie ; il lance à M. Brüning, au Centre et même, par-dessus leur tête, au Président du Reich, un véritable ultimatum : ou abandonner leur entente avec les socialistes et se livrer pieds et poings liés au nationalisme, ou donner leur démission et céder la place aux mains plus fortes de la coalition nationaliste. Ce n'est qu'artificiellement et par des moyens dictatoriaux que le bloc nationaliste d'opposition est écarté du pouvoir ; il veut prendre la place qui lui revient ; il n'a pas « d'inimitié par principe » et ne repousse pas les alliances qui s'offriraient, mais si le gouvernement ne donne pas un grand coup de barre à droite, les responsabilités du Centre seront lourdes. Il faut voir ici la menace enveloppée d'un nouveau Kulturkampf contre les catholiques. Si le gouvernement ne comprend pas cet avertissement solennel, ce sera le chaos et la guerre civile, une sorte de bolchévisme nationaliste ou de fascisme. Telle est la phase nouvelle de la lutte des deux Allemagne. Telle est l'ambiance politique où il convient de placer la visite des ministres français. Et tel est aussi le danger dont le gouvernement Brüning, soutenu par le Président du Reich, défend momentanément l'Europe. Et l'on demande si l'heure est venue, pour la France, de réduire sa force militaire !

Comme s'il faisait écho à l'invite de M. Hugenberg, M. von Papen, l'une des personnalités les plus en vue du Centre, déclarait, le 4 octobre, que le parti catholique devait choisir

entre la social-démocratie et la coalition nationaliste et se rapprocher de la droite. La rentrée des Chambres, le 13 octobre, serait l'occasion d'affirmer cette évolution. D'autre part, une scission s'est produite dans le parti socialiste; sept de ses membres ont fondé un nouveau groupe, sous le nom de parti ouvrier-socialiste, qui publiera un journal et réunira les éléments les plus avancés. Les électeurs se détachent de plus en plus des vieilles formules périmées du socialisme bureaucratique tel que le concevaient les Bebel et les Ebert: les élections pour la diète de la ville libre de Hambourg viennent d'en apporter une nouvelle preuve. Hambourg, ancien fief électoral de Bebel, depuis longtemps acquis à la social-démocratie, vient de passer au nationalisme hitlérien.

Depuis la précédente élection, en 1927, les social-démocrates tombent de 246 000 voix à 214 000, les nationaux-allemands de 94 000 à 43 000, le parti d'État (démocrates) de 87 000 à 67 000, les populistes de 85 000 à 36 000, le parti économique de 20 000 à 11 000, tandis que les communistes montent de 114 000 à 168 000 et que les nationaux-socialistes (hitlériens) bondissent de 14 000 à 202 000. Plus de 200 000 électeurs, à Hambourg, ne vivent que de secours de chômage; la gêne économique est générale; on s'est tellement ingénié de toutes parts à persuader ce peuple qu'il est victime de l'injustice du sort et de la méchanceté des étrangers que l'on a brisé son ressort moral et qu'il est prêt à se confier aux agitateurs qui lui apportent de brillantes promesses. Mais les dirigeants n'en deviennent pas plus sages; au lieu de renoncer aux revendications nationalistes par lesquelles ils ont trompé le peuple allemand, ils s'évertuent à tirer argument, en France, en Angleterre, en Amérique, du progrès des partis extrémistes pour obtenir les satisfactions qu'ils réclament.

La venue de nos ministres à Berlin a été, dans la presse, l'occasion de nouvelles objurgations, de nouveaux appels. « A la France victorieuse, écrit la *Germania*, organe du chancelier, incombe la responsabilité décisive. » Et la *Gazette de Cologne* précise: « Il faut que l'effort de la France tende à imposer la revision permanente du traité de Versailles, ou tout au moins de l'esprit de Versailles, même dans les pays qui lui sont alliés et qui sont hostiles à l'Allemagne. » C'est donc toujours la même impasse. L'Allemagne ne pense qu'à la destruction de l'Europe de 1919, tandis que nous sommes convaincus que la paix doit s'établir sur

le respect du nouveau statut européen, parce qu'il est plus juste, plus respectueux du droit des peuples que ne l'était l'Europe forgée par Bismarck. Ce que les Allemands appellent l'esprit de Versailles, c'est cet esprit de justice à l'égard de tous les peuples par lequel vit la Pologne. La contradiction reste irréductible. Gardons-nous de décourager, avant qu'elle ait pu donner sa mesure, les efforts de la Commission franco-allemande née de l'accord du 28 septembre, mais n'attendons pas d'elle ce qu'elle ne peut donner; même une série d'accords économiques ne saurait conduire, sinon par de longs détours, à un accord politique et à une détente morale.

Il est vrai que les événements graves qui paraissent imminents peuvent donner aux esprits d'autres préoccupations et à la politique un autre cours. Depuis le mois de juillet, le maintien de la stabilité du mark tient du miracle; mais le bilan de la Reichsbank, à la date du 30 septembre, ravive les inquiétudes et fait apparaître la fragilité du système financier du Reich. La couverture-or de la circulation monétaire, dont la loi fixe le minimum à 30 pour 100, est tout près d'atteindre cette limite. Dès qu'ils deviennent mobilisables, les capitaux étrangers sont retirés. Les prêteurs ont perdu confiance dans le crédit de l'Allemagne. On ne sait plus par quels expédients pourrait se prolonger une situation financière désespérée et un état monétaire paradoxal.

L'Europe et l'Amérique s'inquiètent. La Suède, la Norvège et le Danemark, entraînés sur la pente de la livre sterling, abandonnent l'étalon-or. Lord Reading, ministre des Affaires étrangères, est venu à Paris, du 6 au 8 octobre, pour conférer avec nos ministres. Puis, c'est le départ du Président du Conseil français pour Washington. Que l'on cherche des remèdes à une situation qui ne serait avantageuse à personne, c'est fort bien, mais à la condition cependant que l'on ne nous demande aucun sacrifice. Il est juste que ceux qui ont commis des folies les paient et il s'agit seulement de limiter les risques que peuvent courir les voisins. La situation financière de la France n'est pas si favorable qu'elle puisse aventurer ses capitaux. Nous avons en main de bons atouts et nous pouvons résister même à une coalition d'appétits et de jalousies, mais c'est à la condition de jouer serré et de ne compromettre nos chances favorables ni par des imprudences à l'intérieur, ni, à l'extérieur, par des générosités téméraires et d'ailleurs inopérantes.

De singulières malveillances surveillent nos moindres gestes, et nos actes les plus désintéressés sont souvent ceux qui inspirent les plus tendancieuses critiques. Nous ne parlons même pas des journaux anglais qui ont accusé la France d'avoir précipité la baisse de la livre; lord Reading a, en toute loyauté, fait justice de ces calomnies. Mais quels étranges propos ne trouve-t-on pas jusque dans le *Times*, par exemple dans l'article de son correspondant à Paris, le 1^{er} octobre? « L'assistance financière, écrit-il, éveille des sentiments de révolte d'orgueil chez les pays en faveur de qui elle s'exerce. Elle ne peut se manifester qu'avec infiniment de tact... Les difficultés financières sont plus grandes que jamais et l'on apprécie davantage toute manifestation de solidarité internationale. Le moment est venu pour la France de comprendre qu'au lieu d'utiliser sa force financière à développer son hégémonie politique, il va falloir qu'elle l'emploie à sauver le monde d'une confusion totale. » Vraiment, si nous ne devons recueillir que les rancunes de l'orgueil froissé, que cette absurde et mesquine accusation d'hégémonie, nous serions bien fous de chercher « à sauver le monde d'une confusion totale », car toutes nos réserves n'y suffiraient pas; bornons-nous à nous sauver nous-mêmes et gardons-nous de donner prise à l'envie ou prétexte à l'ingratitude.

Les fluctuations de la livre, qui oscille au-dessous du cours de 100 francs, agitent la Cité; la situation politique ne s'éclaircit pas. Quand doit-on faire les élections et quel programme adopter, protection ou libre échange? Sous ces deux étiquettes historiques, se heurtent en un duel tragique la vieille Angleterre qui ne veut pas mourir et les tendances nouvelles qui ne sont pas sûres de vivre. M. Ramsay MacDonald, en lutte contre la presque unanimité de son ancien parti, a quelque peine à concilier conservateurs et libéraux qui constituent ses troupes d'aujourd'hui, mais qui sont loin d'être d'accord. Dans chaque parti la division s'introduit. M. MacDonald, avec M. Snowden et M. Thomas, est en opposition avec la masse des travaillistes qui, elle-même, doit compter avec son extrême gauche et ses violences. Nombreuses sont les manifestations de chômeurs et d'ouvriers contre la réduction des allocations et des salaires. De fait, quand le pouvoir d'achat de la livre a diminué de un cinquième, est-il opportun de réduire les salaires? Était-il prudent surtout de réduire les soldes de marins qui sont des engagés volontaires et dont l'insubor-

dination, il y a quelques jours, a si cruellement affligé l'Angleterre ? Les troubles de Glasgow ont été graves, envenimés par les politiciens bolchévisants. Les conservateurs adoptent décidément un programme protectionniste ; mais, sur les modalités, il s'en faut qu'ils soient d'accord. M. Winston Churchill rejette la barrière douanière que l'extrême droite prétend élever autour de la production britannique et dont l'impopularité subsiste. Une partie des libéraux admettent certains droits de douanes modérés pour restreindre les importations, mais ils n'ont pas convaincu la vieille orthodoxie économique du parti ; le désaccord est si grave qu'il s'est traduit par une sécession : sir John Simon, avec la moitié environ du groupe libéral, a formé un nouveau parti appelé libéral-national ; le résultat sera sans doute de rejeter vers le travaillisme M. Lloyd George et ses fidèles.

Ainsi commencent à se préciser, — dans la confusion, — les positions des partis. Le 5 octobre, les ministres ont décidé à l'unanimité que les élections auraient lieu le 28 ; les Communes ont été dissoutes le 7. M. MacDonald, soutenu par les conservateurs et le nouveau groupe libéral, ne présente pas au pays un programme précis ; il lui demande « un mandat de médecin » pour sauver la fortune et l'avenir de l'Angleterre. Souhaitons qu'il y réussisse et espérons aussi que sa détresse inspirera à l'Angleterre la résolution de sortir enfin d'une politique périmée d'individualisme national et d'isolement insulaire.

L'affaire de Mandchourie n'est pas devenue guerre, mais elle reste conflit. Les Japonais ont, en vertu des traités, notamment du traité de Portsmouth et des conventions qui l'ont suivi, le droit d'occuper et de surveiller le chemin de fer sud-mandchourien, pourvu que leurs forces ne dépassent pas quatorze mille hommes. Ils se plaignent que les Chinois, dont les émigrants ont, en masse, depuis quelques années, peuplé la Mandchourie, cherchent à éliminer leur influence et à mettre la main sur le chemin de fer. Les Chinois, de leur côté, allèguent que la souveraineté, en Mandchourie, leur appartient et que les Japonais, sous prétexte de surveiller le chemin de fer, ne permettent pas que la domination chinoise s'établisse effectivement dans un pays où l'élément chinois l'emporte. Les Japonais ont promis de retirer leurs troupes qui n'ont jamais dépassé les quatorze mille hommes prévus par les traités, mais ils exigent que les Chinois respectent

leurs droits. Le nationalisme démagogique des Chinois s'est ému et de violentes manifestations anti-japonaises ont été organisées par les étudiants. A Canton, on organise le boycottage des produits japonais ; à Chang-Haï, on moleste les ressortissants japonais si violemment, que quatre contre-torpilleurs nippons ont appareillé pour y exercer la protection des personnes et des biens. Ainsi, du côté japonais, nous voyons, appuyée sur les traités, une politique énergique mais mesurée et, somme toute, pacifique, tandis que la cause chinoise est compromise par un nationalisme démagogique et xénophobe.

La Société des nations, comme c'était son devoir, est intervenue d'autant plus activement, pour mettre fin au conflit, que l'Assemblée et le Conseil étaient l'un et l'autre en session. Le vicomte Cecil ayant fait remarquer que non seulement la Société des nations, mais aussi le pacte Kellogg pouvait être intéressé dans l'affaire, on demanda aux États-Unis d'employer leur influence au maintien de la paix. Cette requête provoqua, de la part du gouvernement américain, une réponse favorable : sans intervenir dans les discussions du Conseil, il envoya, pour appuyer ses efforts de conciliation, à la Chine et au Japon, une note identique à celle de Genève. Les Japonais se sont engagés à évacuer le territoire mandchourien, à l'exception des abords du chemin de fer, dans les limites où leur droit est inscrit dans les traités, mais ils ont refusé d'admettre en Mandchourie un représentant de la Société des nations et maintenu leur volonté de négocier directement, en tête-à-tête, avec le gouvernement chinois, pour le règlement du litige pendant. En somme, si l'autorité de l'organisme de Genève n'a pas été directement méconnue, son intervention a été rejetée. Par sa « résolution » du 29 septembre, le Conseil a réussi à sauver la face, mais combien, en présence des difficultés si graves que traversent les peuples, la Société des nations, telle qu'elle est constituée, sans la participation des États-Unis et de plusieurs autres grandes Puissances, n'apparaît-elle pas désarmée et inégale aux circonstances !

RENÉ PINON.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1^{er} septembre

	Pages.
LA MAISON DES CARMES. — I. <i>LA PAGE ROUGE</i> , par M. G. LENOTRE	5
L'ENCREVÊTEMENT, par M. HENRY BÉRENGER	28
LE VOTE DES FEMMES, deuxième partie, par M ^{me} COLETTE YVER.	36
EN RHÉNANIE. — <i>GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'OCCUPATION. I. 1919-1924</i> , par M. ALBERT MALAURIE	65
LETRES A BENJAMIN CONSTANT. — III. <i>1803-1805</i> , par JULIE TALMA.	97
AU CAMEROUN. — II. <i>AU CŒUR DE LA FORÊT</i> , par M ^{me} HENRIETTE CELARIÉ	128
L'ART A L'EXPOSITION COLONIALE. — IV. <i>LES FAUVES ET LEURS IMAGES</i> , par M. ROBERT DE LA SIZERANNE.	159
LA LANGUE FRANÇAISE EN EXTRÊME-ORIENT. — III. <i>LES CONCURRENCES</i> , par M. GEORGES DUMAS	178
POÉSIES, par JACQUES MOREL.	200
HEURES DE BERLIN. — <i>LE PLÉBISCITE ET LA CRISE POLITIQUE</i> , par M. MAURICE PERNOT	208
CORRESPONDANCE, par M. RENÉ LÉON.	217
REVUE LITTÉRAIRE. — <i>UN CONTREUR: M. J. KESSEL</i> , par M. ANDRÉ CHAUMEIX, de l'Académie française	219
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON.	229

Livraison du 15 septembre

LETRES DE LA MISSION MARCHAND, 1895-1899, par le général MANGIN.	241
LE VOTE DES FEMMES, dernière partie, par M ^{me} COLETTE YVER.	284
LA MAISON DES CARMES. — II. <i>CAMILLE DE SOYECOURT</i> , par M. G. LENOTRE	320
LE PÊCHÉ MORTEL DE L'EUROPE, par ***	352
LES PALAIS ET LES PAVILLONS. — VI. <i>LA NOUVELLE CALÉDONIE</i> , par M. MAU- RICE LEENHARDT	364
LE PAVILLON REBATI. — VII. <i>LES INDES NÉERLANDAISES</i> , par M. ANTOINE CABATON	381
LE SECOURS MÉDICAL AUX COLONIES, par M. ALBERT SCHWEITZER.	390
LE SECRET DU CHATEAU DE CORRELL, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française	405

LE LIVRE DE CHEVET ET LA CARTE DE CHRISTOPHE COLOMB, par M. CHARLES DE LA RONCIÈRE	423
HEURES DE BERLIN. — II. <i>LA CRISE FINANCIÈRE</i> , par M. MAURICE PERNOT.	441
LE PAQUEBOT MODERNE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE	454
REVUE SCIENTIFIQUE. — <i>LA PAROLE FILMÉE</i> , par M. CHARLES NORDMANN	465
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON	473

Livraison du 1^{er} octobre

LE LINCEUL DE POURPRE, première partie, par M. ABEL HERMANT, de l'Académie française.	481
LA CRISE ANGLAISE, par M. J. BOISSONNET.	526
LA REPRÉSENTATION DE L'ÉVANGILE DANS L'ART, APRES LE CONCILE DE TRENTE. — I, par M. ÉMILE MÂLE, de l'Académie française.	548
UN PREMIER DE RACE FRANÇAISE, AU CANADA. — SIR WILFRID LAURIER, par M. ROBERT RUMILLY	570
LA MAISON DE LOTI, par M. SACHA GUITRY	592
L'ART A L'EXPOSITION COLONIALE. — V. <i>LE BON ET LE MAUVAIS EXOTISME</i> , par M. ROBERT DE LA SIZERANNE.	597
LES PALAIS ET LES PAVILLONS. — VIII. LE CONGO BELGE, par M. CHARLES D'YDEWALLE	617
HENRI HEINE. — I. <i>LES TEMPS HEUREUX</i> , par VEGA	628
POÉSIES, par M. CHARLES LE GOFFIC, de l'Académie française.	656
EN RHÉNANIE. — <i>GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'OCCUPATION</i> . — II. 1925-1930, par M. ALBERT MALAURIE	663
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — <i>UN NOUVEAU LIVRE SUR LE CID</i> , par M. LOUIS GILLET	691
LES ACADEMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C. M. SAVARIT.	705
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON	711

Livraison du 15 octobre

LE LINCEUL DE POURPRE, deuxième partie, par M. ABEL HERMANT, de l'Académie française	721
PROPOS D'HISTOIRE, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.	769
LES PALAIS ET LES PAVILLONS. — IX. L'INDOCHINE, par M. HENRI GOURDON	774
LES PALAIS ET LES PAVILLONS. — X. PARTICIPATIONS ÉTRANGÈRES, par M. V. CHARLES FLEURY.	794
LA REPRÉSENTATION DE L'ÉVANGILE DANS L'ART, APRES LE CONCILE DE TRENTE. — II. <i>LA PASSION</i> , par M. ÉMILE MÂLE, de l'Académie française	804
MON GRAND PÈRE, par M. le comte JEAN TOLSTOÏ.	829
LA MAISON DES CARMES. — III. <i>LE CALVAIRE DES SOYECOURT</i> , par M. G. LENOTRE	851
CONTRE UNE RÉFORME ILLUSOIRE DE LA LICENCE DES LETTRES, par M. L. BLUM.	883
HENRI HEINE. — II. <i>LES ANNÉES DE SOUFFRANCE</i> , par VEGA	901
QUESTIONS ÉCONOMIQUES. — LES BANQUES ET LA CRISE, par M. RENÉ BOUVIER.	924
A LONDRES : LA CÉRÉMONIE POUR LE CENTENAIRE DE FARADAY, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie des Sciences.	936
REVUE SCIENTIFIQUE. — <i>LES IMAGES QUI CHANTENT</i> , par M. CHARLES NORDMANN.	940
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON.	949

22.

23

41

54

65

73

481

526

548

570

592

597

617

628

656

663

691

705

711

721

768

774

794

804

829

851

883

901

924

936

940

949